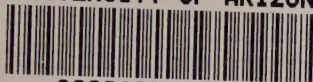


UNIVERSITY OF ARIZONA



39001008058649

COLL

QUE

HENRI FRÉDÉRIC AMIEL

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

ÉDITION NOUVELLE CONFORME AU TEXTE ORIGINAL

AUGMENTÉE DE FRAGMENTS INÉDITS

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

BERNARD BOUVIER

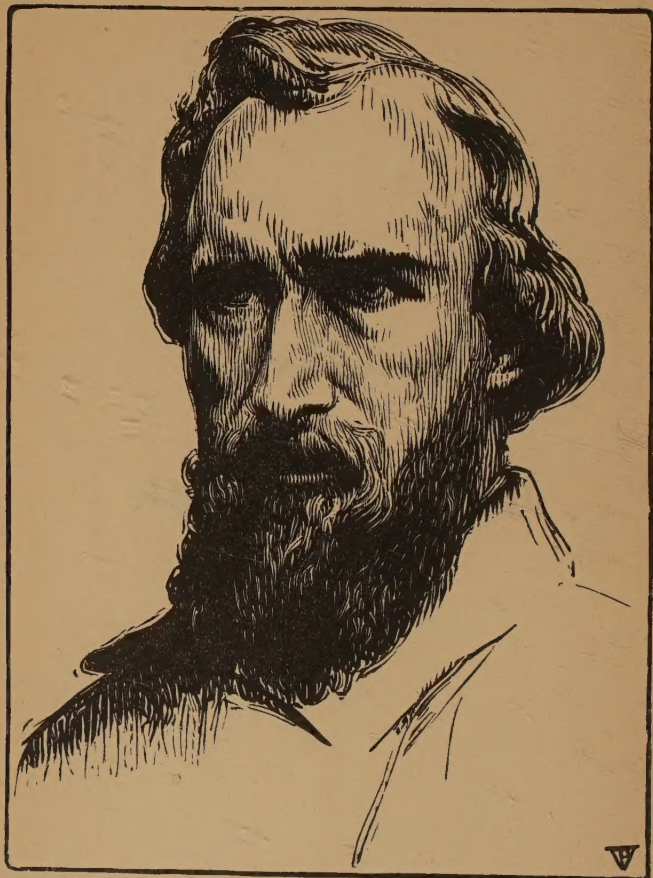
FRONTISPICES GRAVÉS SUR BOIS PAR P.-E. VIBERT



ÉDITIONS GEORG ET C^{ie}, A GENÈVE

ÉDITIONS G. CRÈS ET C^{ie}, A PARIS

FRAGMENTS
D'UN
JOURNAL INTIME



HENRI FRÉDÉRIC AMIEL
Né à Genève, le 27 Septembre 1821.
Mort à Genève, le 11 Mai 1881.

HENRI FRÉDÉRIC AMIEL

FRAGMENTS

D'UN

JOURNAL INTIME

ÉDITION NOUVELLE CONFORME AU TEXTE ORIGINAL

AUGMENTÉE DE FRAGMENTS INÉDITS

ET PRÉCÉDÉE D'UNE INTRODUCTION

PAR

BERNARD BOUVIER

FRONTISPICES GRAVÉS SUR BOIS PAR P.-E. VIBERT

TOME PREMIER



COLLECTION HELVÉTIQUE

ÉDITIONS GEORG ET C^{ie}, A GENÈVE

ÉDITIONS G. CRÈS ET C^{ie}, A PARIS



INTRODUCTION

I

Amiel écrivait en 1876 : « De mes quatorze mille pages de *Journal* qu'on en sauve cinq cents c'est beaucoup, c'est peut-être assez. » Au lendemain de sa mort, les premiers éditeurs des *Fragments du Journal intime* ont répondu à cette timide ambition. Ils ont publié, en 1883 et en 1884, les deux étroits volumes, remaniés dans la cinquième édition de 1887, qui ont fait la renommée d'Amiel, et qui, réimprimés depuis jusqu'au trentième mille, ont été traduits en plusieurs langues. C'est grâce à leur choix sévèrement réglé que cette renommée a lentement élevé l'auteur du *Journal intime* au premier rang des moralistes de langue française. Personne aujourd'hui ne lui conteste plus cette place éminente. D'un critique à l'autre, parmi ceux dont le jugement reproduit vraiment le sentiment d'innombrables lecteurs, dispersés en tous pays, les considérants sont divers sans doute, mais la conclusion est unanime. Dans le long discours qui enregistre au cours des âges la pensée continue de l'humanité, Amiel a prononcé des paroles qui demeurent, avec le sens, l'accent et le tour que

son génie leur a donnés, et l'on vient de saluer en lui, à la date centenaire de sa naissance, l'un des explorateurs les plus hardis, l'un des grands découvreurs de l'âme humaine.

Mais l'heure n'est-elle pas venue de le faire parler de nouveau, et d'enrichir, si ce n'est de quelques volumes, au moins de quelques centaines de pages encore, la confession empruntée à l'énorme manuscrit? Telle est la tâche que je me suis proposée en recevant ce précieux dépôt, jalousement tenu loin de tout regard pendant quarante années. Entreprise qui n'était qu'apparemment facile. Aux méthodes simples que l'érudition applique à toutes sortes de textes, la conscience, l'amour et le sens esthétique ont peu de part. Aussi ne soulagent-elles pas l'éditeur qui veut et doit choisir, d'une anxiété parfois douloureuse. Ceux de 1883 l'ont bien connue. Pour la surmonter, ils ont adopté des principes qui donnent à leur œuvre sa physionomie originale. Mais aujourd'hui j'en suivrai d'autres, et c'est précisément pour les exposer, en décrivant le manuscrit du *Journal intime* et en racontant son histoire, que je m'adresse aux lecteurs curieux de comparer ce texte nouveau avec le texte consacré. Ils n'y chercheront point une biographie d'Amiel, pas plus qu'Edmond Scherer n'a voulu l'écrire en présentant les premiers *Fragments*, ni un jugement de plus sur un homme qui a passé sa vie à se juger lui-même. Mais ils voudront sans doute être plus complètement informés sur l'œuvre qui leur est devenue plus chère à mesure que plus familière.

Une biographie authentique d'Amiel, sa correspondance doit la précéder. J'en possède aujourd'hui une partie, je m'efforce de recueillir ce qu'il en peut rester encore en d'autres mains. Après ce nouveau recueil de *Fragments*, je souhaite avoir le temps et les forces de la publier.

On voudra bien me pardonner de parler délibérément à la première personne. Imiter l'admirable réserve de celle qui écrivit l'*Avertissement* de l'édition de 1883, je le voudrais, mais il y faudrait des artifices de langage qui me paraissent vains. De nobles scrupules retenaient cette noble femme, à qui le *Journal intime* doit d'avoir été révélé au public. Légataire du manuscrit, elle voulut m'en faire l'héritier après elle. De cette responsabilité, qui me semblait redoutable, je n'ai voulu accepter que l'obligation morale d'apprendre à mieux connaître le *Journal intime* une fois libéré de sa captivité, pour le faire mieux connaître à mon tour. Je raconte simplement ce que m'ont appris les papiers qui ont été confiés pour un temps à la garde de deux personnes avec moi, ou qui m'ont été personnellement légués. Tout mon effort est au service de la pensée et de la volonté incertaines d'Amiel.

II

Le « Journal intime régulier » débute avec la fin de l'année 1847. Cette date reparait inscrite sur chacun

des cent soixante-treize cahiers du manuscrit. Amiel se trouvait alors, à vingt-six ans, étudiant de l'Université de Berlin, dans une période de pleine possession de soi, de sécurité et d'équilibre, qui devait précisément trouver son expression dans la rédaction journalière de notes sur ses travaux, ses lectures, ses relations scientifiques et mondaines, aussi bien que sur sa vie intérieure. « Je suis maintenant plein d'espérance ;
« cette mélancolie inquiète, ce tempérament sombre
« qui m'ont rongé si longtemps, me semblent tendre à
« s'évanouir. L'avenir ne m'effraie plus depuis que je
« vois la possibilité de réaliser mes rêves, que mes
« incertitudes diminuent, que mes forces croissent,
« que je deviens homme. » (*Antécédents du Journal intime*, 6 février 1846)¹.

Mais avant de faire du Journal l'œuvre essentielle de sa vie et d'y trouver, en dehors et au-dessus, ou plutôt au cœur de toute activité sociale et professionnelle, la raison d'être de sa pensée, il devait entendre confusément, suivre à tâtons et comme malgré lui l'appel intérieur. On trouve les tentatives, souvent abandonnées et reprises, de noter ses réflexions et ses expériences de chaque jour, entre dix-huit et vingt-cinq ans. Ces essais juvéniles remplissent un ou deux cahiers dont le premier, mis à part sous la rubrique « réservé », va du 24 juin 1839 au 27 août 1841. C'est le plus caractéristique de cette

1. Amiel groupe lui-même sous cette indication générale les cahiers de jeunesse qu'il intitule d'ailleurs, tantôt *Premier Journal*, tantôt *Notes et réflexions ou Journal*.

série initiatrice, celui qui fait de bonne heure entrevoir les émotions intimes, les conflits d'idées et de sentiments qui devaient conduire cette âme d'exception, toujours plus complaisamment livrée à une liberté ruineuse de toute œuvre solide, forte et définitive, à s'observer, se juger et se décrire elle-même dans une confiance de trente-cinq années.

Voici la première de ces réflexions : « Le moyen
« de ne rien apprendre, tout en travaillant, c'est de
« voltiger d'un ouvrage à l'autre, ou de trop lire
« d'une haleine. Je parcours, je feuillette vingt fois
« un volume d'histoire, tandis que j'aurais pu le lire
« attentivement. Ainsi j'ai trouvé la recette d'avoir
« toujours à recommencer. Il faudra régler cela. »
Et cet étudiant de dix-huit ans continue : « Je
« voudrais tellement lire et apprendre de choses
« à la fois que les bras me tombent de décourage-
« ment, et que je reste devant l'ouvrage sans pou-
« voir me résoudre à me borner à un seul sujet, et
« sans oser commencer. C'est un grand défaut :
« encore une chose à corriger... » (*Premier Jour-
nal*, 24 juin 1839).

Pour répondre à l'infatigable curiosité d'un esprit qui prévoit déjà que le complet sera son besoin et son rêve, que rien de ce qui est fini ne le satisfera jamais, il se livre, en marge de ses cours, qui semblent d'ailleurs le captiver peu, et à côté des distractions de la camaraderie ou de la famille, qui ne l'absorbent jamais, à une lecture avide et surtout dispersée. Voici, par exemple, ce qu'il a lu, du 24 juin au

17 octobre de cette année 1839 : Béranger, *Chansons*; Mignet, *Napoléon*; Victor Hugo, *les Orientales*, *les Voix intérieures*; M^{me} de Staël, *Corinne*; Michelet, *Introduction à l'Histoire Universelle*; J. J. Rousseau, *Lettres sur la botanique*; de Saintines, *Picciola*; Balzac, *la Peau de chagrin*, *Physiologie du Mariage*; G. Sand, *La dernière Aldini*; Ch. Nodier, *M^{lle} de Marsan*; Jules Janin, *Chemin de traverse*; Grégoire de Tours, *Histoire des Francs*; Montaigne, quelques livres des *Essais*; Villemain, *Eloge de Montaigne*; quelques chapitres du *Perfectionnement moral*; Charles Didier, *Rome souterraine*, et je crois que j'en oublie! Mais bientôt, il en viendra à « sentir ce qu'il y a de faux dans la vie des livres », par opposition à la vie réelle : « Je « reconnais avec une sorte de terreur l'énorme illusion, sur laquelle j'ai vécu sans la raisonner, que « tout était dans les livres, et que là l'on apprenait « plus vite et mieux. » (*Antécédents du Journal intime*, Berlin 8 avril 1845).

N'est-ce pas la tentation suprême de l'intelligence, le désordre malin de la curiosité de l'esprit, l'attrait défendu de l'arbre du bien et du mal? « Il faut régler cela », ce mot revient comme le refrain de ces premiers cahiers. Et il est bien, ce journal ébauché, le refuge contre un malaise grandissant du jeune homme abandonné sans règle et sans mesure à la soif de connaître. « Il faut régler cela », il faut trouver et s'imposer une discipline de travail, un contrôle rigoureux de ces multiples aventures intellectuelles, la

sagesse enfin et la ligne de conduite persévérante que pourra seul lui tracer le dessein arrêté d'une vocation.

« Depuis longtemps, je suis préoccupé de ma vocation. C'est la planète, comme dit Goethe, autour de laquelle gravitent pour le moment mes réflexions et mes lectures. J'éprouve de cruelles incertitudes. C'est peut-être que l'orgueil m'aveugle et que je ne crois jamais trouver ma place assez haut ni assez loin. Où tout cela aboutira-t-il? Qui vivra verra. » (*Premier Journal*, 14 octobre 1840).

En attendant, Amiel s'efforce d'assurer par des « principes » une recherche qu'inquiète le sentiment, parfois douloureux, de la fuite du temps mal employé. En voici deux : « Pour grouper ses études, il faut proposer un but certain et plutôt un peu vaste, à ses efforts et à ses travaux. » — « Chaque branche spéciale doit être fécondée et animée par l'idée de ce vaste ensemble auquel elle appartient. C'est la seule méthode de la faire étudier avec fruit. » (*Premier Journal*, 8 octobre 1840).

Je continue mes citations. Le 6 mars 1840, il avait écrit : « Employé presque tout le temps que j'avais de libre à rédiger cette petite carte de quatre pouces de surface où se trouvent toutes les règles que j'adopte pour ma conduite; je me suis tourmenté pour rendre complètes les trois qui concernent l'étude. J'ai trouvé un cadre où je pouvais tout faire entrer. Comment retenir ce qu'on a appris; — comment apprendre à nouveau; — comment être sûr qu'on sait. » (*Premier Journal*, 6 mars 1840).

Mais le découragement, l'infidélité à cette discipline reparaîtront bientôt et rendront plus pressant l'appel à ce singulier secours du Journal : « Oh ! ces
« temps, je suis bien las de moi : je vois le peu de
« résultats de mes deux ans et demi d'Auditoire¹ ; je
« sens ma vie s'écouler sans porter de fruit, sans la
« trouver employée. Je gaspille mes forces à quel-
« ques lectures dispersées, qui ne laissent pas des
« traces pour assez longtemps. La paresse a tout
« envahi. Elle me tue. Mais non, c'est moi qui la
« tuerai. Je vais m'occuper dès ce soir d'un examen
« de ma vie. Je l'achèverai et mettrai tout par écrit.
« Du passé je me tournerai vers l'avenir et, tout
« humilié par celui-là, je me formerai un renouvelle-
« ment de vie ; je choisirai enfin nettement ma voca-
« tion, je fixerai l'œuvre que je veux accomplir et, de
« là, je construirai mes plans pour l'année prochaine
« et les suivantes, dirigés tous vers ce but unique. Je
« ne resserrerai pas trop ma liberté, parce que c'est
« le moyen de n'en rien obtenir ; mais je me tracerai
« un itinéraire général. Oui, il faudra que je revienne
« souvent au but que je me propose, et que tous les
« mois, et même toutes les semaines, il y ait irrévocable-
« ment un examen de mes progrès, soit intel-
« lectuels, soit moraux, soit même physiques. »

Ordre dans ses lectures, choix d'une carrière, méthode et plan de travail, examen de conscience,

1. On appelait « Auditoire » les trois années d'études générales de sciences et de lettres par où passaient les étudiants de Genève avant d'entrer dans les Facultés professionnelles.

telles sont donc les premières étapes de volonté par où passe l'auteur du *Premier Journal*.

Amiel ne se décida d'ailleurs pas à ce dialogue périodique avec lui-même sans hésitation, ni même sans résistance. De bonne heure il en pressentit le danger : « Il y a une certaine volupté à se faire des « moralités, à déclamer de beaux conseils, et une « sottémélancolie à se sentir incapable de les suivre. » (*Premier Journal*, 14 octobre 1839). — « Ces jour- « naux sont une illusion. Ils ne renferment pas la « dixième partie de ce qu'on pense en une demi-heure « sur ce sujet. S'ils pouvaient seulement être une « table des matières, ce serait précieux. » (*Premier Journal*, 13 octobre 1840).

Mais comment, d'autre part, quand on a l'instinct, le besoin et le rêve du complet, consentir à rien perdre de soi-même, à se renouveler, se métamorphoser, à mourir tous les jours, pour renaître différent, sans cueillir les leçons de ces expériences successives ? « Une idée qui me frappa, c'est celle-ci : « Chaque « jour nous laissons une partie de nous-mêmes en « chemin. Tout s'évanouit autour de nous, figures, « parents, concitoyens, les générations s'écoulent « en silence, tout tombe et s'en va, le monde nous « échappe, les illusions se dissipent, nous assistons « à la perte de toutes choses, et ce n'est pas assez, « nous nous perdons nous-mêmes ; nous sommes « aussi étrangers au moi qui a vécu, que si ce n'était « pas nous ; ce que j'étais il y a quelques années, mes « plaisirs, mes sentiments, mes pensées, je ne le sais

« plus, mon corps a passé, mon âme a passé aussi,
« le temps a tout emporté. J'assiste à ma métamor-
« phose, je ne sais plus ce que j'étais, mes jouis-
« sances d'enfant je ne puis plus les comprendre, mes
« observations, mes espérances, mes créations de
« jeune homme, elles sont perdues; ce que j'avais
« senti, ce que j'avais pensé (mon seul précieux
« bagage), la conscience de mon ancienne existence,
« je ne l'ai plus, c'est un passé englouti. Cette pensée
« est d'une mélancolie sans égale. Elle rappelle le
« mot du prince de Ligne : *Si l'on se souvenait de*
« *tout ce qu'on a observé ou appris dans sa vie,*
« *on serait bien savant.* Cette pensée suffirait à
« faire tenir un journal assidu. » (*Premier Journal*,
8 octobre 1840).

Comme on le verra, dans son année d'Italie, peu ému par le spectacle des paysages, des architectures ou des œuvres d'art, mais constamment enclin à transposer toutes ses sensations sur le plan de la réflexion morale ou philosophique, ainsi, dès l'adolescence, il lui faut un acte de l'intelligence pour trouver de l'attrait, de l'intérêt aux choses. Il n'agira pas avant d'être maître du principe. Ce qui est, pour d'autres, récompense du travail, en est pour lui la condition. Il entrevoit d'abord la pluralité, son ambition tend à la connaissance totale, sa méthode instinctive d'apprendre est la synthèse.

Laissons-le parler, à la fin d'un de ses examens de lui-même, comme le *Premier Journal* en contient déjà plusieurs : « Je crois être bien doué, mais mon

« état naturel est le repos. Tout ce que j'ai de facultés
« a besoin, pour s'éveiller, d'un acte formel de volon-
« té. La volonté m'est plus nécessaire qu'à un autre,
« car mes facultés sont sans élan par elles-mêmes. Ce
« sont des serviteurs absolument dévoués et passifs.
« Une volonté énergique pourrait aller loin avec mes
« instruments, car elle serait richement servie. Si
« je n'acquies pas la volonté, je ne serai rien.

« La conscience du succès double mes forces; je
« ne commence pas si je n'espère pas réussir. Je me
« décourage vite : j'ai besoin de triompher, j'ai
« besoin de confiance en moi. Je n'entreprendrai
« jamais rien de grand, sans la foi en moi-même. »
(*Premier Journal*, 18 juin 1841).

Mot humble et profond qui révèle le tragique caché d'une jeunesse, d'ailleurs si riche, extérieurement si enjouée et parfois si brillante. Ramenée constamment à elle-même, la pensée de l'Amiel de vingt ans tourne, comme en un cercle, dans ce tourment, apparemment sans issue, du choix d'une vocation.

Cet esprit, déjà ouvert à l'universel, redoute de dépendre de qui que ce soit, de se donner à aucune vérité particulière, de rien sacrifier des dons magnifiques que chaque méditation nouvelle lui fait découvrir en lui. Il voudrait, du premier coup, et dût-il tout renoncer de l'homme individuel, atteindre à la connaissance et à la définition de l'homme absolu. « Tout
« est dans tout, écrira-t-il quelques années plus tard,
« et si l'œil peut jamais pénétrer à fond un seul
« objet, l'univers devient pour lui transparent. Un

« homme représente l'homme, l'homme contient
« l'animal, l'animal le végétal, le végétal le minéral,
« le minéral l'algèbre et la géométrie. Comprendre
« à fond un homme, ce serait voir à jour l'univers. »
(*Premier Journal*, Berlin 4 février 1845).

Vue saisissante, dans la hardiesse d'un raccourci où se ramassent toutes les sciences ! Prise de possession victorieuse de l'inconnu ! La lutte même qu'Amiel avait de bonne heure entreprise pour se connaître et réaliser en lui la paix par l'équilibre de son esprit et de son cœur, devait le conduire à sa vocation véritable.

« Aujourd'hui, à la tombée de la nuit, je me suis
« mis à réfléchir sur un système de vie, sur un plan
« immense de travail, tel qu'on serait tenté de
« l'entreprendre, si l'on oubliait qu'on ne dispose
« que de forces humaines. Nature, humanité, astro-
« nomie, sciences naturelles, mathématiques, poésie,
« religion, beaux-arts, histoire, psychologie, tout
« doit rentrer dans la philosophie, comme je la con-
« çois... Puis, des scrupules me prenaient à la gorge.
« Etudier ce qui est, comprendre et même trouver
« la raison de ce qui s'est fait, est-ce utile ? Etendre
« mon intelligence, avoir tout compris, quand j'y
« réussirais, n'est-ce pas un but personnel, une jouis-
« sance égoïste ? Comment servir au monde ? N'est-ce
« pas en trouvant une idée nouvelle, plutôt qu'en
« remuant toutes les idées créées ? — J'y répondais
« en disant : Une fois l'idée de Dieu comprise, le
« rôle de l'humanité déterminé, mon œuvre serait de
« les faire connaître, mon devoir m'appellerait à dire

« au poète, à la science, à la musique, à la philoso-
« phie, à tout ce que font les hommes : voilà votre
« tâche, voilà votre destination... » (*Premier Jour-*
nal, 8 octobre 1840).

On ne sourira pas de ces transports d'une imagination encyclopédique, de ce romantisme éperdu de l'esprit, quand on songera qu'Amiel à vingt ans traçait ainsi l'immense horizon de l'œuvre de toute sa vie, du *Journal intime*, dont les puissances se mouvaient déjà obscurément en lui.

J'en prends à témoin la confession si belle, si vaste, si étonnante par l'audace, si touchante par l'humilité, qu'il écrira de sa solitude de Fillinge, en Savoie, le 14 septembre 1841, dans une lettre à sa tante Fanchette :

« Hier au soir, je suis rentré dans ma chambre, et
« là, sous le regard des étoiles qui se pressaient là-
« haut, j'ai réfléchi sérieusement. Je me demandais ce
« que je me suis demandé vingt fois, quelle serait la
« pensée autour de laquelle j'ordonnerais ma vie,
« l'idée dominante, le but, le mobile qui devait englo-
« ber tous les autres, dominer tout le reste et donner
« de l'unité à ma carrière. C'est une des choses qui me
« font souffrir le plus, que de me sentir gaspillé et
« éparpillé par la vie ; les forces se dispersent, on ne
« sait pas précisément ce que l'on fait, et quand on a
« dépensé bien des peines et des travaux, on n'est pas
« plus avancé vers le bonheur. Il faut donc centraliser
« son activité, se rendre compte clairement du but où
« l'on va et comment on y va.....

« Le but, il est dans ce qui ne passe pas, dans ce
« qui échappe à tout, aux revers et aux tyrans, dans
« ce qui nous appartient et nous appartiendra, dans
« notre âme. Notre âme est un dépôt solennel, c'est la
« seule chose éternelle au milieu de tout ce qui nous
« entoure, ces montagnes, ce globe, ces soleils ; c'est
« le souffle divin qui vaut mieux que tous ces mondes ;
« nous lui devons tout. Elle doit avoir conscience
« d'elle-même, de son but, de sa vie intérieure ; nous
« devons faire comparaître devant elle nos actions,
« nos sentiments, nos acquisitions de tous les jours,
« elle doit juger de ce qui appartient à sa culture véri-
« table, et juger tout ce qui n'a pas des racines et des
« fruits immortels. Il faut se dire que cette âme est
« destinée à grandir sans fin et sans limites, que si
« nous avons été jetés sur cette planète, nous devons
« lui survivre et passer ailleurs... Mais cette éduca-
« tion éternelle nous avons à la commencer sur ce
« globe ; le monde, notre carrière, les amis, les pa-
« rents, la religion sont des moyens de Dieu ; les vraies
« relations sont de Dieu à nous ; l'amour des créa-
« tures, il est pieux, il est sanctifié par la loi céleste,
« mais c'est encore une éducation, un moyen pour
« monter plus haut. La charité est le plus grand éche-
« lon pour arriver à l'amour suprême. — Notre âme a
« beaucoup de facultés diverses, beaucoup de puis-
« sances, en apparence opposées, mais toutes se ral-
« lient dans son centre ; elles ne sont que les rayons
« qui, quoique divergents, remontent à une source
« unique, émanent du point central. Tout ce que la

« terre peut nous fournir, il faut le prendre. Les facultés doivent être cultivées ensemble, pour maintenir l'équilibre et ne pas amener l'hypertrophie de l'une au détriment de l'autre. Musique et géométrie, astronomie et esthétique, philosophie et poésie, sciences morales et arts industriels, rien n'est de trop, rien n'est à repousser. Le but ne change pas, mais les moyens se modifient et s'assouplissent. Si la culture scientifique manque, si la maladie nous enchaîne, eh bien ! la vie intérieure trouve encore un profit à en tirer, elle apprend à souffrir ; elle se fait forte, elle s'instruit au détachement du monde, elle étudie ses impressions, elle se purifie et se résigne. Si les livres manquent, on a le cœur humain à sonder ; si la société manque, on a les œuvres de l'art ou celles de la nature. Si toutes ces moissons sont absentes et qu'on n'ait pas à les apporter à son âme, la table de la vie intérieure ne sera pourtant pas vide ; il y aura encore nous-même et Dieu : nous-même, nos facultés, le jeu de nos passions, de nos idées, la structure et l'action de l'entendement, surtout l'étude morale de notre cœur, et tout cela pour en faire l'offrande à notre âme et de notre âme elle-même à Dieu.

« La vie intérieure doit être l'autel de Vesta, dont le feu doit brûler nuit et jour. Notre âme est le temple saint dont nous sommes les lévites. Tout doit être apporté sur l'autel éclairé et passé au feu de l'examen, et l'âme se doit la conscience de son action et de sa volonté... »

On reconnaît aisément quelques-unes des pensées, quelques-uns des accents des *Antécédents*, contemporains de cette confession toute palpitante d'enthousiasme, et qui répond aux angoisses de l'adolescent par une sorte de prophétie, de totale et rapide vision de sa destinée.

Le *Journal intime* réalisera vraiment la « vocation » d'Henri-Frédéric Amiel. On l'a mal jugé, je crois, quand on y a vu je ne sais quel confident désabusé, quel compagnon de désespérance, quel vautour qui rongerait la poitrine de ce Prométhée enchaîné; ou bien, quand on y a montré comme un acte d'accusation contre un monde auquel Amiel n'aurait jamais pu s'adapter, comme une sorte de revanche que le martyr de l'idéal aurait prise, jour après jour, sur une patrie ingrate, une vie sociale hostile et une carrière manquée : non, le Journal n'est rien moins que cette œuvre cruelle et stérile. « Je n'ai pas eu de consolateur, d'ami supérieur à moi et me comprenant et me redonnant de la force dans mon adolescence. » Ainsi parle Amiel à vingt-quatre ans. Mais dès la vingtième année, il avait, à son insu, découvert le remède à son mal, à cette privation dont tout son être souffrait : se donner à lui-même cet ami supérieur, ce guide, ce stimulateur, ce conseiller et ce juge, dont la parole remplira sa solitude et sauvera son courage : ce sera le *Journal intime*.

Seulement, si bien des pages de l'œuvre poursuivie jusqu'à l'anéantissement de toutes les espérances et

de toutes les déceptions, semblent donner raison à la sévérité de certains moralistes, si Amiel lui-même l'a parfois condamnée, c'est qu'elle subit à son tour la « loi d'ironie » qu'il a définie : « la duperie inconsciente, la réfutation de soi par soi-même, la réalisation concrète de l'absurde. » — « Le philosophe aussi « tombe sous la loi d'ironie car après s'être mentalement défait de tous les préjugés, c'est-à-dire « s'être internationalisé à fond, il lui faut rentrer « dans sa guenille et sa chenille, manger et boire, « avoir faim, soif, froid, et faire comme tous les « autres mortels, après avoir momentanément fait « comme personne. » Oui, comme tous les autres mortels, s'abandonner aux faims et aux soifs du cœur, ambitionner la gloire, gémir des déceptions, se prêter à l'envie, rêver le bonheur et le bien-être domestique, déjouer les curieux, démasquer les méchants, faire appel à la sympathie et à l'admiration, affirmer ses mérites, réclamer ses récompenses, primer enfin en revendiquant tous ses droits.

Toutes ces faiblesses humaines entrent et passent sur la scène du *Journal intime*. Coalition changeante et momentanée, elles n'y célèbrent aucune victoire, aucune conquête. La loi du devoir et l'intelligence souveraine abolissent la loi d'ironie. Le fond de l'âme d'Amiel, ce n'est pas la défaite, ni la désespérance, c'est l'héroïsme, comme l'annonçaient déjà les *Antécédents du Journal*. Toutes les dissonances s'effaceront dans l'accord suprême de la conscience morale et de l'esprit.

·III

Le manuscrit du *Journal intime* régulier compte 173 cahiers in-quarto — en réalité 174 si l'on tient compte d'une erreur de pagination — qu'Amiel a cousus lui-même et réunis dans treize cartonnages à dos de parchemin. L'ensemble donne environ 16.900 pages, tandis que les quatre cahiers des *Antécédents* n'en comptaient pas deux cents.

Pendant les années du début l'auteur suit une pratique assez régulière de paragraphes logiquement distingués par des sous-titres qu'il souligne et des notes marginales ajoutées après coup.

En réalité il tâtonnait encore : la diversité autant que l'abondance des faits ou des réflexions à relever l'embarrassent. Pas plus qu'il ne se tenait à la règle de consacrer au Journal la dernière heure d'une journée de travail sévèrement divisée (de 9 à 10 heures du soir), il ne suivait le plan jadis tracé d'un journal réparti en cinq cahiers de notes intimes : « 1. Moral ; 2. Intellectuel ; 3. Physique ; 4. Vie intérieure, impressions ; 5. Projets, plans. » (*Antécédents*, 30 octobre 1840).

C'est le temps où il se proposait d'élucider « l'art et la méthode de la vie ». — « Le principe, c'est la volonté : vouloir ce qu'on sait ; le but, c'est la vocation : savoir ce qu'on doit ; la méthode, c'est le plan de vie : fixer comment on doit. » Mais il devait se

lasser bientôt de cette pédanterie de catéchisme :
 « Employé plusieurs heures à relire et orner de mar-
 « ginaux un des cahiers de mon *Journal intime*,
 « afin de faire des renvois et rapprochements. Il est
 « assez ennuyeux par son éternelle préoccupation
 « personnelle et moraliste. L'absence de faits tient à
 « la division du travail, je voulais réserver les faits
 « à d'autres cahiers parallèles... — ...Il faut donc
 « améliorer le Journal en y faisant une place aux
 « gens et aux choses. De psychologique et moral,
 « le faire devenir plus pittoresque. Ou bien serait-ce
 « l'œuvre d'un autre cahier? Ne faut-il pas que toute
 « la vie subjective, plus immédiatement saisie dans
 « sa conscience que racontée dans ses actes, rentre
 « dans le Journal? Les trois sphères concentriques
 « de la vie subjective, c'est-à-dire les faits et les
 « actes; — les idées apparues; — les sentiments
 « éprouvés, doivent former ou composer la matière
 « du Journal¹. »

Et Amiel dresse ce tableau singulier :

- A. ACTA : a) Emploi du temps et des heures (*statistique*);
 b) Détails (*espoirs*).
- B. COGITATA : a) Connaissances acquises (*musée*);
 b) Idées devenues et trouvées (*arsenal*).

1. *Journal intime*, décembre 1849. Toutes les citations faites au cours de cette Introduction sont empruntées à des parties inédites du manuscrit.

- C. SENTITA : a) Ce qui passe, aperceptions fugitives
(*lyrisme, théâtre*);
b) Ce qui reste, sentiment fondamental
(*religion, confessionnal*).

Mais il abandonne bientôt toute intention pédagogique de division du travail. En regard du schéma précédent, une note postérieure pose en marge cette question : « Le Journal intime exprime-t-il la vie ? » C'est de la vie que le Journal devait en effet s'inspirer toujours plus spontanément. « Si je continue, écrit « Amiel en 1852, il prendra un autre aspect... Pour « le moment, ce Journal est encore un être mystique « ethybride, semainier, agenda, procès-verbal, inqui- « siteur, confident, garde-notes, mais où deux rôles « dominant : celui de greffier qui constate et celui « de Nestor qui sermonne. Statistique et monitoire, « c'est également fastidieux. Aussi est-il peu amu- « sant à relire. Cependant s'il a été utile à écrire, il « a une excuse. » On voit peu à peu, par la seule disposition graphique et la physionomie des cahiers, comment le Journal s'affranchit d'être une discipline pour devenir une diversion, un délassement, avant qu'il ne soit un jour le compagnon indispensable, et parfois le maître impérieux. Dès lors il se rapproche plus étroitement de son auteur, il paraît se modeler sur son naturel et s'accommoder à son humeur. S'il ne reçoit pas encore son premier salut du matin, il l'appelle plus constamment à lui, et les semaines, même les journées deviennent de plus

en plus rares pendant lesquelles Amiel n'y a rien consigné :

« Journal négligé, journal ennuyeux, car il ne con-
« signe plus que quelques faits grossiers et point ou
« peu d'impressions ; il garde la matière et perd l'es-
« prit des journées écoulées. Au lieu d'un bouquet, je
« n'ai plus qu'un herbier, les fleurs elles-mêmes y
« sont aplaties, sans parfum et sans fraîcheur. Or
« une fleur sèche n'est plus vraie, est un mensonge.
« Un journal arriéré n'est plus un journal, et sa
« fidélité même peut tromper. Un témoin qui ne
« dit pas toute la vérité est un faux témoin comme
« celui qui l'altère et plus que celui qui la tait. Donc
« écrire tous les jours, ou ne revenir qu'avec scru-
« pules sur les jours oubliés. » (*Journal intime*,
22 avril 1851).

A partir de l'automne 1852, il n'y aura plus de journées blanches, sauf quelques exceptions très espacées. Et c'est alors aussi que se fixe ce type de rédaction, presque uniforme dans les périodes de calme physique et moral, d'après lequel Amiel inscrit sous la date du jour une énumération des lectures faites, des lettres écrites et des visites reçues ; et puis développe, en paragraphes longs ou courts, d'abord l'analyse et la critique des articles et ouvrages lus, ensuite le commentaire de ses rencontres, de ses conversations ou de ses expériences de la journée.

D'un jour à l'autre, d'une année à l'autre, le nombre des pages peut varier beaucoup. Sur la couverture

du 144^e cahier, qui se termine avec l'année 1876, Amiel inscrit cette observation : « 14.000 pages en « vingt-cinq ans, donnent 482 pages par an, et une et « trois dixièmes de page par jour pendant 10.580 jours « consécutifs. » En fait, son humeur mobile ne s'astreint à aucun calcul. « Ai-je assez griffonné aujourd'hui (11 pages) : à ce compte-là, cela ferait « 3.700 pages en une année, autant que dans les dix « années de 1848 à 1858. — Supposez quatre pages « par jour, d'un ouvrage durable; en trois mois, ce « serait un volume. Mettons neuf mois pour le préparer et le méditer : cela ferait encore un volume « par an. » (*Journal intime*, 7 avril 1866).

Les années seront donc fort inégales : la moyenne pour les dix premières est de 293 pages; pour les dix suivantes, de 528 pages; pour les dix suivantes de 635 pages. Les trois années les plus chargées sont 1870 (813 pages), 1871 (841 pages), et 1880 (809 pages).

En tête du deuxième volume de cette édition, on trouvera le fac-similé de la couverture d'un des cahiers du Journal, le quatre-vingt-dix-septième. J'aurais pu reproduire celle du deuxième cahier (1848) qui porte l'inscription suivante, curieux programme, d'ailleurs bien confus encore et rédigé dans le style de l'étudiant berlinois, de l'œuvre qu'il vient d'entreprendre : « Observatoire général. Revue de « l'ensemble, de la marche de mon développement. « Quartier général des opérations. Coup d'œil sur « l'harmonie ou la dissonance intérieure, sur les

« lacunes, les fautes ou les malaises, sur l'évalua-
 « tion simultanée et organique de mes forces phy-
 « siques, intellectuelles et morales. — Thermomètre
 « de mon état psychologique. — Ma vie la plus
 « centrale, la plus secrète, la plus recueillie. — Rela-
 « tions avec la sphère éternelle. — Expérience inté-
 « rieure. Conscience de moi. Equilibre, proportion,
 « mesure, harmonie, eurythmie. *Lebenskunst*. Édu-
 « cation infinie. — États de l'âme et principes direc-
 « teurs ou consolateurs. — Caractère. Inclinations.
 « Impressions. »

Toutes les couvertures des cahiers de papier blanc ne sont pas aussi chargées. Parmi les premiers, quelques-uns portent l'épigraphe : *Specula, speculum*. D'autres, plus tard, des devises qui sont des admonestations : A POINT. ATTENDS. RIEN SANS BUT. POUR AUTRUI. NULLA DIES SINE LINEA. NE CRAS. CAVE CASSUM. BE FAST. Ou bien ce sont des citations empruntées à ses lectures du moment, où se rencontrent Sénèque, Martial, Montaigne, Fénelon, Voltaire, Rousseau, Goethe, Heine, George Sand, Sainte-Beuve, Vinet, Emerson, pour ne mentionner que les noms les plus illustres ou les plus fréquents. Ou bien encore des stances, des distiques, des quatrains, parfois signés des initiales d'Amiel. En voici quelques exemples :

Nul ne fait bien que ce qu'il fait sans trêve ;
 Tout vrai talent s'exerce chaque jour ;
 Plus verdit l'arbre, et plus il prend de sève ;
 Plus le cœur aime, et plus il tient d'amour.

(35^e cahier, mars 1858).

Nature, en ma faveur tu fus en vain prodigue :
Pour moi vouloir, agir, vivre est une fatigue.
(37^e cahier, mars 1859).

Crois, et tu peux agir ; doute, et tu restes coi ;
Pour oser quelque chose et vaincre, il faut la foi.
(70^e cahier, janvier-mars 1865).

Dans cette existence qu'opprime
Le malheur de l'humanité,
Il n'est de bon que la sagesse
Et de sage que la bonté.
(107^e cahier, septembre-novembre 1870).

Obtenir la paix, tu le peux ;
Presque le bonheur, si tu veux :
Fais ton devoir, et rends heureux.
(111^e cahier, février-avril 1871).

DAPHNIS ET CHLOË

Unis par le cœur, sans prêtre ou notaire,
Avant d'être époux, ils furent conjoints ;
Le code civil vient après Cythère :
Pour aimer plus tôt, s'en aime-t-on moins ?
(117^e cahier, janvier 1871).

De l'idéal disert amant,
Contemplatif à l'âme fière,
Tout ce qu'il veut, il peut le faire,
Mais il voulut bien rarement.
(159^e cahier, mai-juillet 1879).

Fallait-il qu'on le dit ou qu'on me le cachât ?
Ainsi je dois mourir noyé dans mon crachat :

Mon âme, hélas ! la devinait cette fin lamentable,
Et n'est pas résignée.
Quoi ! rien pour mon salut, quoi rien pour mon rachat ?
Ignoble et dure destinée !

(164^e cahier, janvier-mars 1880).

Au cours même du Journal, la réflexion d'Amiel tourne très fréquemment en vers-proverbes, en distiques, en quatrains et même en petits poèmes, parfois humoristiques, pour la plupart gnomiques. Les *Fragments* publiés en conservent quelques-uns, quoique les éditeurs de 1883 les aient le plus souvent supprimés. La plupart sont médiocres sans doute, mais caractéristiques du tour d'esprit d'un moraliste trop souvent épris du joli, même du précieux. Sur la couverture du cent trente-et-unième cahier, qui date de 1874, je relève cette note significative : « Un supplément nécessaire de ce Journal, c'est la collection des *Pensives*, recueil de plus de 700 piécettes gnomiques, écrites au jour le jour depuis quelques années et réunies à part. Ces brimborions traduisent les situations morales actuelles ou traversées. S'ils ont peu de valeur littéraire, ils sont un mémorial psychologique. » Les recueils du *Penseroso* et de *La part du rêve* offrent les échantillons les plus réussis de cette poésie sentencieuse.

Certaines périodes du Journal sont plus versifiantes que d'autres, ainsi les années 1868 à 1872, dont beaucoup de pages présentent un mélange constant de prose et de vers. L'auteur écrivait peu après : « Je remarque que les jours sans rimes sont ceux où je

« me laisse le plus abattre. » Voici l'un de ces jours de bon courage et de franchise alerte :

8 novembre 1861 (neuf heures du matin).

Sirocco, sol mouillé, vent tiède, ciel couvert,
La terre est de feuilles jonchée;
Oublions! l'arbre nu sait-il qu'il était vert?
Le nid froid, qu'il eut sa nichée?
Vivons, marchons front haut, fêtons même l'hiver,
A quoi bon la tête penchée?

Vas, ne sois point ingrat et savoure les biens
Dont le ciel pour toi fut prodigue :
Si chaque homme a ses maux, sache porter les tiens,
Aux mauvais pensers fais la figue.
Un cœur joyeux, voilà le meilleur des soutiens,
C'est le cœur triste qui fatigue.

Tes longs abattements viennent de ton ennui,
Et ton ennui de ta faiblesse;
Trop vite tu t'assieds, trop tôt l'espoir t'a fui,
Trop aisément ton cœur se blesse;
Sois homme, prends courage et dis-toi qu'aujourd'hui
Ton ennemi, c'est la mollesse.

« Voilà dix-huit vers sortis involontairement de
« la première ligne qui avait pris la tournure d'un
« alexandrin, et d'un mouvement de gratitude éprou-
« vé ce matin en songeant à la liberté qui m'était
« accordée par la Providence. Le vers a sollicité la
« pensée, et la pensée le vers. Quand tous les deux
« sont complices, le mal se fait tout seul, et les
« strophes pourraient se multiplier sans intention
« comme sans rature. »

Si ces improvisations versifiées sont pour la plupart surchargées de ratures et de corrections, le texte en prose, au contraire, est presque constamment net et de premier jet. Les plus beaux morceaux du Journal semblent avoir été écrits d'une haleine, et il y en a qui remplissent plusieurs pages. Trop surveillée dans les cahiers du début, souvent relâchée et difficile dans les derniers, l'écriture est alors d'une fermeté singulière, rapide, docile à la pensée, sobre de toute recherche, plus logicienne qu'artiste et d'une belle élégance intellectuelle. L'esprit ordonne, éclaire et pénètre tout. C'est la contemplation souveraine, traduite par la beauté graphique d'une force condensée et qui va droit au but.

Ainsi, de lui-même, le manuscrit parle aux yeux et trahit par sa forme changeante l'évolution de sa vie intérieure. De greffier, il est promu secrétaire intime; de témoin, confident; de conseiller, libérateur. Les agitations de l'âme d'Amiel se révèlent au seul aspect de ses pages. Avant le jour souvent, il allume sa lampe pour écrire, à peine levé. « C'est
« toujours au réveil que les pensées du jour précédent
« me reviennent. La nuit les tamise en quelque sorte
« et les dégage des faits insignifiants ou indifférents
« qui les contenaient. » A quelques heures d'intervalle, d'heure en heure dans les jours les plus troublés, il y revient « comme un oiseau encagé qui bat les
« barreaux de sa cage. » Ou bien au contraire, lorsque quelque grand spectacle de nature emplit ses yeux et exalte sa pensée, il en marque les phases par des

notations espacées selon le rythme des choses. C'est le conflit de la lumière et des ombres, un orage dans la haute montagne, la symphonie d'un coucher de soleil sur le lac et les rivages aimés de Clarens. Sept heures, neuf heures, onze heures du matin, midi; trois heures, cinq heures, huit heures, onze heures du soir : strophes en prose ou parties détachées d'un scenario, le Journal alors chante ou construit l'œuvre poétique.

Ces tableaux dramatiques ou ces monologues inspirés, Amiel les a-t-il plus tard relus? Il rouvrirait rarement les cahiers achevés, plus rarement encore, une ou deux fois seulement, il a prêté un cahier ou un autre à des amies dont il était sûr. Et il semble, à chaque expérience, l'avoir regretté, sauf, sans doute, le jour où il lut pendant deux heures des pages triées du cent cinquante-sixième cahier (janvier-février 1879) à celle qu'il appelait Fida, ou *Seriosa*, celle qui, quatre ans plus tard, entrera dans la connaissance du manuscrit tout entier : « J'ai été mieux
« que récompensé. Ma chère petite stoïcienne, qui
« était accablée quand j'ai commencé, était toute
« épanouie à la fin. Elle m'a dit : Ce 2 avril, j'ai été
« ravie, vous ne sauriez croire le bien que vous me
« faites ; il me semble déjà être une âme et regarder
« les choses de ce monde comme on les verra dans
« l'au delà. » (*Journal intime*, 2 avril 1879).

Amiel ne savait comment tirer parti de ce manuscrit où aucune table des matières, aucun répertoire ne le guidait. Ses papiers innombrables s'accumulaient

dans des caisses, non pas précisément dédaignés, car il les conservait tous, mais réunis par liasses, au petit bonheur, et jamais repris. « Ce qui serait pré-
« férable encore, ce serait le répertoire général de
« mes papiers, cours, notes, agendas, correspon-
« dances, *allerley*, et surtout une table des matières
« de mon *Journal intime* : car ce vaste fouillis ne peut
« servir à personne, pas même à son propriétaire et
« à son auteur. N'y pouvant rien retrouver, je l'ai
« comme ne l'ayant pas, il ne me sert de rien. »
(*Journal intime*, 22 avril 1876).

IV

Sur les instructions à laisser quant à l'emploi de ses « papiers personnels », Amiel hésita longtemps. Il les rédigea pour la première fois en 1874, les modifia en 1877, les renouvela enfin, trois semaines avant sa mort, le 22 avril 1881. Elles concernent essentiellement la correspondance, les manuscrits de ses cours, ses poésies inédites et le *Journal intime*. « Souhai-
« tant que mes travaux, mes expériences et mes médi-
« tations ne soient pas entièrement perdus et puissent
« servir à d'autres, sinon faire survivre mon nom,
« je désirerais, et c'est le désir que je recommande
« le plus vivement à mes héritiers, que l'on trouve
« moyen de faire une publication posthume de ce que
« je puis avoir écrit d'utile et de bon. » (*Instructions*,
23 juillet 1879). Il prévoyait alors, en réservant sur

sa fortune la somme nécessaire à sa publication, une édition de ses œuvres en six volumes. Le premier eût compris, avec la reproduction des recueils égrenés, *Grains de Mil*, *Penseroso*, *La Part du Rêve*, *Jour à Jour*, un choix fait dans les portefeuilles inédits des *Méandres*; le cinquième, ses articles et études critiques; le sixième, ses travaux scientifiques d'histoire littéraire ou d'histoire de la philosophie; les deuxième, troisième et quatrième volumes, sous le titre de *Pensées d'un Contemplateur*, eussent été réservés à un choix de lettres et à « des pensées et « fragments de toute espèce extraits des 12.000 pages « du Journal, dont le premier millier a fourni la partie « prose des *Grains de Mil*. »

Quelques amis étaient désignés pour « préaviser sur le fond, la forme et la conduite de l'entreprise », parmi lesquels Marc Monnier, Victor Cherbuliez, Auguste Bouvier, Joseph Hornung, Edmond Scherer.

Sans revenir sur ce projet d'édition générale, les instructions postérieures semblent décharger l'exécuteur testamentaire d'une partie de sa tâche : « Il re- « mettra la collection des poésies inédites à M^{lle} Berthe « Vadier, qui donnera son préavis en première ligne « sur ce qui pourrait en être publié. Il remettra la col- « lection du *Journal intime* à M^{lle} Fanny Mercier, qui « donnera son préavis en première ligne sur ce qui « pourrait en être utilisé pour la publication. Ces « deux amies dévouées, qui sont en même temps mes « élèves, seront à regarder comme le conseil étroit.

« pour le détail et la pratique de toute l'entreprise. » (*Instructions*, 23 juillet 1877).

Plus précisément encore l' « instruction additionnelle » du 22 avril 1881 stipule entre autres : « Je lègue « à M^{lle} Fanny Mercier : 1^o ma correspondance ; — « 2^o mon *Journal intime* (16.900 pages bientôt) ; — « 3^o mes cours manuscrits, à remettre avant tout en « ordre ; — 4^o mes souvenirs de jeunesse et d'études. »

Amiel poursuit ainsi jusqu'aux dernières conséquences le principe auquel il s'était déjà arrêté en 1874 : « A ma famille tout ce que j'ai reçu ; mais à « moi, c'est-à-dire à ceux que j'ai choisis comme ma « famille spirituelle, ma création, ma pensée. »

V

C'est par Fanny Mercier, la modeste institutrice genevoise, la « chère calviniste », la « petite sainte », la « chrétienne », la « Sensitive », la « Seriosa », la « Fida », la « Stoïca » du *Journal intime*, que fut accompli ce vœu le plus profond, le plus sacré d'Amiel : que le meilleur de sa pensée fût sauvegardé et transmis.

Marie Françoise Mercier (1836-1918) dirigeait un externat de jeunes filles, avec sa sœur Pauline, qu'Amiel appelait volontiers Perle ou Perline. Les deux sœurs, chez qui la grâce enjouée de Pauline s'accordait parfaitement à la gravité virile et passionnée de Fanny, vivaient avec leur mère, qu'elles

entourèrent d'une tendre sollicitude jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. C'est « le Trèfle », « l'Ile d'azur », « la Passerine », foyer où l'auteur du Journal a vécu tant d'heures de confiante amitié. « Hier au « soir en rentrant et ce matin au réveil, songé à la « Passerine. Ce milieu cordial, honnête, intelligent, « affectueux, ne serait-il pas salulaire pour la vie « quotidienne? Ne semble-t-il pas m'être offert par « la Providence? Simplicité, vertu, culte du devoir, « amour des saines et pures jouissances, qu'y man- « que-t-il? » (*Journal intime*, 5 juillet 1875).

On comprend mieux le sens de ce mot, ajouté par Amiel à ses *Instructions* de 1881, à l'adresse de Fanny Mercier : « Vous m'avez dit quelquefois que « vous étiez ma veuve. Je vous laisse des droits de « veuve : ma correspondance et mon Journal. »

Pendant les années 1882 et 1883, cette femme admirable, désolée par la mort du maître, du confident et de l'ami, accablée de travail, épuisée de forces, a recueilli nuit après nuit les richesses de l'immense confession, en a saisi l'ampleur et la profondeur, en a ressenti l'infinie souffrance, en a contemplé la beauté morale, en a vécu de nouveau, assaillie de souvenirs lumineux et sombres, tourmentée de scrupules, parfois dévorée d'angoisses, toutes les grandeurs et toutes les faiblesses. « Il s'agit d'une dette de fidélité envers une « âme qui a beaucoup souffert... Vous l'avouerai-je, « est-ce parce que je suis femme? mais l'idée de sur- « vivance par le nom, la renommée, est une idée qui « m'aborde rarement — relativement à moi jamais,

« cela va sans dire, — mais même en pensant à
« d'autres, même en pensant à notre ami, elle me
« préoccupe très peu. Ce qui me poursuit d'autant
« plus, c'est l'idée de la revivance spirituelle. Que le
« meilleur de nos chers défunts ne s'évanouisse pas
« avec leur présence, que leur œuvre ne se perde pas,
« qu'elle soit rassemblée, qu'elle soit un trésor acces-
« sible à tous et enrichissant l'indigence qui souffre,
« voilà mon désir... Faire rendre justice à notre ami
« et, selon son vœu, sauver pour les autres le legs de
« sa vie malheureuse, le fruit d'expériences et de
« pensées qui a mûri au fond même de ses souffrances
« et de ses luttes... Une publication posthume est
« chose si difficile, et celle d'un *Journal intime* chose
« si délicate ! C'est en quelque sorte livrer une âme
« — et cela peut devenir une trahison, — si ce n'est
« une œuvre de fidélité intelligente. Cette responsa-
« bilité d'un ouvrage où les droits de la vérité et
« ceux de la protection doivent se concilier, est bien
« grave, elle me trouble souvent, d'autant plus que
« par intérêt personnel (peut-être est-ce instinct fémi-
« nin ?) j'aurais voulu seulement abriter, embaumer
« ces confidences intimes dans le recueillement... La
« dernière feuille, c'est-à-dire la troisième de notre
« volume a été tirée cette après-midi. Je devrais peut-
« être en éprouver quelque joie, mais l'avouerai-je
« à l'ami de notre ami, je n'en ai pas la force mainte-
« nant. La lecture que j'ai faite et refaite était trop
« douloureuse, elle soulevait trop de questions,
« entr'ouvrait trop d'abîmes, faisait naître trop de

« regrets. J'ai été trop déchirée par le récit des
« souffrances de notre ami, trop émue de ses paroles,
« trop navrée de ses erreurs et de ses défaites,
« trop indignée des méchancetés et des hypocrisies
« humaines... Le dernier mot qui m'était dit par
« l'exécuteur testamentaire était toujours : Hâtez-
« vous, et je ne pouvais faire comprendre que choisir
« une nuance parmi des centaines de tons semblables
« demande quelque examen et quelque loisir ; et qu'on
« n'extrait pas deux cent cinquante pages de sept
« mille sans quelque hésitation, quand on cherche
« le vrai et qu'on ne voudrait pas manquer le beau ni
« le bien. En définitive, j'ai passé mes nuits, perdue
« devant ces sept mille pages sans un point de repère
« (ni table, ni marginaux), remuée par mille pensées
« mais ne voulant qu'une chose : sous tant de profils
« fuyants revoir la physionomie vraie, accomplir le
« dernier vœu... Je voudrais que tout ce que nous
« donnerons sur lui et à propos de lui fût bienfaisant,
« rendit l'âme plus haute, initiât à une vie supérieure
« et plus pure, bref plus salulaire. » (Lettres de
Fanny Mercier à Edmond Scherer, août-septembre-
octobre 1882).

Toute la noblesse d'âme de Stoïca, la « chère calviniste », si retenue dans ses aveux, si austère dans sa dignité, si passionnée dans sa foi et ses affections, se révélait ainsi, à son insu et malgré elle, à « l'ami de notre ami », à cet homme hautain et lointain, le sénateur inamovible, le maître critique Edmond Scherer, qu'elle ne connaissait encore que par quelques

jugements d'Amiel, mais qu'elle pressentait le seul capable de comprendre à première vue le *Journal intime*, d'accueillir, pour l'aider dans son héroïque entreprise, ses doutes, ses résistances, ses sacrifices et son inébranlable résolution.

Si c'est à Fanny Mercier, son « ange gardien », qu'Amiel se décida enfin à confier le manuscrit de son Journal, pour qu'elle le connût tout entier et choisît la première des morceaux à en publier, c'est qu'il pouvait se reposer sans réserve sur son intelligence et son cœur. Il lui laissait sur sa correspondance et ses confessions des « droits de veuve ». Le dernier billet qu'il lui écrivait était signé : « Votre vieil ami de vingt-quatre ans ». « N'est-ce pas mon amie particulière, celle qui m'a pris pour son maître et son guide, et que j'appelle la petite sainte?... Si elle n'a pas la verve créatrice, la gaieté féconde, elle a l'intelligence, la volonté, la conscience surtout, la pureté, le sens moral à un degré rare. C'est la loyauté même, le courage, la charité, la fidélité. Elle m'est profondément attachée. Sa discrétion et sa délicatesse sont parfaites, sa puissance de dévouement a fait ses preuves. Y a-t-il une femme plus véridique, aussi incapable de détours? Peut-on pousser plus loin l'oubli de soi, la soumission à la règle, la discipline de soi-même, tous les scrupules? quelque'un aime-t-il le bien d'une façon plus absolue et paraît-il mieux fait pour l'héroïsme que cette pauvre petite calviniste sans apparence, mais dont l'être intérieur est une flamme, une flamme divine? »

(*Journal intime*, 5 juillet 1875). « Je suis toujours
« émerveillé de lire dans cette âme profonde et pure. »
(*Journal intime*, 14 septembre 1874). « L'erreur, le
« mal, le laid, le faux, le médiocre la tourmentent
« et la bouleversent... Son besoin de perfection ne
« comprend pas le laisser-aller du prochain ; sa déli-
« catesse ne peut se faire à l'indélicatesse ; sa pureté
« se trouble devant le vice, le crime, la méchanceté
« et même devant leurs images. C'est une hermine
« esthétique, une sensitive morale. *Laüter Gold*.
« Source cachée, profonde, limpide, dont n'approche
« aucune fange et où ne se mirent que les étoiles.
« J'admire avec émotion cette ingénuité enfantine,
« dans une forte intelligence et un vaillant caractère.
« Cette amie-là, c'est ma conscience. Et quand je la
« sens trembler, pleurer silencieusement comme une
« pauvre femme, cela me remue les entrailles. Sa
« beauté morale me remplit de respect et sa sensi-
« bilité m'émerveille. Elle a certainement quelque
« chose de rare et même d'extraordinaire. Vraiment,
« elle m'édifie, car elle me redonne la foi à la sainteté.
« Et dans l'être austère, dans l'âme stoïque, dans la
« créature impalpable, il y a une femme aimante,
« passionnée même, qui voudrait se résigner à n'être
« qu'une âme et n'y réussit pas. C'est une piété. C'est
« un drame religieux. » (*Journal intime*, 8 décem-
bre 1872).

Lorsque Edmond Scherer eut appris à connaître cette femme exceptionnelle, au moment même où il venait de découvrir dans des pages transcrites du

Journal le génie méconnu de son ami, il s'associa à elle pour l'œuvre de justice qu'elle lui proposait. Ce ne fut pas d'abord sans résistance. C'est moi, jeune étudiant, qui remis au sénateur-écrivain ces premiers fragments copiés à son intention par Fanny Mercier. Cousine de mon père, elle m'avait chargé, en l'accompagnant d'une lettre, de cette mission dont elle attendait le succès avec anxiété. C'était au printemps de 1882. Edmond Scherer lut la lettre mais ne voulut pas ouvrir la grande enveloppe jaune où Fanny Mercier avait réuni les copies révélatrices. « Reprenez « ces papiers, jeune homme, me dit-il. J'ai connu « Amiel, et j'ai lu ses ouvrages. Rien ne lui a réussi. « Laissons dormir sa mémoire. Ne remuons pas ses « cendres. » Et comme j'insistais sans retenue, encouragé par la pensée de cette parente que j'aimais autant que je la respectais, et qui ne pouvait avoir tort à mes yeux, il consentit à garder l'enveloppe pour la renvoyer directement. Mais ces pages, elle les avait si heureusement choisies pour gagner et persuader le critique désabusé, qu'il lui écrivait le lendemain : « Envoyez-moi tout ce que vous pouvez du Journal... »

Ainsi s'engagea entre Fanny Mercier et Edmond Scherer une correspondance de huit années, qui, faisant suite à la correspondance entre elle et Amiel, présentera un jour l'exemple de ce qu'il y a de plus rare et de plus beau dans l'amitié qui peut unir une femme et un homme supérieurs.

D'autres collaborateurs s'employèrent sans doute

à la première édition des *Fragments* : Marc Monnier, et surtout le professeur Joseph Hornung, ami ancien, collègue d'Amiel à l'Université, homme de haute culture et de cœur dévoué, qu'il avait désigné comme l'un de ses exécuteurs testamentaires. Mais c'est de Scherer d'abord, et bientôt de lui exclusivement, que Fanny Mercier sollicite le conseil, le contrôle et l'appui. « J'aurais voulu tout vous demander, « jour après jour, et tout vous soumettre..... Je voudrais réaliser les intentions de notre ami, achever son désir, mais sans vous, cher ami, je ne l'aurais pu ; sans vous, vœu, devoir, désir, promesse, souvenir, fidélité, tous ces chers et uniques restes « n'eussent pu être plus forts que la mort. » (Fanny Mercier à Edmond Scherer, octobre 1882).

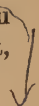
En obtenant enfin de Scherer cette « étude philosophique et morale », cette « biographie psychologique », qui ouvre le premier volume des *Fragments* de 1882, l'éditrice du Journal, toujours soucieuse de s'effacer elle-même et de soustraire son nom à la publicité, suivait les indications mêmes de son maître et réellement « achevait son désir ». Elle avait souvent rencontré le nom de Scherer aux pages du manuscrit. « Il a l'esprit scientifique et littéraire, « ouvert à la fois à la poésie et à la philosophie, « sagace, scrutateur analyste. J'ai avec lui de grandes « analogies et nous nous entendons à demi-mot, rapprochés que nous sommes par nos études ainsi « que par notre tournure d'esprit. » (*Journal intime*, 15 octobre 1850).

« Edmond Scherer m'a répondu et sa réponse
« m'étourdit tout en me touchant. D'un esprit fin,
« critique et sévère comme le sien, un jugement sur
« moi tel que celui qu'il m'adresse est le témoignage
« le plus inattendu et le plus précieux que j'aie reçu. »
(*Journal intime*, 27 décembre 1861).

« Si les autres traces de mon passage s'effacent,
« ces six mille pages seront un témoignage de ma vie
« cachée et fourniront les lignes d'un portrait indivi-
« duel. Cela n'aurait sans doute aucune valeur pour
« la littérature ou la science, mais une biographie
« psychologique a pourtant son intérêt. Quelque ami
« d'élite (Edmond Scherer.....) en pourrait peut-être
« sortir un livre, peut-être des pensées. » (*Journal
intime*, 26 octobre 1864).

Avant de se décider à écrire son *Etude*, Scherer
a dû surmonter bien des scrupules, dont le plus fort
l'avait même incliné d'abord au refus : « Ils (les cahiers
« du Journal à lui confiés) renferment sur la France
« et les Français des jugements que notre ami, je le
« reconnais, avait le droit de porter, dans lesquels
« je trouve même une part de vérité, mais que je
« n'aurais jamais pu avoir l'air d'approuver et de
« sanctionner en prenant part à la publication du
« volume qui les renferme. »

Les instances de Fanny Mercier, la lecture d'un
plus grand nombre d'extraits du manuscrit persua-
dèrent enfin Scherer, et il composa cette notice qui
ouvre la série des grands articles consacrés au
Journal intime par les Renan, les Caro, les Bourget,



les Matthiew Arnold, les Gaston Frommel. Parmi ceux des hommes de sa génération, le témoignage de l'ancien ami d'Amiel demeure le plus pénétrant et le plus vrai. Ses pages sur l'optimisme et le pessimisme, sur la « position intermédiaire » de l'auteur du Journal, résument parfaitement l'histoire morale d'une génération d'abord enthousiaste et peu à peu désabusée des ambitions du positivisme. Mais la vérité, ou les vérités, qu'apporte le Journal sur la connaissance de l'homme dépassent cette expérience, tandis qu'au contraire les essais de psychologie des peuples qu'il contient demeurent limités aux événements politiques et à l'évolution sociale d'un siècle. C'est ce que son premier commentateur aura sans doute reconnu plus tard.

Fanny Mercier et Edmond Scherer ont été véritablement les ouvriers de la gloire d'Amiel.

VI

Les *Fragments* devaient d'abord paraître sous le titre de *Caractéristique du Penseur*, qui eût parfaitement répondu à l'idée que Fanny Mercier se faisait du recueil qu'elle composait. Si le titre a été abandonné, les intentions de l'éditrice, avec tout ce qu'elles comportaient de préférences, d'élection et d'exclusion, son œuvre les a réalisées. « Laissant de « côté ce qui est d'un caractère local et privé, disait-elle dans l'*Avertissement* daté d'octobre 1882,

« les éditeurs, dans le choix de leurs extraits, se
« sont attachés à reproduire la physionomie intel-
« lectuelle et morale de leur ami, à faire connaître
« ses hautes pensées, ses vastes aperçus sur la vie,
« les hommes et les choses..... confidences d'un
« contemplatif, d'un philosophe pour qui les choses
« de l'âme étaient les souveraines réalités. » Ils
avaient donc délibérément fait un départ entre les
éléments si divers, mais non disparates, que pré-
sente le manuscrit. Dans son choix, Fanny Mercier
devait obéir à cet instinct de perfection morale qui
faisait le ressort toujours tendu de sa volonté.
L'étonnement, l'angoisse, l'effroi, « l'inexprimable
douleur » qu'avait fait naître dans son âme vibrante
de puritaine, la lecture de certaines pages du Jour-
nal, l'avaient acceptés pour elle-même — « avoir
« lu ainsi, c'est en quelque sorte avoir vécu. Je
« ressors de cette expérience, mûrie » — mais elle
résolue de n'en rien laisser paraître dans les extraits
qu'elle livrerait au public. Toute l'énergie d'une
conscience qui souffrait en dehors du sublime et
du parfait, elle l'appliqua à servir l'image idéale
qu'elle avait conservée du maître et de l'ami, et
qu'elle voulait retrouver à travers ses longues con-
fessions. Telle lui apparaissait la vérité, telle la
piété, tel le devoir : abîmes entr'ouverts, erreurs
et défaites, faillites du vouloir, abdication radicale
de la foi, toutes ces expériences du péché lui sem-
blèrent abolies par la mort. Que le silence s'étende
donc sur elles... « Elle voudrait toujours un ami

« parfait, un autre que je ne suis. Elle m'a rêvé
« d'une certaine façon et ne peut se consoler de ce
« que je ne m'emboîte pas dans cet idéal. » (*Journal intime*, 5 octobre 1879).

Réalités éphémères dénuées de valeur éducative, contradictions douloureuses de l'homme naturel, énigmes pour la délicatesse ignorante de la femme non mariée, hérésies même du jugement moral ou de la pensée religieuse, elle estimait de pareilles confidences vaines, nuisibles ou fausses. Il fallait rétablir l'image un moment troublée du « penseur » dans toute sa pureté. La mission du *Journal intime* n'était-elle pas de « rendre l'âme plus haute, initier à une vie « supérieure et plus pure, bref plus salubre? » Et quelle plus fidèle application des principes de son auteur : « On doit laisser périr ce qui est médiocre « et mauvais. Où en serait-on si le Journal intime « ou la correspondance de chacun voyait le jour? « On publie déjà trop, l'excellent et le bienfaisant « ont seuls des titres à survivre. » (*Journal intime*, juillet 1875).

En fait, tandis que, du vivant de son maître, Fanny Mercier avait constamment ambitionné qu'il composât un livre ordonné et fort, un livre de pensée et de science désintéressées, une belle œuvre où toutes ses facultés se seraient associées et exaltées, elle voulut en quelque sorte accomplir après lui, même par lui et pour lui, cette œuvre vainement espérée. La *Caractéristique du Penseur* révélerait l'Amiel inconnu, l'Amiel véritable, celui

pour qui les choses de l'âme étaient les souveraines réalités¹.

Ainsi s'explique jusque dans le détail, la pratique suivie par les premiers éditeurs du Journal.

Il serait fastidieux de la décrire longuement. Ceux qui en sont curieux compareront les textes de 1883-1884 et de 1887 avec la présente édition. Ils s'apercevront bientôt comment un culte trop épuré du vrai, du beau et du bien peut mener au purisme littéraire et moral, et nuire en fin de compte à cette vérité que les éditeurs voulaient excellemment bonne et belle. Fanny Mercier sollicitait de Scherer, en lui communiquant les copies des pages choisies par elle, « son

1. « Ce sont encore les grandes maximes évangéliques qui paraissent le plus sûr oreiller, quand le cœur fatigué veut se reposer sur quelque chose. Elles donnent courage. Malheur à ceux qui corrompent, découragent et désolent leurs frères. Ils font une œuvre mauvaise. Dans ce sens, je ne voudrais pas avoir publié les doctrines du pessimisme. Semer le désespoir est une œuvre qui pèse sur la conscience, eût-on la vérité pour soi. Faire connaître sans nécessité à un enfant le crime de son père, à supposer qu'on possède seul ce terrible secret, ne serait-ce pas une barbarie atroce et coupable? Non, toute vérité n'est pas bonne à dire, et celles qui rendent la vie insupportable doivent être tenues secrètes. Qui sait d'ailleurs si elles sont absolument vraies? Tuer l'espérance est un meurtre, et même une superstition doit être ménagée jusqu'à ce qu'on ait une foi meilleure à lui opposer. » (*Journal intime*, 12 janvier 1872). Réflexion de Fanny Mercier : « Ceci donne à penser aux éditeurs du Journal, n'est-ce pas? ils ne voudraient pas faire une œuvre mauvaise. » Réponse de Scherer : « Eh! mon Dieu, oui, c'est vrai, très vrai, mais combien n'y aurait-il pas à dire aussi en faveur de la sincérité absolue, et du droit de la vérité, de toute vérité, à trouver son expression? Dans tous les cas, il est clair que ce morceau, malgré son éloquence, doit être réservé ».

« sentiment quant à la publication de ces divers
« morceaux ou à leur élimination, et dans le texte,
« ses corrections de style et de mots ici et là s'il y
« a lieu, et les suppressions désirables. » Scherer
acquiescait, tout en protestant de son respect pour
un écrivain « auquel on ne devrait toucher qu'en
« tremblant. » Ils n'ont point justifié ni même exposé
leur méthode de travail, ne se sentant redevables
qu'à une mémoire très chère, qu'ils se croyaient en
droit de corriger de ses erreurs. L'image qu'ils se
faisaient d'Amiel leur a paru plus ressemblante que
celle qu'il a librement étalée aux pages changeantes
de son Journal. Ainsi leur œuvre, en s'émancipant
de la reproduction exacte du manuscrit, devait lui
rendre une concentration et une unité idéales. Le
spontané, le familier, le cru ou le trivial des confi-
dences non surveillées, furent systématiquement
sacrifiés. Le penseur est relégué dans un état d'âme
uniquement scientifique et contemplatif. Et c'est
peut-être la pensée elle-même qui a souffert, tandis
que sont certainement appauvries l'histoire et la
poésie de cette existence. Les lecteurs avertis ont
bien pressenti qu'on leur dérobaît certaines parties,
certains aspects de l'original. De là sans doute ce
qu'il y a d'incomplet toujours, d'insuffisant souvent,
de contradictoire parfois dans les jugements que des
critiques même illustres ont porté sur le *Journal
intime*.

L'écrivain des *Fragments* paraît presque constamment en tenue de cérémonie, quand ce n'est pas

dans l'attitude hiératique du penseur. Pour détacher la méditation journalière de l'aventure individuelle, du fait insignifiant, de l'expérience passagère, ses interprètes n'en choisissent que la partie générale, centrale, et suppriment le plus souvent d'une part le début adventice, de l'autre le retour final du général au particulier, de la « philosophie » au lyrisme. Pour donner à un fragment une composition mieux équilibrée, plus académique en quelque sorte, il leur arrive, tantôt de combiner en un tout et sous une seule date des parties extraites de journées diverses, tantôt même de compléter un fragment par des emprunts faits à des lettres d'Amiel écrites à la même date. C'est ainsi que l'impressionnisme d'une série de sensations ingénûment notées dans le Journal fera place à un paysage savamment composé, l'étude de plein air à un tableau de chevalet. (11 avril 1868).

L'élégance condamne les termes du parler local : *retaconner*, par exemple, est remplacé par « *refaire* une dizaine d'hémistiches » ; « rêvassé... jusqu'à m'endormir », par « rêvé la tête dans les mains. » (21 juillet 1856).

« Ce monde de loups et de renards », expression trop violente, disparaîtra. De même pour le : « bonne nuit aux couches nuptiales », du 8 août 1865 ; pour le : « notre maussade et monotone virilité », du 28 avril 1852 ; pour cette phrase du 1^{er} août 1853 : « du catholicisme comme de l'épicuréisme on ne revient pas plus que de la mutilation virile. » Il faut atténuer les hardiesses, éviter les fréquentes expressions de

renforcement comme *tout, fort, beaucoup*, et les épithètes véhémentes comme *furieux, horrible*. « Le doute absolu de la pensée » devient : « le doute de la pensée » ; « détester toutes les églises » devient « désapprouver toutes les églises. » Quand le manuscrit dit : « la démocratie socialiste », Scherer ajoute : « et non socialiste », sans doute pour ménager cette démocratie qu'Amiel n'aimait point. « Le miel est dans la gueule du lion » ; « le que sais-je ? des trépassés » ; « la disparition de Dieu », seront effacés. « Savoir être prêt, c'est au fond savoir mourir, » (15 août 1851) est un arrangement ingénieux, tandis que le manuscrit dit : « Savoir finir, c'est la « même chose au fond que savoir mourir. » Amiel ne sera autorisé à dire ni « ma mansarde », ni « ma carcasse ». « J'écris en manches à côté de ma fenêtre « ouverte » ; « un vagabond bohème », ou « une tortue « qui rentre ses pattes sous sa carapace », en parlant de lui-même, seront biffés. Plus classiques que Chateaubriand, les éditeurs effacent « y aurait-il un « crocodile?... » (5 avril 1864). Il leur arrive d'opprimer, d'émasculer sa nature aimante et passionnée, lorsqu'à propos de ses inclinations naissantes, ils barrent ces expressions : « la liste de mes infanticides « antérieurs », « l'étreinte féconde » ou « un onanisme « intellectuel ». Tout au moins risquent-ils, quand ils omettent certains préambules (3 août 1856 ; 9 août 1862 ; 29 janvier 1866 ; 26 août 1868 ; 15 avril 1870 ; 28 avril 1871), de fausser le ton, l'allure, parfois le sens du morceau tout entier. Un « pour ainsi dire »

viendra brider la hardiesse d'une métaphore. « L'Al-
« lemand n'est pas de race noble » leur semblera
déraisonnable; « l'immortalité individuelle est-elle
« vraisemblable? », imprudent; « j'ai un crabe dans
« les bronches », ignoble... Mais voilà certes assez
d'exemples de cette industrieuse et funeste piété!

VII

« Il y a, écrivait l'héritière du *Journal intime*, la
« piété pour les morts, piété qui pénètre leurs inten-
« tions et en dicte le respect; il y a la pénétration, la
« délicatesse, la loyauté absolue. » Pour celui à qui,
après elle, le manuscrit a été confié avec la mission
d'en publier à nouveau des fragments, une seule obli-
gation englobe toutes les autres, en les subordonnant :
la loyauté absolue. Loyauté envers le manuscrit,
loyauté envers le lecteur. Ce qui signifie d'abord et
avant tout : s'interdire aucune modification dans le
texte reproduit du manuscrit; puis, puisqu'il faut
procéder par choix dans ces milliers de pages : choisir
assez librement pour que le *Journal intime* reprenne
sa physionomie naturelle; sa diversité dans la mono-
tonie, plutôt qu'une variété concertée dans une unité
artificielle; mais encore : choisir dans les parties
négligées ou interdites du manuscrit, non pour alté-
rer la figure connue de son auteur, mais pour l'enri-
chir; tendre par cette constante et rigoureuse exac-
titude, à une harmonie, plus mobile peut-être mais

plus vraie aussi et plus vivante du modèle; ne pas oublier enfin que tout ce qu'on connaît du *Journal intime* depuis quarante années, doit avoir place dans une édition qui veut être authentique, et, en deçà des limites imposées, définitive.

Pour présenter une image plus expressive du « Pen-
seur », les éditeurs des *Fragments* y avaient inséré des maximes et réflexions détachées, pour la plupart extraites du Journal, mais groupées arbitrairement à la fin de chaque année. Sentences sans date et sans ordre, qui interrompent la suite chronologique des morceaux et suspendent l'enchaînement de la confession. Sans méconnaître l'originalité, la grâce, la force ou la beauté de ces pensées plus ou moins développées, je les supprime dans l'édition présente, pour les réserver à un recueil spécial où d'autres y seront jointes et pourront former avec elles un ensemble harmonieux et varié, tel qu'Amiel en a eu souvent la vision, sans la réaliser.

On sait que la cinquième édition des *Fragments*, parue en 1887, diffère de la première et a été depuis invariablement réimprimée. Tandis qu'une douzaine d'erreurs de dates y étaient rectifiées, vingt et un fragments disparurent pour être remplacés par une trentaine de fragments nouveaux. Dans ce second choix, les scrupules et les prédilections des éditeurs n'avaient pas changé. En reprenant leur œuvre, il m'a paru d'abord que l'édition de 1922, puisqu'elle ramène les textes déjà connus à la lettre du manuscrit, les devait reproduire tous. Aussi ai-je remis les

fragments supprimés en 1887, malgré leur moindre valeur, auprès de ceux qui les ont alors remplacés. Les uns et les autres sont en outre souvent modifiés, en ce que je les donne plus complets, si ce n'est toujours tout entiers, tels qu'ils sont dans le Journal. Les lecteurs familiers des *Fragments* ou les amateurs de petits problèmes de philologie les distingueront aisément, en comparant les éditions. A eux d'instruire en détail, s'il leur plaît, le procès des premiers éditeurs. Pour moi, qui ressens profondément la reconnaissance qui leur est due, je ne chercherai pas à les accabler sous un appareil de notes critiques, où les lecteurs ne trouveraient ni plaisir ni profit.

Pour le seul tome deuxième des éditions antérieures à la mienne, c'est-à-dire pour les années 1867 à 1881 du Journal, je compte soixante-dix-sept fragments ainsi renouvelés. Ces morceaux complets sont plus vrais parce qu'ils rendent le rythme essentiel et uniforme de la pensée d'Amiel, qui suit la marche hégélienne : thèse, antithèse, synthèse. D'abord le fait particulier, individuel et local, ou les notations spontanées de l'artiste; puis la généralisation, où se déploient l'invention hardie, les rapprochements inattendus, la puissance de synthèse en même temps que la vaste culture du philosophe; enfin, la « conclusion », comme il lui arrive souvent de dire lui-même, et qui est tantôt un retour de la pensée au penseur, une effusion lyrique ou un refrain mélancolique, tantôt la réflexion éclairée et

désintéressée, la résolution ferme, l'idéalisme réalisable. Amiel eût volontiers défini ces trois phases de l'opération intellectuelle de tant de pages de son Journal : histoire — rêves et science libre — philosophie.

Aussi me suis-je beaucoup moins soucié que mes prédécesseurs d'éviter les répétitions. Elles abondent dans l'immense manuscrit, répétitions de maximes, d'images et de comparaisons; répétitions d'idées, de jugements; répétitions surtout de confidences sentimentales, de plaintes sur sa santé, sur son isolement, sur sa faiblesse de volonté, sur son apathie, sur ses dépouillements. Il arrivait rarement à Amiel de se relire, et ce n'était jamais que par caprice et au hasard. Ces répétitions ne lui échappèrent pourtant pas. Mais il en voyait le côté utile, de vérification, de contrôle. Qui veut plaire les évite, disait-il, mais qui ne s'occupe que du vrai les tolère. Si l'art s'ingénie à faire du nouveau, crainte de satiété, l'observation note le réel comme il se présente. « Peut-être y a-t-il une ou plusieurs constantes dans ces variations combinées de la pensée ou du sentiment... y a-t-il des variations de saison, d'année ou d'âge? » Il laisse la question ouverte. S'il n'y a aucun profit scientifique à tirer de ces notations innombrables, eh bien! elles lui auront servi à vivre, comme les autres habitudes hygiéniques, la friction, le lavage, le dormir, l'alimentation, la promenade. Que le Journal intime soit instructif ou récréatif, c'est bien; s'il sert de memorandum biographique, c'est

mieux; s'il aiguise l'esprit d'analyse et entretient l'art de s'exprimer, c'est mieux encore; mais sa fonction principale, au risque des redites, c'est de « rétablir l'intégrité de l'esprit et l'équilibre de conscience, c'est-à-dire la santé intérieure. »

L'édition nouvelle du *Journal intime* offre enfin deux cent soixante-trois fragments entièrement inédits. Ceux qui en font les frais, estimant cette proportion déjà considérable, m'ont obligé, pour la maintenir, à réduire d'un tiers le choix que j'avais fait, de préférence dans les années 1876 à 1881, parmi un grand nombre de pages qui me paraissaient toutes intéressantes à publier. Ces éliminations successives m'ont coûté bien des heures inquiètes et douloureuses. J'ai connu parfois les angoisses que *Seriosa* avait traversées, mais en hésitant là où elle décidait d'emblée et sans retour. La vérité psychologique et morale me contraignait de rompre avec les consignes qu'elle s'était imposées, au moins pour de brefs extraits que la sincérité désentravée d'Amiel n'eût pas désavoués. On connaissait assez le peintre de paysages, le critique religieux et littéraire, le psychologue des nationalités, l'architecte du monde de l'esprit : mais peut-être, pour mieux discerner l'homme dans le penseur, fallait-il entendre quelques-unes de ses confidences amères ou irritées sur la famille, la cité, la vie académique et l'enseignement, sur les relations féminines et les contraintes du célibat.

A propos des *Fragments* de 1883, on a parlé de

la maladie de l'idéal. Certains fragments inédits permettront de diagnostiquer la maladie de la pudeur. C'est toujours une force contrariée dans son expansion et qui se retourne sur l'être d'imagination, de pensée et de désirs, pour le tourmenter, le fouailler ou le ronger cruellement. Les premières manifestations et certains désordres de la puberté avaient rempli d'étonnement, puis d'appréhension, l'auteur du premier Journal, ce jeune homme de dix-huit ans, ardent, pur et vrai, jusqu'à troubler sa vision et paralyser sa volonté. Ce mal secret n'a jamais connu ni de longs répit ni de complète guérison. Voilà plus de cinquante ans qu'Amiel, en s'examinant lui-même, a prononcé le mot de « refoulement » et a analysé la symbolique des rêves. Dans cette longue souffrance, d'où il ne tira qu'une clairvoyance plus aiguë et un renoncement plus entier, il demeura généreux, héroïque et fier. Et dans cette lutte destructrice de toute joie de vivre, c'est l'esprit qui devait remporter les dernières victoires.

« Que vivre est difficile, ô mon cœur fatigué ! » n'est pas le suprême soupir du Journal intime, comme le ferait croire l'œuvre de ses premiers éditeurs. La fin d'Amiel, si elle ne ressemble pas au decrescendo, au lamento ralenti d'un ample morceau d'orgue, fut claire, noble et simple. Entre les crises qui l'étouffaient, il continua de suivre le train du monde et de nourrir sa pensée de fortes lectures. Il ressentit vivement les sollicitudes plus pressantes de l'amitié. « Aime et sois d'accord », c'est-à-dire accepte la loi

universelle et donne ton cœur à tous ceux qui la subissent avec toi, cette maxime inscrite sur son tombeau fut réellement la dernière raison de sa vie, et la leçon de sa mort. On comprendra que j'aie voulu reproduire toute la fin authentique du manuscrit. Bien des années auparavant, comme il venait de perdre un ami cher et lointain, Amiel avait écrit :
« Comme j'ai compris ce besoin ardent d'avoir les
« dernières paroles, les derniers regards de ceux
« qu'on a aimés ! il semble qu'un mourant nous parle
« d'outre-tombe. »

VIII

« Je n'ai jamais avoué mes peines profondes qu'à
« mon Journal. » C'est peut-être ce simple aveu des
mois tourmentés de 1868 qui ramène l'interminable
confession à sa raison d'être essentielle et à son sens
définitif. Car tout est peine pour un homme qui rêve
toute la justice et toute la vérité, et le dialogue perpé-
tuel, au dehors et au-dessus de l'agitation du monde,
entre la conscience, la pensée et le cœur, ne serait
en fin de compte que le passe-temps d'un exilé de
l'idéal.

Le Journal ressemble trop à Amiel pour qu'on
puisse le définir par une formule compréhensive et
nette. Il oscille sans répit entre la tendance au com-
plet, à la froide objectivité, et l'abandon lyrique.
Tout ensemble, et toujours, livre de raison et livre de

passion. Dès qu'il a commencé d'écrire, Amiel s'est efforcé, sans doute, de s'affranchir d'une contemplation toute égotiste, d'un piétisme et d'un ascétisme fastidieux. De bonne heure, il a redouté les prestiges et les rançons fatales de l'introversion. Tantôt ami, tantôt ennemi, le Journal raconte dès lors une longue lutte et des réconciliations sans cesse renouvelées entre l'homme et l'écrivain intime. « Je commence
« à me lasser de cette étude stérile et seulement
« curieuse et à vouloir du profit, du progrès, de
« l'action. L'office du miroir ne me suffit plus, je
« veux réaliser... L'intuition du bien qui ne mène pas
« à l'héroïque effort est une forme de la lâcheté. »
(*Journal intime*, 15 octobre 1850).

Il serait vain de décrire selon une courbe régulière la relation entre sa pensée et sa parole écrite : il n'y a pas d'évolution logique dans l'histoire morale d'Amiel, mais seulement un long effort, que n'interrompent que de brèves défaillances, vers les certitudes de l'absolu. Rien ne devait mieux soutenir cette constante aspiration que la confession de ses peines profondes, puisqu'elle lui rendait, jour après jour, la lumière intérieure si ce n'est la paix ; et, aux heures les plus critiques, la paix si ce n'est la force ; et, quand le cycle des années fut accompli, la force enfin de mourir en sage.

Arrivé aux deux tiers de sa carrière, comme le manuscrit comptait déjà quatre-vingt-seize cahiers, Amiel se pose à nouveau la question : « A quoi doit
« servir le Journal intime ? » Et il y répond par une

note inscrite sur la couverture du quatre-vingt-dix-septième cahier, à la date du 23 mai 1869 : « 1° à « dégonfler son cœur ; — 2° à s'apercevoir de sa vie ; « — 3° à éclaircir sa pensée ; — 4° à intéresser la vieillesse, si l'on doit parvenir à cet âge ; — 5° à intéresser peut-être les amis auxquels on le léguera ; — « 6° à fournir peut-être quelques pensées utiles aux « amis inconnus qui existent dans le public. »

Il ne demandait donc plus à son confident de le morigéner, de le redresser. L'examen de conscience a perdu de sa rigueur critique. Il s'attarde aux curiosités de la vie intérieure, et même aux complaisances de la biographie. C'est Montaigne substitué à Pascal, comme il dit, c'est la psychologie substituée à la morale. L'égoïsme inévitable de ces entretiens quotidiens prend un caractère plus général et en quelque sorte impersonnel. Le Journal a accompli l'œuvre négative dont Amiel s'est longtemps défendu. L'écrivain a détaché l'homme de l'ambition créatrice, l'a dépris de l'action sociale. Que ce soit par l'âpreté de l'analyse intérieure, ou au contraire par l'attrait de la réflexion solitaire et du monologue sans frein ni fin, l'habitude du Journal détruit lentement le vouloir. « Disséquer son cœur comme tu le fais, c'est tuer sa vie, écrivait-il autrefois. Éternel et téméraire chimiste de toi-même, quand cesseras-tu de dissoudre tes sentiments par la curiosité ? tu as déjà réussi à te couper tout élan, à tarir toute sève, à effaroucher tout instinct. » (*Journal intime*, 24 février 1851).

Ou bien, quand se détend la résistance, quand le courage s'abandonne : « Avec quel vif plaisir « je reviens à mon Journal après une journée de « séparation, c'est comme un ami que l'on revoit. Il « me fait besoin et me repose. Je lui parle et il me « répond... C'est le livre des souvenirs, et l'heure où « je lui rends visite est l'heure du recueillement. » (*Journal intime*, 30 décembre 1851).

Toutes ces pages silencieuses « jalons du passé, « croix funéraires, pyramides de pierre, tiges qui « reverdissent, cailloux blancs et médailles », aident le pèlerin à retrouver la trace de ses pensées, de ses larmes et de ses joies. Ou bien elles marquent les délivrances de ses anxiétés intérieures. Analyser sa peine, en pénétrer la cause ou seulement la fixer dans des mots, c'est la dissiper et se calmer. La contemplation pure et impersonnelle, indifférente au vouloir et au désir, ramène le penseur à la loi universelle, au devoir et à Dieu. Peu à peu tout ce qui peut, de la réalité journalière, se dégager pour la conscience, se formuler pour l'esprit et prendre une figure dans l'imagination appartiendra au Journal. « Le but à lui assigner, c'est « de n'avoir aucun but particulier, mais de servir à « tout... Un peu de caprice n'y nuit pas, l'imprévu « n'y saurait être un défaut. Ainsi entendu, le Journal est le modèle des confidents, rêvé par les poètes « comiques et tragiques : il ne sait rien, est prêt à « tout, écoute admirablement, et pourtant sait consoler, conseiller et gronder. » (*Journal intime*, 10 mai 1855).

Si le Journal a permis à Amiel de résister au monde qu'il sentait hostile, le danger était qu'il l'entraînât, année après année, jusqu'aux hautes régions de l'isolement moral, où l'âme ne rencontre plus que les tentations de l'orgueil. Mais il ne s'y attarda jamais. Une naturelle humilité et l'infatigable curiosité de la vie, qui se réveillait après chaque abdication, le ramenaient au spectacle des choses et des idées. « Pour quelle raison continuer ce Journal ? » parce que je suis seul. C'est mon dialogue, ma « société, mon compagnon, mon confident. C'est « aussi ma consolation, ma mémoire, mon souffre-« douleur, mon écho, le réservoir de mes expé-« riences intimes, mon itinéraire psychologique, ma « protection contre la rouille de la pensée, mon « prétexte à vivre, presque la seule chose utile que « je puisse laisser après moi. » (*Journal intime*, 20 septembre 1864).

Ce Journal donnera-t-il de son auteur une idée parfaitement juste ? Pour y réussir, il faudrait s'étudier en philosophe et se peindre en artiste, ce qui gênerait la modestie et tournerait à une tâche ingrate et ridicule. En fait, celui qui l'écrit, en taisant ses bons mouvements et ses meilleurs moments, grossit ses torts et ses chagrins. Il pêche par omission et peint en noir, sans intention, mais par l'inégale répartition des lumières et des ombres. Ainsi les sermonnaires, les satiriques, les gazettes criminelles donnent une idée fausse d'une époque, en insistant sur le mal qu'elle contient... « Je suis un peu plus heureux, un peu

« moins mauvais, un peu moins faible que ne le
« dit et le croit mon Journal. » (*Journal intime*,
16 juin 1866).

Dorénavant les jugements qu'Amiel portera sur son œuvre, tandis qu'elle grandit en se nourrissant de sa substance intellectuelle et morale, alterneront, jusqu'à la fin, entre la mélancolie désolée et le quiétisme débonnaire, entre la plainte et la gratitude. « Le rongement solitaire dérive de l'instinct de suicide. Le Journal intime est la cage où l'on entretient ce renard qui nous dévore le cœur, ce vautour qui nous dépèce le foie. Le corrosif qui devait nous servir à la critique des gens et des choses hors de nous se retourne ainsi contre nous; l'alchimiste a laissé couler sur ses mains l'eau régale qui le brûle jusqu'à l'os. » (*Journal intime*, 31 mars 1879). Mais du mal même, et c'est là l'expérience qu'atteste la longue méditation du penseur genevois, un bienfait pouvait naître : « Vivre c'est se guérir et se renouveler tous les jours, c'est aussi se retrouver et se reconquérir. Le Journal nous remet en équilibre. C'est une sorte de sommeil conscient, où, cessant d'agir, de vouloir, de nous tendre, nous rentrons dans l'ordre universel et nous cherchons la paix. Nous échappons ainsi au fini. Le recueillement est comme un bain de l'âme dans la contemplation et le Journal n'est que le recueillement plume en main. » (*Journal intime*, 28 janvier 1872).

L'homme s'est disséminé dans l'œuvre mais ne s'y est point dissout, comme il paraît le croire et le

craindre : il s'y retrouve au contraire, mais transfiguré. C'est le Journal qui donne cette clef de la pensée et de la conduite de sa vie, qu'Amiel se désespère par moments d'avoir perdue. Le Journal lui révèle son propre secret, lui dévoile le mystère de ses apparentes faillites, et recueille la moisson magnifique de son long dépouillement. Par un phénomène de déplication et de réimplication, pour parler sa langue, son Journal intime, les cahiers de cet immense manuscrit, sont devenus sa propre individualité, la réalité présente, palpable et indestructible d'un moi multiple, fugace et capable de toutes les métamorphoses. « Ces milliers de pages ne sont bonnes que
« pour moi et pour ceux qui après moi pourront
« s'intéresser à l'itinéraire d'une âme, dans une
« condition obscure, loin du bruit et de la renommée... Mon Journal est peut-être ma principale
« idole, la chose à laquelle je tiens le plus. » (*Journal intime*, 21 décembre 1860).

*
* *

C'est le *Journal* qui a réalisé la vocation d'Amiel. Raconte-t-il le pire et le meilleur de son âme? Ceux qui se sont le plus analysés se connaîtraient-ils le moins? Je ne sais. Peut-être « la conscience ne peut-elle dévoiler ses dernières profondeurs à un autre qu'à Dieu. » Mais le *Journal intime* représente certainement l'action, pendant plus de trente années soutenue, d'un esprit subtil et fort qui conçoit tout le

mouvement de l'univers comme matière pour la pensée, et le don d'un cœur profond dont « la plus tenace et peut-être la seule passion » fut la liberté intérieure. L'esprit tendait à l'absolu, le cœur à l'infini. Dans l'éternel conflit entre le réel et l'idéal, la grandeur et la souffrance d'Amiel naissent des vastes étendues et des profondeurs insondables où s'aventurent cet esprit et ce cœur toujours ramenés à leur prison. Tout le Journal raconte et décrit les élans, les ambitions, les soifs d'un caractère contraint, d'une condition rétrécie et d'un tempérament opprimé. Aucun système ne suffit à combler les vides que l'analyse a creusés en eux et autour d'eux. Alors, le penseur accepte une religion, une foi et une morale tout humaines. Pascal et Montaigne se réconcilient aux pages du Journal. Toute la dignité de l'homme se retrouve dans l'homme qui se connaît et se livre loyalement. A qui se confesse dans la vérité de la lumière intérieure, la paix et la force sont rendues, et par-dessus, l'admiration et la sympathie de ceux qu'émeuvent une sincérité si humble et si fière, un art si dédaigneux des artifices.

En ouvrant le sanctuaire de sa vie cachée, Amiel accomplissait un acte de résolution héroïque. Ce délicat, ce juste fournissait prise à la malignité, à l'inintelligence, à l'injustice. Il offrait un otage au destin. Mais la lumière divine qui baigne parfois ces Champs Élysées de l'âme, enveloppe celui qui y pénètre de piété, d'amour et de reconnaissance. Si se connaître est la souveraine sagesse, si se vaincre

est le parfait devoir, s'avouer peut être la suprême bonté.

L'homme qui a créé une forme de pensée ne saurait douter de lui définitivement. Une récompense magnifique était réservée à l'humble auteur du *Journal intime*. Peut-être l'avait-il entrevue, lorsqu'il a dit : « Se confier, c'est s'exposer et se livrer : mais « ce courage touche les cœurs magnanimes. »

BERNARD BOUVIER.

Genève, Février 1922.

*Berlin, 16 décembre 1847*¹. — Pauvre journal intime ! tu attends là depuis sept mois et c'est en décembre que se fait la première application d'une résolution de mai. Ou plutôt pauvre moi ! Je ne suis pas libre, car je n'ai pas la force d'exécuter ma volonté. Je viens de relire mes notes de cette année. Tout a été vu, prévu, je me suis dit les plus belles choses, j'ai entrevu les plus séduisantes perspectives, et aujourd'hui je suis retombé, j'ai oublié. Ce n'est pas l'intelligence, c'est le caractère qui me manque. Quand je m'adresse à mon juge intérieur, il voit très clair et parle fort juste. Je me devine mais ne me fais pas obéir. Et encore en ce moment-ci je sens que j'ai du plaisir à découvrir mes fautes et leurs motifs, sans que j'en devienne plus fort contre elles. Je ne suis pas libre. Qui devrait l'être plus que moi ? Aucune contrainte extérieure, jouissance de tout mon temps, maître de me poser un but quelconque. — Mais je me fuis des semaines,

1. Extrait du cahier qui porte le numéro 1 avec le titre ajouté plus tard : *Commencement d'un journal intime régulier* (B. B.)

des mois entiers; je cède aux caprices du jour, je suis le regard de mes yeux.

Pensée terrible : Chacun se fait son destin.

Les Indiens disaient : Le destin n'est point un mot, mais il est la suite des actions commises dans une autre vie. Il n'est pas nécessaire de remonter si haut. Chaque vie se fait son destin. — Pourquoi es-tu faible? parce que tu as dix mille fois cédé. Ainsi tu es devenu le jouet des circonstances; c'est toi qui as fait leur force, non elles qui ont fait ta faiblesse.

Je viens de faire repasser devant les yeux de ma conscience toute ma vie antérieure : enfance, collège, famille, adolescence, voyages, jeux, tendances, peines, plaisirs, le bon et le mauvais. J'ai essayé de dégager la part de la nature et de la liberté; de retrouver dans l'enfant et le jeune homme les linéaments de l'être actuel. Je me suis vu en relations avec les choses, avec les livres, avec parents, sœurs, camarades, amis. Les maux contre lesquels je lutte sont de vieille date. — C'est une longue histoire, qu'il me faudra écrire quelque jour. — Si l'antagonisme est la condition du progrès, j'étais né pour faire des progrès.

Tu n'es pas libre, pourquoi? parce que tu n'es pas d'accord avec toi-même, que tu rougis devant toi; parce que tu cèdes à tes curiosités, à tes

désirs. Ce qui te coûte le plus c'est de renoncer à ta curiosité.

Tu es né pour être libre, pour réaliser courageusement et pleinement ton idée. Tu sais que la paix est là. Équilibre, harmonie; savoir, aimer, vouloir; idée, beauté, amour; vivre de la volonté de Dieu, de la vie éternelle; être en paix avec toi-même, avec la destinée; tu sais parfaitement, tu as reconnu et senti souvent que là était ton devoir, ta nature, ta vocation, ton bonheur. — Mais au-dessous de ton devoir général, tu n'as pas assez précisé ta vocation spéciale, ou plutôt tu n'as pas cru sérieusement au résultat auquel tu étais arrivé; tu t'es distrait. Renoncer à la distraction, te concentrer dans ta volonté, sur une pensée; c'est ce qui te coûte tant.

.

Exprimer, réaliser, achever, produire : préoccupe-toi de cette pensée. C'est l'art. Trouve sa forme à chaque chose. Que ta pensée aille à sa conclusion, que ta parole exprime ta pensée; achève tes phrases, tes gestes, tes lectures. Demi-pensée, demi-mot, demi-connaissance, triste chose. Cela revient à dire, préciser, circonscrire, épuiser, ou renoncer à la curiosité. Ordre, énergie, persévérance, c'est ce que je demandais ailleurs. — Pour ta vie intérieure, l'écueil c'est la dissipation. Tu te perds de vue toi et tes plans,

tu n'as rien de plus intéressant que précisément ce qui ne t'intéresse pas. Or céder à cette paresse, c'est donner une force de plus au tentateur ; c'est pécher contre ta liberté, c'est t'enchaîner pour le lendemain. La force physique ne s'acquiert que par les exercices gradués, soutenus et énergiques. Graduation, énergie, continuité, sont également les conditions de la vie intellectuelle et morale.

.

D'où vient ce défaut singulier de prendre toujours par le plus long, de préférer le moins important au plus important, d'aller au moins pressé ; ce zèle pour l'accessoire, cette horreur de la ligne droite ? D'où vient ce plaisir, entre plusieurs lettres à lire, de commencer par la moins intéressante ; entre plusieurs visites, de préférer la moins nécessaire, entre plusieurs études de choisir précisément celle qui est la plus en dehors du chemin naturel ; entre plusieurs emplettes, la moins urgente ? Est-ce seulement la tendance à manger son pain noir le premier ? un raffinement de goût ? Est-ce le désir du complet, la hâte à profiter de l'occasion qui peut fuir, le nécessaire devant toujours venir ? Beau zèle. Ou bien manière d'éluder le devoir, ingénieuse rouerie pour renvoyer ce qui importe et ce qui ordinairement est le plus pénible ; ruse du moi indocile et paresseux ?

Ou bien est-ce irrésolution, manque de courage, remise de l'effort à une autre fois ?

Les deux dernières explications qui reviennent à une seule, me semblent la vraie. « Temps gagné, tout gagné » disent les diplomates. Le cœur, fin diplomate, fait de même. Il ne refuse pas, il ajourne seulement. L'ajournement s'il n'est pas résolu, est une défaite de la volonté. Ne remets à demain que ce qui n'est pas possible aujourd'hui...

Tout ceci considéré, le cœur arrête : 1^o Comme garantie, faire journal, tous les soirs quelques mots ; le dimanche, retour sur la semaine ; le premier dimanche du mois, retour sur le mois, et à la fin de l'année retour sur l'année. — 2^o Conclusion positive : épeler ce que je dois faire ici, avec le temps et les moyens y alloués. Ce point-ci sera à reprendre.

Berlin, 31 décembre 1847. — J'ai besoin d'affection. Avoir l'air d'un ami et n'en avoir pas la réalité, cela offense ma franchise. L'absence de sérieux me repousse décidément. — Je ne sais pas encore vivre avec les hommes ; surtout avec mes contemporains. Pourquoi ? parce que tu es despotique. Tu es jaloux de tes égaux. Non, ce n'est pas cela. Tu n'accordes la supériorité qu'à ceux que tu aimes. Tu as besoin d'aimer pour n'être pas jaloux. Et cependant la justice doit

passer avant l'amour. A celui qui serait reconnaissant tu donnerais avec joie, mais tu n'aides pas à monter celui qui ne te demande rien. — Tu dois faire droit aux autres. Le moyen, c'est de penser toujours que chacun t'est supérieur par quelque endroit, et de lui reconnaître cet avantage, volontiers en t'effaçant, en le mettant sur ce terrain. Intéresse-toi vraiment aux autres, c'est le moyen de leur inspirer de l'intérêt. Pas de hauteur, de raideur, d'orgueil. Attache-toi à ce que chacun a de bon, de meilleur, et non à son côté faible. Cherche à donner du plaisir, du bonheur aux autres; que l'on aime à se trouver avec toi; l'amabilité est un reflet de l'amour.

Sois juste. C'est-à-dire respecte l'individualité de chacun; respecte ses opinions, ses lumières; écoute-le avec égard, consulte-le et ne t'impose pas. — Sois bon. Cherche à faire du bien, à éclairer, à intéresser, soulager, aider, etc... — Sois flexible. Ne demande pas à quelqu'un ce qu'il n'a pas. Prends chacun comme il est; ne demande pas amitié de ce qui n'a que de l'esprit, de l'esprit de celui qui a surtout des connaissances. Apprends à te plier aux caractères. C'est le savoir-vivre. Résigne-toi et assouplis-toi. La souplesse, qui vient de la bonté et non de la ruse, n'est pas un défaut, mais une qualité. — Sois vrai. C'est ce que tu es un peu exclusivement. Tu ne sais

pas dissimuler un mécontentement. Mais sois vrai dans tes manières, c'est-à-dire simple. Sois au lieu de paraître. Tâche de ne pas paraître plus sot ou plus railleur que tu ne l'es. Mesure, naturel, convenance, sont des qualités très importantes; convenance surtout, mais la vraie, celle qui se fonde sur les vrais rapports des choses. Convenance dans le style, le langage, les actions, c'est la proportionnalité constante avec les lieux, les temps, l'âge, le sexe, les circonstances, etc. C'est l'expression du vrai, le tact du juste.

Berlin, 15 mars 1848. — Il faut en finir avec la vie de réceptivité exclusive, et produire. Conclure et réaliser, c'est-à-dire produire et spécialiser : cela presse. Tu auras bientôt vingt-sept ans. Ta jeunesse, ta force, doivent servir. Si ta vie ne doit pas s'évaporer inutile, il faut te concentrer sans retard. Tu dois t'imposer une œuvre. Une œuvre : Que ce soit ta pensée de tous les jours. Travaille pendant qu'il est jour. Tu as la responsabilité du talent qui t'a été confié.

Chacun a son œuvre. Tous nous travaillons à l'œuvre de notre espèce, à dégager la mission de l'humanité et à la réaliser. Le cordonnier qui coud une semelle sert par une foule d'intermédiaires à agrandir la vie de Dieu dans l'homme. Métamorphose ascendante de la vie, spiritualisation

progressive, tel est notre devoir. Aide l'homme à devenir toujours plus divin; dans son intelligence, dans son sentiment, dans son action. Tel est le but. — Parmi toutes les vocations, quelle est celle que tu dois choisir? Celle où tu peux le mieux être toi-même? Et remplir le mieux? La science de l'unité, la philosophie, la philosophie de la vie.

Berlin, 16 juillet 1848. — Il n'y a qu'une chose nécessaire : posséder Dieu. Toutes les formes variables sous lesquelles se divise cette possession, doivent être possédées comme si on ne les possédait pas. Tous les sens, toutes les forces de l'âme et de l'esprit, toutes les ressources extérieures sont autant d'échappées ouvertes sur la divinité : autant de manières de déguster et d'adorer Dieu. De là leur valeur infinie, mais relativement infinie. Néanmoins, il faut savoir se détacher de tout ce qu'on peut perdre, ne s'attacher absolument qu'à l'éternel et à l'absolu et savourer le reste comme un prêt, un usufruit, enfermer son temps dans son éternité, ses amours partiels dans son amour suprême, sa variété humaine dans son unité divine. — Adorer, comprendre, recevoir, sentir, donner, agir : voilà ta loi, ton devoir, ton bonheur, ton ciel. Advienne que pourra, même la mort. Mets-toi d'accord

avec toi-même, n'aie rien à te reprocher, vis en présence et en communion avec Dieu, et laisse guider ton existence aux puissances générales contre lesquelles tu ne peux rien. — Si la mort te laisse du temps, tant mieux, mais tu dois rendre compte de tes jours. Si elle t'emporte, tant mieux encore, tu as eu une douce vie et tu es enlevé avant d'en avoir connu les amertumes. Si elle te tue à demi, tant mieux, elle te ferme la carrière du succès, pour t'ouvrir celle de l'héroïsme, de la résignation et de la grandeur morale. Toute vie a sa grandeur, et comme il t'est impossible de sortir de Dieu, le mieux est d'y élire sciemment domicile.

Berlin, 20 juillet 1848. — Juger notre époque du point de vue de l'histoire universelle, l'histoire au point de vue des périodes géologiques, la géologie au point de vue de l'astronomie, c'est un affranchissement pour la pensée. Quand la durée d'une vie d'homme ou d'un peuple vous apparaît aussi microscopique que celle d'un moucheron, et, en revanche, la vie d'un éphémère aussi infinie que celle d'un corps céleste avec toute sa poussière de nations, on se sent bien petit et bien grand, et l'on domine de toute la hauteur des sphères sa propre existence et les petits tourbillons qui agitent notre petite Europe.

Berlin, 15 novembre 1848. — Tu as rêvé plusieurs fois, et ce journal intime en porte la trace, une belle activité à Genève. Notre vie manque de centre, et nos études aussi : injecter le besoin scientifique, l'élan vers la poésie et la philosophie, préparer à la métamorphose religieuse de l'avenir, mettre en communion avec l'Allemagne ; réveiller l'originalité suisse-romande, travailler à un centre de vie intellectuelle, ayant pour base la Suisse française et la Savoie, selon le projet qui m'a occupé déjà ; donner une base à notre théologie, aux sciences naturelles, à la critique littéraire, à la production littéraire ; montrer la genèse et l'appui des sciences entre elles. — Encyclopédie ; propédeutique. — Faire diversion à ces querelles politiques incessantes et leur rendre plus de substantialité en rendant plus populaire la science de l'homme — créer une école vivante et active, qui redonne du lustre au nom genevois. Trouver notre originalité et la développer (Lettres sur Genève) ; car notre conservation n'est qu'à ce prix. Il faut être fort pour avoir le droit d'être ; nous disparaissions parce que notre principe de vie s'en va. — La vie calviniste... attention, tu touches là le point brûlant. Si l'élément fondamental et caractéristique de la nationalité genevoise est le protestantisme, ce n'est que dans une révolution du protestantisme,

c'est-à-dire une restauration ou une métamorphose que le rajeunissement de Genève est possible. La question est de savoir si le Protestantisme n'est pas une école de trois siècles, *dans* l'histoire de Genève, s'il n'y a pas de Genève possible en avant et en arrière de cette période brillante. Le protestantisme a été une greffe puissante, qui nous a fait porter tous nos fruits; mais son influence n'est plus exclusive, elle est même à son déclin. — L'état protestant a fini sans retour, puisque Genève est mixte. — La Genève nouvelle ne peut plus être l'ancienne. Quelle sera sa religion? son principe? — Pas de rêverie! C'est toujours sur les frontières des religions que se rencontre l'intolérance; le besoin de conservation rend l'attitude plus polémique. Espérer une conciliation du catholicisme et du protestantisme à Genève serait s'abuser. — Mais la partie protestante est elle-même en schisme. Il y a les immobiles, les indifférents, les tièdes, l'église nationale et les dissidents, les Libertins et les Rigides. Métamorphoser notre protestantisme qui n'est plus en accord avec notre vie et notre science. Tel est le but. Ce n'est que par l'éducation, et par son centre, la philosophie et la théologie, que ce résultat est possible.

Mais garde ton plan, mesure tes forces et n'entame pas tous les arbres de la forêt à la fois.

Ainsi : Allumer le feu sacré chez les jeunes gens. — Grouper les capacités autour d'un drapeau. — Influencer sur la prédication et le journalisme — par l'école, la jeunesse; par les capacités, la littérature et la vie; gagner des alliances à Lausanne, à Neuchâtel. Former ainsi un public et une opinion.

Pousser à la fois à la science indépendante et supérieure à toute spécialité, et à la réalisation originale; avoir le but national dans le but humain, le but politique en dedans du but national. Conserver dans chaque effort particulier le sentiment de l'ensemble¹.

Genève, 3 mars 1849. — Ne perds-tu pas ta vie? L'indolence, la timidité et la dispersion ne tuent-elles pas ton avenir? Tu méconnaiss le don de Dieu qui est en toi; tu n'oses pas voir ce que tu dois être et l'être. Tu confonds l'intention avec la force, c'est-à-dire ta volonté propre avec la volonté de Dieu. — Il te faut à tout prix acquérir une supériorité; cela veut dire une spécialité. A quoi as-tu plus de talent qu'aucun autre? Ou plutôt où trouves-tu la paix intellectuelle, la satisfaction? Dans la majesté sereine des grandes

1. Amiel résume ici par avance les idées qu'il développera, l'année suivante, dans sa thèse de candidat à la chaire d'Esthétique, où il sera nommé, à l'Académie de Genève : *Du mouvement littéraire de la Suisse romane*, Genève, 1849 (B. B.)

pensées et des larges horizons; dans la philosophie de l'histoire et des religions. Je m'oublie longtemps dans des sphères inférieures, mais ce n'est que sur la haute montagne de la contemplation que je me sens ce que je suis. Pontife de la vie infinie, brahmane adorant les destinées, l'onde calme reflétant et condensant les rayons de l'univers; contemplation, en un mot, voilà ce qui m'attire. — « Être maître de moi comme de l'univers », être la conscience de tout et de moi-même, et la symboliser pour autrui par la parole dans quelque œuvre imposante et solitaire. En voulant trop faire son droit au particulier, au fini, au contingent, tu te perds, et retombes des cimes éternelles.

*20 avril 1849*¹. — Il y a six ans² aujourd'hui que j'ai quitté Genève pour la dernière fois. Que de voyages, que d'impressions, observations, pensées, que de formes, de choses et d'hommes ont depuis passé devant moi et en moi ! Ces sept dernières années³ ont été les plus importantes de ma vie : elles ont été le noviciat de mon intelligence, l'initiation de mon être à l'être.

1. Quand aucune indication de lieu n'est donnée, c'est que l'auteur écrit à Genève.

2. D'avril 1843 à décembre 1848, l'auteur avait fait un voyage en France, puis un séjour de cinq ans en Allemagne.

3. Le séjour en Allemagne avait été précédé d'une année passée en Italie (1841-1842).

Tourbillons de neige impénétrable, par trois fois cet après-midi. Pauvres pêcheurs et pruniers fleuris ! Quelle différence d'avec il y a six ans, lorsque les beaux cerisiers parés de leur robe verte du printemps, chargés de leurs bouquets de noce, souriaient à mon départ, le long des campagnes vaudoises, et que les lilas de la Bourgogne me jetaient à l'impériale des bouffées de leurs parfums !.....

3 mai 1849. — Mon pauvre ami, tu es triste, et pourquoi ? parce que tu ne vois guère moyen de vivre, et que tu n'es pas encore résigné à l'impuissance et à la mort. Il te faut envisager cet avenir en face, et t'y faire. Ta faible poitrine te forcera sans doute à renoncer à la carrière professorale, car tu es encore exténué d'une seule leçon donnée hier ; or de quoi te faire gagner pain, si la parole te manque ? — vie accourcie, sans doute pas de mariage, faute de santé et d'argent, carrière impossible, pas d'action extérieure. Bref, tu es un être condamné et inutile, si tu ne te fais pas de santé.....

Tu ne t'es jamais senti l'assurance intérieure du génie, le pressentiment de la gloire ni du bonheur. Tu ne t'es jamais vu grand, célèbre, ou même époux, père, citoyen influent. Cette indifférence d'avenir, cette défiance complète sont

sans doute des signes. Ce que tu rêves est vague, indéfini, céleste; tu ne dois pas vivre parce que tu n'en es maintenant guère capable. — Tiens-toi en ordre; laisse les vivants vivre; ne compte plus sur ta carcasse avariée, et résume tes idées, fais le testament de ta pensée et de ton cœur : c'est ce que tu peux faire de plus utile. — Renonce à toi-même et accepte ton calice, avec son miel et son fiel, n'importe. Fais descendre Dieu en toi, embaume-toi de lui par avance, fais de ton sein un temple du Saint-Esprit; fais de bonnes œuvres, rends les autres heureux et meilleurs. — N'aie plus d'ambition personnelle et alors tu te consoleras de vivre et de mourir, quoi qu'il vienne.

27 mai 1849. — Être méconnu même par ceux qu'on aime, c'est la vraie croix, c'est ce qui met sur les lèvres des hommes supérieurs ce sourire douloureux et triste, c'est la plus poignante amertume des hommes qui se dévouent; c'est ce qui a dû serrer le plus souvent le cœur du Fils de l'homme, c'est la coupe de souffrance et de résignation. Si Dieu pouvait souffrir, c'est le chagrin que nous devons lui faire, et tous les jours. Lui aussi et lui surtout est le grand méconnu, le souverainement incompris. Hélas! hélas! — Ne pas se lasser, ne pas se refroidir, être joyeux de ce qu'il y a, et non préoccupé de ce qui manque; être

indulgent, patient, sympathique, bienveillant; épier la fleur qui naît et le cœur qui s'ouvre; toujours espérer, comme Dieu; toujours aimer, c'est là le devoir.

3 juin 1849. — Temps délicieux, frais et pur. Longue promenade matinale. Surpris l'aubépine et l'églantier en fleurs. Vagues et salubres senteurs des champs. Les Voirons bordés d'une lisière de brume éblouissante, le Salève vêtu de belles nuances veloutées. Travaux aux champs. Deux charmants ânes, l'un broutant avec avidité une haie d'épine-vinette. Trois jeunes enfants; j'ai eu une envie démesurée de les embrasser. Jouir du loisir, de la paix des champs, du beau temps, de l'aisance; avoir mes deux sœurs avec moi; reposer mes yeux sur des prairies embaumées, et sur des vergers épanouis; entendre chanter la vie sur les herbes et dans les arbres; être si doucement heureux, n'est-ce pas trop? est-ce mérité? Oh! jouissons-en sans reprocher au ciel sa bienveillance; jouissons-en avec gratitude. Les mauvais jours viennent assez tôt et assez nombreux. Je n'ai pas le pressentiment du bonheur. Profitons d'autant plus du présent. Viens, bonne Nature, souris et enchante-moi. Voile-moi quelque temps mes propres tristesses et celles des autres; ne me laisse voir que les

draperies de ton manteau de reine et cache les misères sous les magnificences.

1^{er} octobre 1849. — Hier, dimanche, relu et extrait tout l'Évangile de saint Jean. Il m'a confirmé dans ma pensée que Jésus n'était pas Trinitaire; qu'il faut n'en croire que lui et découvrir l'image vraie du fondateur derrière toutes les réfractions prismatiques à travers lesquelles il nous parvient, et qui l'altèrent plus ou moins. Rayon lumineux et céleste tombé dans le milieu humain, la parole du Christ a été brisée en couleurs irisées, et déviée en mille directions. Le travail historique du christianisme est, de siècle en siècle, de se dépouiller d'une nouvelle coque, de subir une nouvelle métamorphose, de spiritualiser toujours plus son intelligence du Christ, son intelligence du salut.

Je suis stupéfait de l'incroyable somme de judaïsme, de formalisme qui subsiste encore, dix-neuf siècles après que le Rédempteur a proclamé que c'était la lettre qui tuait et que le symbolisme était mort. — La nouvelle religion est si profonde qu'elle n'est pas même comprise à l'heure qu'il est, et si hardie, qu'elle paraîtrait, à l'heure qu'il est, blasphématoire à la plupart des chrétiens. — La personne du Christ est le centre de cette révélation; révélation, rédemption,

vie éternelle, divinité, humanité, propitiation, incarnation, jugement, Satan, ciel, enfer, tout cela s'est matérialisé, épaissi, et présente cette étrange ironie d'avoir un sens profond et d'être interprété charnellement, espèce de fausse monnaie en sens inverse, qui vaut plus que la valeur d'échange. La hardiesse et la liberté chrétiennes sont à reconquérir; c'est l'Église qui est hérétique, l'Église dont la vue est trouble et le cœur timide. Bon gré, mal gré, il y a une doctrine ésotérique; non pas qu'elle soit un joug, mais une force des choses. — Il y a une révélation relative : chacun entre en Dieu autant que Dieu entre en lui, et comme le dit Angelus, je crois, l'œil par où je vois Dieu est le même œil par où il me voit¹.

Le christianisme, s'il veut triompher du panthéisme, doit l'absorber; pour nos pusillanimes d'aujourd'hui, Jésus serait entaché d'un odieux panthéisme, car il a confirmé le mot biblique : *Vous êtes des dieux*; et saint Paul aussi, qui nous dit que nous sommes la *race de Dieu*.

A notre siècle il faut une dogmatique nouvelle, c'est-à-dire une explication plus profonde de la nature de Christ et des éclairs qu'elle projette sur le ciel et sur l'humanité.

1. Johann Scheffler, dit *Angelus Silesius*, 1624-1677, né et mort à Breslau, auteur de poésies religieuses mystiques, très connues en Allemagne.

14 décembre 1849 (huit heures du matin).

— Virginité virile, tu méritais pour ta rareté un temple, et si les anciens l'ont oublié, ils ont eu tort. A vingt-huit ans, n'avoir, comme dit Pythagore, encore livré sa force à aucune femme, ou, comme dit Goerres, n'avoir pas encore goûté, ou, comme dit Moïse, n'avoir pas encore connu, ou, comme les romanciers français, n'avoir pas encore possédé, est un phénomène ou plutôt une curiosité, dont aucun homme de ma connaissance parmi ceux de mon âge ne peut offrir un second exemple. Est-ce un bien? est-ce un mal? est-ce une stupidité? est-ce une vertu? J'ai souvent débattu cette question. Avoir couché dans tous les lits de l'Europe depuis Upsal à Malte, et de Saint-Malo à Vienne, dans les chalets et dans les hôtels, chez les bergères de Bretagne, et à deux pas des filles de Naples, et ne connaître la volupté qu'en imagination; avoir eu le tempérament le plus précoce, fait les lectures les plus ravageantes; avoir eu même les occasions les plus séduisantes et cela avant vingt ans; curieux jusqu'au crime, et à plus forte raison curieux de l'amour, inflammable, toujours errant, par quel miracle rapporté-je au foyer natal mon ignorance d'enfant? il y en a bien des causes, plusieurs à mon avantage, mais dont je reporte la vertu à mon bon ange, à mon bon moi. — *Puber, liber;*

liber, miser, tel est le résumé de deux lettres, jadis écrites de voyage à B***. — Qui m'a gardé? Respect d'autrui; j'ai toujours eu horreur de faire du mal, de mener à mal autrui; l'idée de corrompre m'était insoutenable, et la fille ou la femme à laquelle je n'aurais point fait de mal, était alors indigne de moi. Ce dilemme, je n'ai moralement jamais pu le résoudre. — Sincérité : devant donner des conseils à deux jeunes sœurs, je suis resté pur, pour n'être pas un hypocrite; car j'ai l'hypocrisie en abomination. Ne pouvant avoir ni l'effronterie du vice, ni sa dissimulation, je n'ai pu y céder. — Imagination : en centuplant la chose, sa volupté comme son remords, elle m'a toujours gardé par épouvante, en même temps que tenté par séduction. — Un quatrième gardien a été ma timidité fabuleuse et bête même. Je n'ai jamais pu dire un mot déshonorable à une femme, et il me faut encore des efforts pour ne pas rougir lorsque d'autres en disent. J'ai plus souvent rougi pour autrui, à la place d'autrui, que pour mon compte, et c'est le témoin qui était embarrassé pour le coupable. Cette timidité bête me laisse encore des regrets : je regrette plus quelques baisers que j'aurais pu, même dû prendre, à Stockholm, à Cherbourg et autres lieux, que quelques actions condamnables. Ces souvenirs d'une volupté chaste me sont chers;

ils ont plus de parfum pour moi, que sans doute la possession complète pour un libertin. — Un puissant gardien a été aussi ma défiance de moi-même. Je sentais que l'étincelle deviendrait incendie, que la rage passionnée était plutôt à comprimer qu'à retenir une fois élançée. J'avais peur de moi-même et n'ai jamais osé m'abandonner. Je me rappelle avoir refusé G*** qui m'entraînait, que je tenais dans mes bras, tous deux à demi hors de nous. J'ai eu peur du tigre de la passion, je n'ai pas osé démuseler la bête féroce, me laisser aller à moi-même. J'en ai presque du regret, surtout ayant su depuis que mes scrupules pour elle lui faisaient trop d'honneur, et faisaient voir trop de délicatesse. J'ai écrasé la tentation plutôt que de l'éteindre. Sottise peut-être : on n'est pas complètement homme, tant qu'on ignore la femme. J'ai préféré l'ignorance au remords ; pour moi, c'était un sacrifice, qu'un autre, moins dévoré du besoin de savoir, ne comprendra guère. — D'autre part, je m'étais juré d'être aussi héroïque que la femme pure, qui ne donne sa fleur de chasteté, sa couronne de vierge, qu'à celui qui lui rend la guirlande d'épouse. Je m'étais juré de faire à celle qui conquerrait mon cœur, une offrande exquise et rare, la virginité de mes sens, avec les prémices de mon âme, un amour grand, complet, sans

brèche, sans tache; pour pouvoir accepter sans rougir un don équivalent, pour pouvoir ouvrir toute ma vie à ses yeux, et la laisser plonger en moi, sans qu'elle rencontrât de fange dans mes souvenirs, ni de rivalité même dans mes rêves. Si c'est une niaiserie, je t'en remercie, mon Dieu. L'idéal aussi est un songe, mais un songe qui l'emporte sur toutes les pauvretés du réel. Pour un fils d'Eve, renoncer à la pomme de la science, c'est valoir mieux que sa mère; mais ce n'est pas moi qui ai mérité, c'est mon bon ange, c'est mon instinct, c'est Dieu en moi. Moi j'ai voulu mordre, c'est lui qui a paralysé mes lèvres; moi, j'ai voulu pécher et j'ai péché, c'est lui qui m'a gardé. Aussi je ne puis être fier, mais touché, reconnaissant et humble.

Dimanche 7 avril 1850. — Beaucoup rêvassé cette nuit, j'ai la tête un peu lourde, et me suis levé tard. Après déjeuner, exploré avec soin toutes nos pousses printanières, du persil aux rosiers, et des lilas aux pêchers : espaliers, boutures, gazon, touffes, bourgeons, rien n'a été oublié. L'air est de la plus grande douceur, avec une moite humidité, atmosphère toute végétale, caressante et féconde.

J'éprouve que la conscience diurne est autre que la conscience nocturne, comme le dit Kerner

et l'école des magnétiseurs; dans celle-ci je suis plus recueilli, moins distrait, plus sérieux; dans l'autre, les préjugés, séductions, illusions du dehors reprennent leur empire. C'est l'opposition du monde intérieur et du monde extérieur; de la concentration et de la projection; de l'homme religieux et de l'homme mondain, de l'homme essentiel et de l'homme mobile; nous voyons ainsi alternativement *sub specie aeterni et temporis* pour parler avec Spinoza. — La conscience nocturne nous met en présence de Dieu et de nous-mêmes, en un mot de l'unité, la conscience diurne nous replace en rapport avec les autres, avec le dehors, en un mot avec la diversité.

Conséquences : un projet doit être examiné à ces deux lumières; la vie doit comparaître à ce double tribunal. — La conscience a sa rotation comme la planète, son côté d'ombre où apparaissent les étoiles, la pensée de l'infini, la contemplation; son côté lumineux où tout brille, où les couleurs et les objets se croisent, éblouissent, étourdissent. — La vie complète a ces deux faces, l'âme humaine tourne en Dieu comme la planète dans le ciel, et c'est la succession de l'infini et du fini, de la totalité et du détail, de la contemplation et de l'action, de la nuit et du jour, qui est son initiation ascendante. — Il ne faut regretter, ni blâmer l'une ou l'autre tendance, il

faut les harmoniser, car toutes deux sont dans les voies divines, toutes deux sont bonnes, en tant qu'elles s'entr'aident.

Ceci m'explique pourquoi les idées qui m'ont poursuivi à mon réveil, m'apparaissent tout autrement maintenant, quelques heures plus tard. Je suis déjà plongé dans la dispersion diurne. — Ces idées avaient trait au mariage. Voici ce qu'il me semblait alors : tout ce qui est indissoluble ne doit être contracté que dans la plénitude de sa conscience, *sub specie aeterni*. — En conséquence, tout ce qui passe, considérations de beauté, d'orgueil, de vanité, de richesse, d'avantages extérieurs, doit être reconnu, pénétré, repoussé comme motif dirigeant : le remords suivrait tôt ou tard. — Tromper ou se tromper, céder à une tentation, entraîne des résultats cruels. Le bonheur est forcément réciproque, et ne se trouve qu'en se donnant.

Un mariage qui te ferait oublier ta vocation et tes devoirs ; qui t'empêcherait de regarder toujours en toi ; qui ne t'améliorerait pas, en un mot, est mauvais.

Le mariage qui t'apparaîtra comme une chaîne, comme un esclavage, comme un étouffement, ne vaut rien. — L'esclavage ne disparaît que s'il y a amour, et l'amour n'est vrai que s'il est central, et puisse s'envisager comme éternel ; il n'y a

d'éternel que ce qui peut croître, se développer, grandir toujours. — Le mariage qui ne serait pas une aspiration infinie, comme sur deux ailes, le mariage temporel, ne t'offrirait aucun bonheur; il ne vaut pas l'indépendance, il te laisserait un incurable malaise, un regret, un reproche, une souffrance sans terme. — Le vrai mariage doit être réellement un pèlerinage, un purgatoire, dans le sens élevé du dogme catholique. Il doit être un chemin à la vraie vie humaine; le point de vue religieux est le seul digne de lui. Ainsi tant que tu ne sentiras pas le mariage comme un besoin pour remplir ta vocation d'homme, ou lorsqu'une certaine union t'offrira une perspective différente — abstiens-toi. Une seule chose est nécessaire, être ce qu'on doit être, accomplir sa mission et son œuvre.

Dans ma mobilité et mon désir de comprendre tous les points de vue, je passe par mille tentations et m'abandonne moi-même. Ainsi je reviens après beaucoup de détours, au point où j'étais maintes fois arrivé. — Double bonheur : le loisir qui me permet de rentrer en moi-même; ce journal intime qui m'éclaire à volonté, et que je puis consulter comme une sibylle, car nous avons en nous un oracle toujours prêt, la conscience, qui n'est autre chose que Dieu en nous.

9 septembre 1850. — Ma force est surtout critique : je veux avoir la conscience de toute chose, l'intelligence de toute chose. Mon trait frappant, c'est l'élasticité, l'éducabilité, la réceptivité, la force d'assimilation et de pénétration. Mon bien-être, et je l'ai retrouvé aujourd'hui, c'est de sentir vivre en moi l'univers, de voir dans tous les progrès de la science et des arts des progrès personnels, de sentir tous les talents, les génies, tous les hommes comme mes mandataires, mes organes, mes fonctions, de vivre de la vie universelle, et par conséquent de m'oublier moi-même. Je suis objectif et non subjectif, je suis plus contemplateur qu'ambitieux ; comprendre est pour moi le but, et produire n'est qu'une voie pour mieux comprendre. Je suis plus conscience que volonté. Mon vrai nom c'est penseur. Curiosité encyclopédique, *homo sum nihil humani*, etc. — Psychologiste, étudiant les métamorphoses de l'esprit, avant et dans l'humanité. Je multiplie mon être borné par l'infini des formes équivalentes, ascendantes ou descendantes.

J'ai cependant un scrupule. Ce protéisme qui m'est cher et me semble un privilège est pourtant lui-même une captivité, car je suis devenu critique, tandis que j'ai eu l'aptitude productrice. Ma longue habitude m'a donc imposé une forme, à moi si multiforme ou plutôt formifuge. Je suis

prisonnier de la tendance critique, analytique, reproductive. C'est une limite, une pétrification, une privation, une diminution de moi-même. Dois-je chercher à m'en affranchir? Oui, au point de vue de ma croissance harmonique, de ma culture individuelle; peut-être non au point de vue de la force, d'une carrière, de la réussite, car on ne fait quelque chose qu'en se bornant, on n'acquiert une autorité qu'en prenant une forme, on ne pousse loin une activité qu'en se spécialisant. Ne vaut-il pas mieux jeter son poids intellectuel du côté où l'on incline?

23 octobre 1850. — Ce soir, feuilleté les œuvres complètes de Montesquieu. Je ne puis rendre encore bien l'impression que me fait ce style singulier, d'une gravité coquette, d'un laisser-aller si concis, d'une force si fine, si malin dans sa froideur, si détaché en même temps que si curieux, haché, heurté comme des notes jetées au hasard, et cependant voulu. Il me semble voir une intelligence grave, impassible, s'habillant d'esprit, voulant piquer autant qu'instruire. Le penseur est aussi bel-esprit, le jurisconsulte tient du petit-maitre et un grain des parfums de Gnide a pénétré dans le sanctuaire de Minos. C'est un beau livre grave, tel qu'il pouvait être au XVIII^e siècle. — La recherche, s'il y en a, n'est pas dans les mots,

elle est dans les choses. La phrase court sans gêne et sans façon, mais la pensée s'écoute.

30 décembre 1850. — Le rapport de la pensée à l'action m'a beaucoup préoccupé, à mon réveil, longtemps avant de me lever, et cette formule bizarre, à demi nocturne, me souriait : L'action n'est que la pensée épaissie, devenue concrète, obscure, inconsciente. Il me semblait que nos moindres actions, manger, marcher, dormir, étaient la condensation d'une multitude de vérités et de pensées, et que la richesse d'idées enfouies était en raison directe de la vulgarité de l'action (comme le rêve qui est d'autant plus actif que nous dormons plus profondément). Le mystère nous assiège et c'est ce qu'on voit et fait chaque jour qui recouvre la plus grande somme de mystères. — Par la spontanéité, nous reproduisons analogiquement l'œuvre de la création : inconsciente, c'est l'action simple; consciente, c'est l'action intelligente, morale. — Au fond, c'est la sentence de Hegel¹, mais jamais elle ne m'avait paru plus évidente, plus palpable. Tout ce qui est, est pensée, mais non pensée consciente et individuelle. L'intelligence humaine n'est que la conscience de l'être. — C'est ce que

1. *Alles Wirkliche ist vernünftig und alles Vernünftige wirklich.*

j'ai autrefois formulé ainsi : Tout est symbole de symbole, et symbole de quoi? de l'esprit.

17 février 1851. — Je lis depuis six à sept heures, sans discontinuer, les *Pensées* de Joubert. J'ai éprouvé d'abord le plus vif attrait, le plus puissant intérêt, mais je suis déjà assez refroidi. Cette pensée hachée, fragmentaire, par gouttes de lumière, sans haleine, me fatigue, non la tête, mais la raison. Les mérites de Joubert sont la grâce du style, la vivacité ou la finesse des aperçus, le charme des métaphores. Mais ses défauts sont : 1. Philosophie seulement littéraire et populaire. — 2. L'originalité n'est que dans le détail et les facettes. — Pose beaucoup plus de problèmes qu'il n'en résout, note et constate plus qu'il n'explique. — En somme c'est un penseur plutôt qu'un philosophe ; un critique remarquablement organisé, d'une sensibilité exquise de sensation, mais intelligence sans capacité de coordination, écrivain sans veine, strangulé, n'émettant que par des fissures, pour ainsi dire, des petits jets merveilleux de transparence et d'éclat, mais sans élan et sans longueur, comme des jets de verre liquide. Il manque de concentration et de continuité, c'est un philosophe et un artiste imparfaits plutôt que manqués, car il pense et écrit merveilleusement en petit ;

c'est un entomologiste, un lapidaire, un joaillier, un monnayeur de sentences, d'adages, d'aperçus, d'aphorismes, de conseils, de problèmes, et son recueil (extrait de ses notes de journal accumulées pendant cinquante années de sa vie) est une collection d'insectes, de papillons, de brillants, de médailles et de pierres gravées. Le tout est pourtant plus fin que fort, plus poétique que profond, et laisse au lecteur plutôt l'impression d'une grande richesse de menues curiosités de prix, que d'une grande existence intellectuelle et d'un point de vue nouveau. — La place de Joubert me semble donc au-dessous et fort loin des philosophes et des poètes véritables, mais honorablement entre les moralistes et les critiques. C'est un de ces hommes très supérieurs à leurs œuvres, et qui ont, dans leur personne, ce qui manque à ces dernières, l'unité. — Ce premier jugement est du reste incomplet et sévère. J'aurai à le modifier plus tard.

20 février 1851. — J'ai presque achevé ces deux volumes de *Pensées*, du moins lu une vingtaine des trente et un chapitres, et la plus grande partie de la *Correspondance*. Celle-ci m'a surtout charmé, elle est remarquable de grâce, de finesse, d'atticisme et de précision. On voit que l'auteur aimait et pratiquait M^{me} de Sévigné. Les chapitres

de métaphysique, de philosophie sont les plus insignifiants. Tout ce qui est ensemble, larges vues, est peu du ressort de Joubert ; il n'a pas de philosophie de l'histoire, pas d'intuition spéculative. C'est le penseur de détail, et son domaine est la psychologie et les choses de goût. Dans cette sphère des finesses et des délicatesses de l'imagination et du sentiment, dans le cercle des affections et des préoccupations privées, de l'éducation, des relations sociales, il abonde en sagacité ingénieuse, en remarques spirituelles, en traits exquis. C'est une abeille qui va de fleurs en fleurs, un zéphyr qui butine, lutine et se joue, une harpe éolienne, un rayon furtif qui tremblote à travers les feuillages ; cet écrivain a quelque chose d'impalpable, d'immatériel, d'animique, que je n'oserais dire efféminé, mais qui n'est pas viril. Il manque d'os et de corps, il voltige, timide, clairvoyant, rêveur, loin de la réalité. C'est une âme, un souffle plutôt qu'un homme. C'est un esprit de femme dans un caractère d'enfant, aussi inspire-t-il moins d'admiration que de tendresse et de reconnaissance.

27 février 1851. — Relu le premier livre de *l'Émile* : j'ai été choqué contre toute attente, car j'ouvrais le livre avec un vif besoin de style et de beauté. J'ai éprouvé une impression de lourdeur,

de dureté, d'emphase martelée et pénible, quelque chose de violent, d'emporté et de tenace, dépourvu de sérénité, de noblesse, de grandeur. J'ai trouvé, dans les qualités comme dans les défauts, une sorte d'absence de bon ton, la flamme du talent mais sans grâce, sans distinction, sans l'accent de la bonne compagnie. J'ai compris, pour la première fois, une espèce de répugnance que peut inspirer Rousseau, la répugnance du bon goût. J'ai reconnu en quoi ce modèle était dangereux pour le style, en même temps que cette vérité sophistiquée et mélangée, dangereuse pour la pensée. Ce qu'il y a de vrai et de fort dans Rousseau ne m'échappait pas et je l'admirais encore, mais ses mauvais côtés m'apparaissaient avec une évidence relativement assez neuve.

(*Même jour.*) — Le penseur est au philosophe ce que le dilettante est à l'artiste. — Il joue avec la pensée et lui fait produire une foule de jolies choses de détail, mais il s'inquiète des vérités plus que de la vérité, et l'essentiel de la pensée, sa conséquence, son unité, lui échappe. Il manie agréablement son instrument, mais il ne le possède pas, et encore moins le crée-t-il. C'est un horticulteur et non un géologue, il ne laboure la terre que ce qu'il faut pour lui faire

rendre des fleurs et des fruits, il ne la creuse pas assez pour la connaître. En un mot, le penseur est un philosophe superficiel, fragmentaire, curieux ; c'est le philosophe littéraire, orateur, causeur ou écrivain ; le philosophe est le penseur scientifique. Les penseurs servent à éveiller les philosophes ou à les populariser. Ils ont donc une double utilité, outre leur agrément. Ils sont les éclaireurs de l'armée des lecteurs, les boute-en-train, les docteurs de la foule, les changeurs de la pensée qu'ils monétisent en pièces courantes, les abbés à courte robe de la science, qui vont des clercs aux laïcs, les truchements de l'Église auprès du troupeau et du troupeau auprès de l'Église. Le penseur est le littérateur grave, c'est pour cela qu'il est populaire. Le philosophe est un savant spécial (par la forme de sa science, non par le fond), c'est pour cela qu'il ne peut l'être. — En France, pour un philosophe (Descartes) il y a eu trente penseurs. En Allemagne, pour dix penseurs il y a vingt philosophes.

12 mars 1851 (trois heures après-midi). — Pourquoi ai-je envie de pleurer ? ou de dormir ? Langueur de printemps, besoin d'affection. Je rentre d'une promenade par ce chaud soleil d'une douce après-dînée, qui pénètre les moelles. Tout paraît vide, vain, pauvre en vous, quand la nature

parle d'amour. Les livres vous répugnent, l'action vous fait sourire de dédain. La musique, la poésie, la prière ont seules assez de tendresse pour correspondre à votre secret désir. Elles sont le seul nid de duvet où l'âme endolorie et sensitive puisse se reposer sans se meurtrir. La science est trop dure, la distraction trop insensible, la pensée trop prompte. Heureux ceux qui savent chanter, ils endorment leur souffrance, ils recueillent leurs larmes dans un prisme de cristal. Mon compagnon de promenade est allé à son piano, j'ai ouvert mon journal. Il sera plus vite consolé que moi.

Est-ce notre vie ordinaire qui est fausse, ou ses impressions qui trompent? Ni l'un ni l'autre.

Le printemps est bon comme l'hiver. L'âme doit se tremper et se durcir, elle doit aussi s'ouvrir et se détendre. Respecte chaque besoin nouveau qui apparaît dans ton cœur, c'est une révélation, c'est la voix de la nature, qui t'éveille à une nouvelle sphère d'existence; c'est la larve qui tressaille et pressent le papillon. N'étouffe pas tes soupirs, ne dévore pas tes larmes, ils annoncent ou une grandeur inconnue, ou un trésor oublié, ou une vertu qui se noie et appelle au secours. La douleur est bonne, car elle fait connaître le bien; le rêve est salutaire, car il présage une réalité plus belle; l'aspiration est divine, car elle

prophétise l'infini, et l'infini c'est la Maïa; la forme riante ou sombre de Dieu.

La grandeur d'un être est proportionnelle à ses besoins. Dis-moi ce que tu désires et je te dirai qui tu es. Pourtant diras-tu, il y a une chose plus grande que l'aspiration, c'est la résignation. Il est vrai, mais c'est non pas la résignation passive et triste qui est un énervement, mais la résignation décidée et sereine qui est une force. L'une est une privation car ellen'est qu'un regret; l'autre une possession car elle est une espérance. Or regarde et tu verras que cette résignation n'est qu'une aspiration plus haute. Ainsi la loi subsiste.

26 mars 1851. — Combien des hommes illustres que j'ai connus sont déjà fauchés par la mort : Steffens, Marheineke, Dieffenbach, Neander, Mendelssohn, Thorwaldsen, OEhlenschläger, Geijer, Tegner, OErsted, Stuhr, Lachmann¹, et chez nous Sismondi, Tœpffer, de Candolle, savants, artistes, poètes, musiciens, historiens. La vieille génération s'en va. Que donnera la nouvelle? que donnerons-nous? Quelques grands

1. Steffens, disciple de Schelling; Marheineke, théologien de l'école de Hegel; Neander, célèbre professeur d'exégèse et d'histoire de l'Église, à Berlin; Geijer, historien, et Tegner, poète, étaient tous les deux suédois. OErsted, le physicien, a publié un volume intitulé *L'esprit dans la nature*. Stuhr est l'auteur d'une histoire des religions.

vieillards, Schelling, Humboldt, Schlosser, nous renouent encore avec un passé glorieux. Qui se prépare à porter l'avenir ? parmi les nains du présent, où germent les géants futurs ? les héros de la seconde moitié du siècle ? Un frisson nous saisit, quand les rangs s'éclaircissent, quand l'âge nous pousse, quand nous approchons du zénith et que le destin nous dit : « Montre ce qui est en toi. C'est le moment, c'est l'heure, ou retombe dans le néant, sois maudit, oublié ou méprisé. Tu as la parole ! à ton tour ! fournis ta mesure, dis ton mot, révèle ta nullité ou ta capacité. Sors de l'ombre. Il ne s'agit plus de promettre, il faut tenir ; ni d'espérance, mais de réalité. Le temps de l'apprentissage est terminé, les semailles et la germination sont passées, voyons ta moisson. Serviteur, sors ton talent, et montre-nous ce que tu en as fait. Parle à présent ou tais-toi pour jamais. » — C'est une sommation solennelle dans toute vie d'homme, que cet appel de la conscience ; solennelle et effrayante comme la trompette du jugement dernier qui vous crie : « Es-tu prêt ? rends compte. Rends compte de tes années, de tes loisirs, de tes forces, de tes études, de ton talent et de tes œuvres ! T'es-tu préparé à ta mission ? ou as-tu gaspillé tes heures, vécu au jour le jour, en lâche épicurien, sans grandeur, sans prévoyance, sans dévouement ? — C'est

ici l'heure des grands cœurs, retire-toi, — l'heure des héros et des génies, rentre dans la poudre, va-t'en. »

2 avril 1851. — Quelle jolie promenade ! ciel pur, soleil levant, tous les tons vifs, tous les contours nets, sauf le lac doucement brumeux et infini. Un *œil* de gelée blanche poudrait les prairies, donnait aux haies de buis vert une vivacité charmante et à tout le paysage une nuance de santé vigoureuse, de jeunesse et de fraîcheur. — « Baigne, élève la poitrine avide dans la rosée de l'aurore ! » nous dit Faust, et il a raison. Chaque aurore signe un contrat nouveau avec l'existence ; l'air du matin souffle une nouvelle et riante énergie dans les veines et les moelles ; chaque journée est une répétition microscopique de la vie. — Tout est frais, facile, léger le matin comme à l'enfance. Comme l'atmosphère, la vérité spirituelle est plus transparente. Comme les jeunes feuilles, les organes absorbent plus avidement la lumière, aspirent plus d'éther et moins d'éléments terrestres.

La nuit et le ciel étoilé parlent de Dieu, d'éternité, d'infini à la contemplation ; l'aurore est l'heure des projets, des volontés, de l'action naissante. La sève de la nature se répand dans l'âme et la pousse à vivre, comme le silence et la

« morne sérénité de la voûte azurée » l'inclinent à se recueillir. — Le printemps est là. Primevères et violettes ont fêté son arrivée. Les pêcheurs ouvrent leurs corolles imprudentes ; les bourgeons gonflés des poiriers, des lilas, annoncent l'épanouissement prochain ; les chèvrefeuilles sont déjà verts. Poètes, chantez, car la nature chante déjà son chant de résurrection. Elle bourdonne par toutes les feuilles un hymne d'allégresse, et les oiseaux ne doivent pas être seuls à faire entendre une plus distincte voix.

6 avril 1851. — Combien ne suis-je pas vulnérable ? Si j'étais père, quelle foule de chagrins ne pourrait pas me faire un enfant. Époux, j'aurais mille façons de souffrir, parce qu'il y a mille conditions à mon bonheur. J'ai l'épiderme du cœur trop mince, l'imagination inquiète, le désespoir facile et les sensations à contre-coups prolongés. — Ce qui pourrait être me gâte ce qui est, ce qui devrait être me ronge de tristesse. Aussi la réalité, le présent, l'irréparable, la nécessité me répugnent ou même m'effraient. J'ai trop d'imagination, de conscience et de pénétration, et pas assez de caractère. La vie théorique a seule assez d'élasticité, d'immensité, de réparabilité ; la vie pratique me fait reculer.

Et pourtant elle m'attire, elle me fait besoin.

La vie de famille surtout, dans ce qu'elle a de ravissant, de profondément moral, me sollicite presque comme un devoir. Son idéal me persécute même parfois. Une compagne de ma vie, de mes travaux, de mes pensées et de mes espérances ; un culte de famille, la bienfaisance au dehors, des éducations à entreprendre, etc., etc., les mille et une relations morales qui se déroulent autour de la première, toutes ces images m'enivrent souvent. Mais je les écarte, parce que chaque espérance est un œuf d'où peut sortir un serpent au lieu d'une colombe ; parce que chaque joie manquée est un coup de couteau ; parce que chaque semence confiée à la destinée contient un épi de douleurs, que l'avenir peut en faire germer.

Je me défie de moi-même, du bonheur, parce que je me connais. L'idéal m'empoisonne toute possession imparfaite. Tout ce qui compromet l'avenir ou détruit ma liberté intérieure, m'assujettit aux choses, ou m'oblige à être autre que je ne voudrais et devrais être, tout ce qui attente à mon idée de l'homme complet, me blesse au cœur, me contracte, me navre, même en esprit, même d'avance. J'abhorre les regrets, les repentirs inutiles. — La fatalité des conséquences qu'entraîne chacun de nos actes, cette idée capitale du drame, ce sombre élément tragique de ta vie, m'arrête plus sûrement que le bras du

Commandeur. — Je n'agis qu'à regret et presque que par force.

Dépendre est pour moi une idée insupportable ; mais dépendre de l'irréparable, de l'arbitraire, de l'imprévu, et surtout dépendre par ma faute, dépendre d'une erreur, c'est-à-dire aliéner ma liberté, mon espérance, tuer le sommeil et le bonheur, c'est l'enfer !

Tout ce qui est nécessaire, providentiel, bref inimputable, je le supporterais, je crois, avec forced'âme. Mais la responsabilité envenime mortellement le chagrin. Or un acte est essentiellement volontaire. Aussi j'agis le moins possible.

Dernier soubresaut de la volonté propre qui se cabre et se dissimule, recherche du repos, de la satisfaction, de l'indépendance ! N'y a-t-il pas quelque reste d'égoïsme dans ce désintéressement ? dans cette peur ? dans cette susceptibilité oisive ?

Tu voudrais accomplir le devoir, mais où est-il ? quel est-il ? Ici l'inclination revient et interprète l'oracle. La question dernière est celle-ci : Le devoir est-il d'obéir à sa nature, même la meilleure et la plus spirituelle, ou bien de la vaincre ? Goethe et Schiller, le point de vue humain ou religieux, se réaliser ou s'abandonner, pour centre son *idée* ou bien Dieu, équivalents du même débat. Éviter le malheur, qui est une entrave, ou le chercher comme une purification.

La vie est-elle essentiellement l'éducation de l'esprit et de l'intelligence ou celle de la volonté? et la volonté est-elle dans la force ou dans la résignation? — Si le but de la vie est d'amener au renoncement, alors viennent maladies, entraves, souffrances de toute espèce! Si le but est de manifester l'homme complet, alors ménager son intégrité! — Provoquer l'épreuve, c'est tenter Dieu. Au fond le Dieu de justice me voile le Dieu d'amour. J'ai tremblement et non confiance.

Toute voix double, partagée, combattue dans la conscience, n'est pas encore la voix de Dieu. Descends encore plus profond en toi, jusqu'à ce que tu n'entendes plus qu'une voix simple, voix qui lève tout doute, qui entraîne la persuasion, la clarté, la sérénité. Heureux, dit l'apôtre, ceux qui sont d'accord avec eux-mêmes, et qui ne se condamnent pas eux-mêmes dans le parti qu'ils prennent. Cette identité intérieure, cette unité de conviction est d'autant plus difficile que l'esprit discerne, décompose, prévoit davantage. La liberté a bien de la peine à revenir à la franche unité de l'instinct.

Hélas! il faut donc remonter mille fois les cimes déjà gravies, reconquérir les points de vue atteints, il faut πολεμεῖν πόλεμον. Le cœur, comme les rois, sous la forme de paix perpétuelle, ne signe donc que des trêves. La vie éternelle est

donc éternellement à regagner. Le fleuve des jours nous entraîne loin des montagnes de la patrie et il faut revenir en nuages visiter leurs sommets, cercle infini, rotation fatale, œuvre de Sisyphe. Hélas oui ! la paix même est une lutte, ou plutôt, c'est la lutte, l'activité qui est la loi. Nous ne trouvons de repos que dans l'effort, comme la flamme ne trouve d'existence que dans la combustion. O Héraclite, l'image du bonheur est donc la même que celle de la souffrance ; l'inquiétude et le progrès, l'enfer et le ciel sont donc également mobiles. L'autel de Vesta et le supplice de Belzébuth brillent du même feu. — Eh bien oui, c'est la vie, la vie à double face et à double tranchant. Le feu qui éclaire est aussi le feu qui consume ; l'élément des dieux peut devenir celui des maudits.

7 avril 1851. — Lu en partie le volume de Ruge¹, *Die Academie* (1848), où l'Humanisme, le point de vue du jeune hégélianisme, en politique, religion et littérature, est représenté par des correspondances ou des articles directs

1. Arnold Ruge, né en 1803, mort à Brighton en 1880, principal rédacteur des *Hallische* puis des *Deutsche Jarbücher* (1838-1843) où écrivaient Strauss, Bruno Bauer, Louis Feuerbach. Il fit partie du Parlement de Francfort.

En marge de ce morceau, Amiel a écrit plus tard, en le relisant : « Les *Humanistes* (Ruge, Feuerbach, etc.), Philosophie et Religion, Intellectualisme et Moralisme » (B. B.).

(Kuno Fischer, Kollach, etc.) — Ils représentent le parti *philosophiste* du siècle dernier, tout-puissant à dissoudre par le raisonnement et la raison, impuissant à construire, car la construction repose sur le sentiment, l'instinct et la volonté. La conscience philosophique se prend ici pour la force réalisatrice, la rédemption de l'intelligence se prend pour la rédemption du cœur, c'est-à-dire la partie pour le tout, et le dernier en ordre chronologique pour le premier. Ils me font saisir la différence radicale de l'*intellectualisme* et du *moralisme*. Chez eux, la philosophie veut supplanter la religion. Le principe de leur religion c'est l'homme, et le sommet de l'homme, c'est la pensée. Leur religion est donc la religion de la pensée.

Ce sont là les deux mondes : le Christianisme apporte et prêche le salut par la conversion de la volonté ; l'Humanisme le salut par l'émancipation de l'esprit. L'un saisit le cœur, l'autre le cerveau. — Tous deux veulent faire atteindre à l'homme son idéal, mais l'idéal diffère, sinon par son contenu, au moins par la disposition de ce contenu, par la prédominance et la souveraineté donnée à telle ou telle force intérieure ; pour l'un l'esprit est l'organe de l'âme ; pour l'autre l'âme un état inférieur de l'esprit ; l'un veut éclairer en améliorant, l'autre améliorer en

éclairant. C'est la différence de Socrate à Jésus.

La question capitale est celle du péché. La question de l'immanence, du dualisme est secondaire, car elle peut être résolue que l'autre reste. La Trinité, la vie à venir, le paradis et l'enfer peuvent cesser d'être des dogmes, des réalités spirituelles, le formalisme et le littéralisme peuvent s'évanouir, la question humaine demeure : Qu'est-ce qui sauve? Comment l'homme est-il amené à être vraiment homme? La dernière racine de son être est-elle la responsabilité, oui ou non? est-ce faire ou savoir le bien, agir ou penser qui sont le dernier but? — Si la science ne donne pas l'amour, elle est insuffisante. Or elle ne donne que l'*amor intellectualis* de Spinoza, lumière sans chaleur, résignation contemplative et grandiose, mais inhumaine parce qu'elle est peu transmissible et reste un privilège et le plus rare de tous. L'*amour moral* place le centre de l'individu au centre de l'être, il a au moins le salut en principe, le germe de la vie éternelle; la pensée décrit autour du centre ses cercles de plus en plus étendus et illimités dans leur croissance. — Chérubins et Séraphins : voilà déjà le dilemme ou plutôt la distinction. Aimer c'est virtuellement savoir; savoir n'est pas virtuellement aimer : voilà la relation de ces deux modes de l'homme. La rédemption par la science ou par

l'amour intellectuel est donc inférieure à la rédemption par la volonté ou par l'amour moral. La première peut libérer du moi, elle peut affranchir de l'égoïsme. La seconde pousse le moi hors de lui-même, le rend actif et agissant. L'une est critique, purificatrice, négative ; l'autre est vivifiante, fécondante, positive. La science, si spirituelle et substantielle qu'elle soit en elle-même, est encore formelle relativement à l'amour. La force morale est donc le point vital.

Et cette force ne s'atteint que par la force morale. Le semblable seul agit sur le semblable. Ainsi n'améliorez pas par le raisonnement, mais par l'exemple ; ne touchez que par l'émotion ; n'espérez exciter l'amour que par l'amour. Soyez ce que vous voulez faire devenir autrui. Que votre être, non vos paroles, soient une prédication.

Donc, pour revenir au sujet, la philosophie ne doit pas remplacer la religion ; les révolutionnaires ne sont pas des apôtres, quoique les apôtres aient été révolutionnaires. Sauver du dehors au dedans, et par dehors j'entends aussi l'intelligence relativement à la volonté, c'est une erreur et un danger. La partie négative de l'œuvre des Humanistes est bonne, elle dépouillera le christianisme de toute une coque devenue extérieure ; mais Feuerbach et Ruge ne peuvent sauver l'humanité. Il lui faut des saints et des héros pour

compléter l'œuvre des philosophes. La science est la puissance de l'homme, et l'amour sa force ; l'homme ne *devient* homme que par l'intelligence, mais il n'est homme que par le cœur. Savoir, aimer et pouvoir, c'est là la vie complète.

15 juin 1851. — Ce soir, fait quelques allées et venues sur le Pont des Bergues, par un beau ciel sans lune. J'admirais la fraîcheur des eaux, rayées des lumières des deux quais et miroitant sous le scintillement des étoiles. A la rencontre de ces groupes variés de jeunes gens en phalange, de familles, de couples, d'enfants qui regagnaient en chantant ou causant leurs foyers domestiques, leur mansarde ou leur salon, j'éprouvais un sentiment de sympathie pour tous ces passants, j'ouvrais les yeux et les oreilles en poète et en peintre. ou tout simplement en curieux bienveillant, je me sentais content de vivre et de voir vivre. Peut-être seulement aurais-je désiré à mon bras quelque jeune fille au visage aimant, pour partager un peu cette poésie. Cette vision passe quelquefois en dansant devant moi, mais j'en détourne les yeux : elle a trop de charme et d'enivrement pour que je m'y abandonne. Le *tout ou rien* fait mon stoïcisme. Chercher est odieux pour ma fierté, ne pas chercher n'aboutit pas. Ni mère, ni tante, ni sœur, ni amie ne

cherchent pour moi. Donc, je ceins mes reins et referme exactement mon cilice. Or la trentaine approche. Souffle ta lampe. Il se fait tard, et demain a sa tâche à accomplir.

15 août 1851. — Savoir être prêt, grande chose! faculté précieuse et qui implique du calcul, du coup d'œil et de la décision. Il faut pour cela savoir trancher, car on ne peut tout dénouer; savoir dégager l'essentiel, l'important des minuties qui ne finissent jamais; en un mot simplifier sa vie, ses devoirs, ses affaires, son bagage, etc.

Il est étonnant combien nous sommes d'ordinaire enchevêtrés, empelotonnés de mille et un empêchements et devoirs qui n'en sont pas, et qui nous entravent pourtant dans nos mouvements. Savoir finir, c'est la même chose au fond que savoir mourir, c'est distinguer les choses véritablement nécessaires et remettre les autres à leur place. — Pour être le plus libre possible à chaque moment, il faut avoir beaucoup d'ordre. C'est le désordre qui nous rend esclaves. Le désordre d'aujourd'hui escompte la liberté de demain.

Les choses que nous laissons traîner derrière nous se redressent plus tard devant nous et embarrassent notre chemin. Que chacun de nos jours règle ce qui le concerne, liquide ses affaires,

respecte le jour qui le suivra, et alors nous serons toujours prêts. L'encombrement nuit à toute aisance, à toute liberté, à toute clarté, et l'encombrement naît de l'ajournement.

Donc ne renvoie pas au lendemain ce qui peut être fait sur l'heure. Rien n'est fait, tant qu'il reste quelque chose à faire : achever est la mesure du maître.

Aix-les-Bains, 2 septembre 1851. — Entrepris Tocqueville (*De la Démocratie en Amérique*). Mon impression est encore mêlée. Bel ouvrage, mais j'y sens un peu trop l'imitation de Montesquieu. Puis ce style abstrait, piquant, fin, sentencieux, est un peu dur, raffiné et monotone. Il a trop d'esprit et pas assez d'imagination. Il est fragmentaire, coupé, pétillant, mais il ne laisse pas que de fatiguer par sa mobilité soubresautée. Il fait penser plus qu'il ne charme, et quoique grave, il paraît sautillant. Cette méthode de morcellement de la pensée, d'illumination du sujet par facettes successives, a de sérieux inconvénients. On voit trop bien les détails au détriment de l'ensemble. Cette multitude d'étincelles éclairent mal. — En somme, je trouve ce style spirituel, subtil, profond même, mais un peu sec, brisé et fatigant. L'auteur est évidemment une intelligence grave, mûre,

pénétrante, qui domine de haut son sujet et l'analyse avec sagacité dans ses mille replis.

Aix-les-Bains, 6 septembre 1851. — L'ouvrage de Tocqueville donne à l'esprit beaucoup de calme, mais lui laisse un certain dégoût. On reconnaît la nécessité de ce qui arrive, et l'inévitable repose; mais on voit que l'ère de la médiocrité en toute chose commence, et le médiocre glace tout désir. L'égalité engendre l'uniformité, et c'est en sacrifiant l'excellent, le remarquable, l'extraordinaire, que l'on se débarrasse du mauvais. — Le spleen deviendra la maladie du siècle égalitaire. — L'utile remplacera le beau, l'industrie l'art, l'économie politique la religion, et l'arithmétique la poésie.

Le temps des grands hommes passe; l'époque de la fourmilière, de la vie multiple arrive. Par le nivellement continuel et la division du travail, la société deviendra tout, et l'homme ne sera rien.

La statistique enregistrera de grands progrès, et le moraliste un déclin graduel; les moyennes monteront comme le fond des vallées par la dénudation et l'affaissement des monts. Un plateau de moins en moins onduleux, sans contrastes, sans oppositions, monotone, tel sera l'aspect de la société humaine. Les extrêmes se

touchent, et si la marche de la création consiste d'abord à dégager sans limite et multiplier les différences, elle revient ensuite sur ses pas pour les effacer une à une. L'égalité qui, à l'origine, est encore la torpeur, l'inertie, la mort, deviendrait-elle à la fin la forme de la vie?

N'est-ce pas acheter trop cher le bien-être universel que de le payer au prix des plus hautes facultés, des plus nobles tendances de l'espèce humaine? Est-ce bien là le sort fatal réservé aux démocraties? Ou bien, au-dessus de l'égalité économique et politique à laquelle tend la démocratie socialiste, se formera-t-il un nouveau royaume de l'esprit, une église de refuge, une république des âmes, où par-dessus le pur droit et la grossière utilité, le beau, l'infini, l'admiration, le dévouement, la sainteté auront un culte et une cité? Le matérialisme utilitaire, la légalité sèche, égoïste, l'idolâtrie de la chair et du moi, du temporel et de Mammon sont-elles le terme de nos efforts? Je ne le crois pas. — L'idéal de l'humanité est tout autrement haut. Mais l'animal réclame le premier, et il faut d'abord bannir la souffrance superflue et d'origine sociale avant de revenir aux biens spirituels. Il faut que tout le monde vive avant que de s'occuper de religion.

Aix-les-Bains, 7 septembre 1851 (dix heures du soir). — Un clair de lune étrange, recueilli, par une brise fraîche et un ciel traversé de nuages, rend à cette heure notre terrasse charmante. Ces rayons doux et pâles laissent tomber du zénith une paix résignée qui pénètre. C'est la joie calme, le sourire pensif de l'expérience, avec une certaine verdeur stoïque. Les étoiles brillent, les feuillages frémissent sous des reflets argentés; pas un bruit de vie dans la campagne, de larges ombres s'engouffrent sous les allées et au tournant des escaliers. Tout est mystérieux, furtif et solennel.

Heure nocturne, heure de silence et de solitude, tu as de la grâce et de la mélancolie, tu attendris et tu consoles; tu nous parles de tout ce qui n'est plus et de tout ce qui doit mourir, mais tu nous dis : Courage! et tu nous promets le repos.

9 novembre 1851 (dimanche). — Second discours d'Adolphe Monod à Saint-Gervais, moins grandiose peut-être, mais presque plus hardi et pour moi plus édifiant que celui de dimanche dernier. Le sujet était *saint Paul* ou la vie active, comme celui de dimanche *saint Jean* ou la vie intérieure du chrétien. J'ai ressenti les chaînes d'or de l'éloquence; j'étais suspendu

à ses lèvres et ravi de son audace et de sa grâce, de son élan et de son art, de sa sincérité et de son talent; j'ai reconnu que pour les puissants les difficultés sont une source d'inspiration, et ce qui ferait broncher les autres l'occasion de leurs plus hauts triomphes. — Il a fait pleurer saint Paul pendant une heure et demie, il en a fait une nourrice, il a été chercher son vieux manteau, ses prescriptions d'eau et de vin à Timothée, la toile qu'il raccommodait, son ami Tychique, bref tout ce qui pouvait faire sourire, et de là il a su tirer le pathétique le plus constant, les leçons les plus austères et les plus saisissantes. Dans les larmes de la douleur, de la charité et de la tendresse, il a fait revivre tout saint Paul, comme martyr, comme apôtre et comme homme, avec une grandeur, une onction, une chaleur de réalité, telles que je ne les avais encore jamais vues.

L'apothéose de la douleur dans notre siècle de bien-être, où pasteurs et troupeaux s'engourdissent dans les langueurs de Capoue; l'apothéose de la charité ardente, militante, à notre époque de froideur et d'indifférence pour les âmes; l'apothéose du christianisme humain, naturel, devenu chair et vie, à notre époque où les uns le mettent pour ainsi dire au-dessus de l'homme et les autres au-dessous, et enfin, pour

péroration, la nécessité d'un peuple nouveau, d'une génération plus forte, pour sauver le monde en présence des tempêtes qui le menacent : Peuple de saint Paul lève-toi et à l'œuvre ! Paul a pleuré, mais il triomphe. Aujourd'hui comme lui, demain avec lui !

Diction, composition, ressources, débit, images, tout est instructif, étonnant, précieux à recueillir. Quelle étude infinie que celle d'une heure pareille ; que de trésors d'habileté à admirer en même temps qu'on pleure !

18 novembre 1851. — L'énergique subjectivité qui s'affirme avec foi en soi, qui ne craint pas d'être quelque chose de particulier, de défini, et sans avoir conscience ou honte de son illusion subjective, m'est étrangère. Je suis, quant à l'ordre intellectuel, essentiellement objectif, et ma spécialité distinctive c'est de pouvoir me mettre à tous les points de vue, de voir par tous les yeux, c'est-à-dire de n'être enfermé dans aucune prison individuelle. — De là aptitude à la théorie, et irrésolution dans la pratique ; de là talent critique et gêne de production spontanée ; de là aussi, longue incertitude de convictions et d'opinions, tant que mon aptitude est restée instinct, mais maintenant qu'elle est consciente et qu'elle se possède, elle peut conclure

et s'affirmer à son tour, en sorte qu'après avoir donné l'inquiétude, elle apporte enfin la paix. Elle dit : Il n'y a repos d'esprit que dans l'absolu, repos du sentiment que dans l'infini, repos de l'âme que dans le divin. Rien de fini n'est vrai, n'est intéressant, n'est digne de me fixer. Tout ce qui est particulier est exclusif, tout ce qui est exclusif me répugne. Il n'y a de non-exclusif que le Tout; c'est dans la communion avec l'Être et par tout l'être que se trouve ma fin. Alors, dans la lumière de l'absolu, toute idée devient digne d'étude; dans l'infini, toute existence digne de respect; dans le divin, toute créature digne d'amour. L'homme complet et harmonique, l'homme-Christ, voilà mon credo. L'amour, dans l'intelligence et la force, voilà mon aspiration.

2 décembre 1851. — La loi du secret. Fais comme la plante, protège par l'obscurité tout ce qui germe en toi, pensée ou sentiment, et ne le produis au jour que déjà formé. Toute conception doit être enveloppée du triple voile de la pudeur, du silence et de l'ombre. Respecte le mystère, car sa profanation donne la mort. Ne mets pas à nu tes racines, si tu veux croître et vivre. Et s'il se peut, même au jour de la naissance, ne convie pas de témoins, comme le font

les reines, mais ouvre-toi comme la gentiane des Alpes sous le regard de Dieu seul.

1^{er} février 1852 (dimanche). — Passé une partie de l'après-midi à lire les *Monologues* (de Schleiermacher). Ce petit livre m'a fait une presque aussi grande impression qu'il y a douze ans pour la première fois. Il m'a replongé dans ce monde intérieur où je reviens avec béatitude, quand je m'en suis écarté. J'ai pu du reste mesurer le progrès fait depuis lors, à la transparence que toutes ces pensées avaient pour moi, à la foule d'analogies que j'y retrouvais avec les miennes, à la liberté avec laquelle j'entrais dans ce point de vue et aussi le jugeais. C'est grand, puissant, profond, mais c'est encore orgueilleux et même égoïste. Le centre de l'univers, c'est encore le Moi, le grand *Ich* de Fichte.

L'indomptable liberté, l'apothéose de l'individu s'élargissant jusqu'à contenir le monde, s'affranchissant jusqu'à ne reconnaître rien d'étranger, ni aucune limite, tel est le point de vue de Schleiermacher. La *vie intérieure* : 1, dans son affranchissement du temps; 2, dans son double but, réalisation de l'espèce et de l'individualité; 3, dans sa domination fière de toutes les circonstances ennemies; 4, dans sa sécurité prophétique de l'avenir; 5, enfin, dans

son immortelle jeunesse, tel est le contenu des cinq *Monologues*.

Nous entrons dans une vie monumentale, typique, profondément originale et réfractaire à toute influence extérieure, bel exemple de l'autonomie du Moi, beau modèle de caractère; — stoïcisme — mais le mobile de cette vie n'est pas encore religieux; il est plutôt moral et philosophique. — Je n'y vois point un modèle, mais un exemple; non un résultat à imiter, mais un sujet précieux d'étude.

Cet idéal de la liberté absolue, infrangible, inviolable, se développant d'après ses propres lois, se respectant elle-même, et dédaignant le monde et l'activité pratique est aussi l'idéal d'Emerson. L'homme jouit ici de lui-même, et réfugié dans l'inaccessible sanctuaire de sa conscience personnelle, il devient un Dieu. Il est à lui-même principe, mobile et fin de sa destinée, il est lui-même et c'est assez. L'orgueil de la vie n'est pas loin d'une sorte d'impiété, d'un déplacement de l'adoration. En effaçant l'humilité, ce point de vue surhumain a un grave danger, il est la tentation même à laquelle succomba Adam, celle de devenir son maître en étant devenu semblable aux Eloïm. L'héroïsme dans les *Monologues* touche à la témérité, la liberté apparaît trop comme indépendance et pas assez comme

soumission; tout le côté du devoir est trop resté dans l'ombre; l'âme est trop seule et trop émanicipée de Dieu; bref le droit et la valeur de l'individu sont trop exclusivement mis en saillie, et dans l'individu, l'unité de vie ne laisse pas assez voir au-dessous d'elle la discorde et la lutte, la paix est achetée à trop bon compte, la sérénité est trop de nature et pas assez de conquête.

Ontologiquement, la position de l'homme dans le monde des esprits est mal indiquée. L'âme individuelle n'étant pas unique et ne sortant pas d'elle-même ne peut se concevoir seule. Psychologiquement, la force de spontanéité du moi est conçue trop exclusivement. En fait, dans l'évolution de l'homme, elle n'est pas tout. Moralement, le mal est à peine nommé, le déchirement, condition de la vraie paix, n'apparaît pas. La paix n'est ni une victoire ni un salut, c'est plutôt une bonne fortune.

2 février 1852. — Encore les Monologues. Je me suis assez défendu hier contre eux par la critique, je puis m'abandonner maintenant sans scrupule et sans danger à la sympathie et à l'admiration qu'ils m'inspirent. Cette vie essentiellement libre, cette conception souveraine de la dignité humaine, cette possession actuelle de l'univers et de l'infini, cet affranchissement de

tout ce qui passe, ce sentiment puissant de sa supériorité et de sa force, cette énergie invincible de la volonté, cette pénétration parfaite de soi-même, cette autocratie de la conscience qui s'appartient, tous ces signes d'une magnifique et indomptable personnalité, d'une nature conséquente, complète, profonde, harmonique, indéfiniment perfectible, m'ont pénétré de joie et de reconnaissance. Voilà une vie, voilà un homme! Ces perspectives ouvertes sur l'intérieur d'une grande âme font du bien. A ce contact, on se fortifie, on se restaure, on se retrempe. Le courage revient par la vue. Quand on voit ce qui a été, on ne doute plus que cela puisse être. En voyant un homme, on se dit : Oui, soyons homme!


3 mars 1852. — L'opinion a sa valeur et même sa puissance; l'avoir contre soi, fût-elle erronée de tout point, est pénible auprès des amis, nuisible auprès des autres hommes. — Il ne faut pas flatter l'opinion, ni la courtiser, mais il convient, s'il se peut, de ne pas lui faire ou même lui laisser suivre fausse piste à votre sujet. Le premier est une bassesse, le second une imprudence. On doit avoir honte de l'un, on peut avoir regret de l'autre. — Prends garde à toi, tu es très porté à cette dernière faute, et elle

t'a déjà fait beaucoup de tort. Par raideur et par dédain, tu comptes sur la justice du temps; par sagesse, tu devrais lui faciliter sa tâche et hâter son jour. — Quand on vit en société, il ne suffit pas d'avoir pour soi sa conscience, il est bon et peut-être nécessaire de mettre de son côté l'opinion. — Fléchis donc ta fierté, abaisse-toi jusqu'à devenir habile. Ce monde de loups et de renards, d'égoïsmes adroits et d'ambitions actives, de vanités énormes et de mérites lilliputiens, ce monde des hommes, où il faut mentir par le sourire, la conduite, le silence autant que par la parole, monde dégoûtant pour l'âme droite et fière, ce monde, c'est le tien. Il faut savoir y vivre. On y a besoin de succès, réussis. On n'y reconnaît que la force : sois fort. L'opinion veut courber les fronts sous sa loi. Au lieu de la narguer, il vaut mieux la vaincre. — Je comprends la colère du mépris et le besoin d'écraser que donne invinciblement tout ce qui rampe, tout ce qui est tortueux, oblique, ignoble...

Mais je ne puis rester longtemps sur ce sentiment, qui est de la vengeance. Ce monde, ce sont des hommes, ces hommes, ce sont des frères. N'exilons pas le souffle divin. Aimons. Il faut vaincre le mal par le bien; il faut conserver une conscience pure. — A ce point de vue,

on peut encore se prescrire la prudence : Sois simple comme la colombe et prudent comme le serpent, a dit l'apôtre. — Soigne ta réputation, non par vanité, mais pour ne pas nuire à ton œuvre et par amour pour la vérité. Il y a encore de la recherche de soi-même dans ce désintéressement raffiné, qui ne se justifie pas, pour se sentir supérieur à l'opinion. L'habileté, c'est de paraître ce qu'on est, l'humilité, c'est de sentir qu'on est peu de chose.

Allons, merci, Journal, mon emportement a passé. Je suis tranquille et me sens bienveillant. Je viens de relire ce cahier et ma matinée s'est envolée dans ce monologue. J'ai du reste trouvé de la monotonie dans ces pages, et le même sentiment y revient trois ou quatre fois. Tant pis; ces pages ne sont pas faites pour être lues, elles sont écrites pour me calmer et me ressouvenir. Ce sont des jalons dans mon passé, et au lieu de quelques-uns des jalons, il y a des croix funéraires, des pyramides de pierre, des tiges qui ont reverdi, des cailloux blancs, des médailles; tout cela sert à retrouver son chemin dans les Champs Élysées de l'âme. Le pèlerin a marqué ses étapes, il peut retrouver la trace de ses pensées, de ses larmes et de ses joies. Ceci est mon carnet de voyage; si quelques passages peuvent en être utiles à d'autres, et si j'en ai



parfois communiqué même au public, ces mille pages dans leur ensemble ne sont bonnes que pour moi, et pour ceux qui après moi pourront s'intéresser à l'itinéraire d'une âme, dans une condition obscure, loin du bruit et de la renommée. Ces feuilles seront monotones quand ma vie l'aura été, elles se répéteront quand les sentiments se répéteront; c'est toujours de la vérité; et la vérité est leur seule muse, leur seul prétexte, leur seul devoir. Comme registre psychologique et biographique, elles auront plus tard de la valeur pour ma vieillesse, si je vieillis; elles ont déjà du prix pour moi comme confidentes et comme oreiller.

3 mars 1852.— ... Il n'y a pas beaucoup de jeunes gens de mon âge, qui, sans souci pour leur existence matérielle, se soient plus et plus souvent rongés intérieurement que moi. Quand je pense aux sombres promenades solitaires, aux rages insensées et douloureuses ressenties au grand soleil, certains jours de printemps, aux soirées et aux matinées perdues à me serrer le cœur entre les mains, à toutes mes larmes rentrées de Berlin et d'ailleurs; quand je pense à mes veilles de Faust, à la solitude morale dans laquelle il m'a fallu grandir depuis mon enfance, sauf les rencontres précieuses mais épisodiques de l'amitié; quand je

réfléchis à ce que je serais sans les distractions de l'étude, sans l'oubli de moi-même, sans la vie de la pensée, sans le refuge tranquille de la science, — je ne puis m'empêcher de voir que le fond de ma vie est la tristesse, parce que j'ai vécu seul, dans l'abandon, refoulé sur moi-même, et qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul. Ce sont des souffrances qui font rire les autres, quand on a du reste loisirs, indépendance, qu'on peut étudier, voyager, flâner à son gré; mais quoique je ne puisse pas le dire, j'ai cependant souffert et même assez souffert. Dieu merci, je n'ai pas la sottise d'y mettre de la vanité; mais je trouve le surnom d'« heureux de ce monde » curieux par le contraste. D'ailleurs il exprime quelque chose de vrai, c'est-à-dire mon état présent et mon extérieur. J'ai l'attitude et le dehors d'un homme qui ne désire rien et a fait son nid. Seulement le monde prend trop souvent votre cuirasse pour votre épiderme, votre apparence pour votre réalité, et vous croit insensible parce que vous contenez votre sentiment.

26 avril 1852. — Ce soir éprouvé du vide, rentré en moi-même : avenir, solitude, devoir, toutes ces idées solennelles ou pressantes sont venues me visiter. J'ai recommencé mon credo, reconstitué (et cette fois dans un carnet à part)

le catéchisme de ma vie, le plan de ma conduite, l'unité de mon existence bariolée et capricieuse. — Je me suis recueilli, révisé, ramassé, concentré, massé en moi-même, et cela est bien nécessaire contre la dispersion et la distraction qu'amènent les jours et les détails.

Lu une partie du livre de Krause¹ (*Urbild der Menschheit* (1811), qui répondait à merveille à ma pensée et à mon besoin ; en général ce philosophe exerce sur moi une impression bien-faisante ; sa sérénité intime et religieuse gagne et envahit. Il donne la paix et le sentiment de l'infini.

Pourtant il me manque quelque chose : le culte, la piété positive et partagée. Quand donc l'Église à laquelle j'appartiens de cœur sera-t-elle constituée ? Je ne puis, comme Scherer, me contenter d'avoir raison tout seul. Il me faut un christianisme moins solitaire. Il le faut aussi plus pratique : je prie souvent, je n'ai pas communie à Pâques. Aussi mes besoins religieux ne sont pas satisfaits, c'est comme mes besoins sociaux et mes besoins d'affection. Quand je cesse de les oublier dans la somnolence, ils se réveillent avec une sorte d'âcreté douloureuse. Ma vie est tiède,

1. Ch.-Christian-Frédéric Krause, 1781-1832, philosophe allemand, chef d'école ; il a désigné son système par le nom de *panenthéisme*.

elle manque d'énergie, de substance, de grandeur et de joie. Pourquoi? faute de réactifs, de stimulants, de circonstances. Je m'endors comme la marmotte parce que l'hiver m'entoure. L'hiver, c'est le milieu dans lequel je suis plongé, l'atmosphère inerte, engourdie des esprits, les préoccupations mesquines, terre-à-terre, fastidieuses qui m'enveloppent et m'oppressent. J'oscille entre la langueur et l'ennui, l'éparpillement dans l'infiniment petit et la nostalgie de l'inconnu ou du lointain. — Il faut singulièrement de puissance morale pour résister à ces influences ambiantes, et pour se régénérer perpétuellement dans cette déperdition ennemie. C'est l'histoire, si souvent faite par les romanciers français, de la vie de *province*; seulement la province, c'est tout ce qui n'est pas la patrie de l'âme, tout lieu où le cœur se sent étranger, inassouvi, inquiet et altéré. Hélas! à le bien prendre, ce lieu c'est la terre, cette patrie rêvée c'est le ciel. Cette souffrance c'est la nostalgie éternelle, la soif du bonheur.

In der Beschränkung zeigt sich erst der Meister, dit Goethe. — Mâle résignation, c'est aussi la devise des maîtres de la vie : mâle, c'est-à-dire courageuse, active, résolue, persévérante; — résignation, c'est-à-dire renoncement, abnégation, concentration, limitation. — Énergie résignée, c'est la sagesse des fils de la terre, c'est la

sérénité possible dans cette vie de lutte et de combat; c'est la paix du martyr et la promesse du triomphe.

*Lancy*¹, 28 avril 1852. — Langueurs printanières, vous voilà donc revenues, vous me visitez encore après une longue absence. Hier au soir le théâtre, ce matin la poésie (Ch. Reynaud, Heine), le chant des oiseaux, les rayons tranquilles, l'air des campagnes verdoyantes, tout m'est monté au cœur et mes yeux se sont mouillés. O silence, tu es effrayant! effrayant comme le calme de l'Océan qui laisse plonger le regard dans ses abîmes insondables; tu nous laisses voir en nous des profondeurs qui donnent le vertige, des besoins inextinguibles, infinis, des trésors de souffrance et de regret. Viennent les tempêtes! elles agitent au moins la surface de ces ondes aux secrets terribles. Soufflent les passions! en soulevant les vagues de l'âme elles en voilent les gouffres sans fond. A nous tous, enfants de la terre, fils du temps, l'éternité inspire une involontaire angoisse, et l'infini une mystérieuse épouvante. Il nous semble entrer dans le royaume de la mort. — Pauvre cœur, tu veux de la vie, tu veux de l'amour, tu veux des illusions, et tu as raison après tout, la vie est sacrée.

1. Village près de Genève.

Dans ces moments de tête à tête avec l'infini, quel autre aspect prend la vie ! comme tout ce qui nous occupe, préoccupe, passionne et remplit, devient subitement à nos yeux, puéril, frivole et vain. Nous nous semblons des marionnettes qui jouons au sérieux une parade fantastique, et qui prenons des hochets pour des trésors. Comme alors tout est autre : la réalité paraît moins vraie que la fable et que l'art. Le but de tout ceci c'est le développement de l'âme, tout le reste ombre, prétexte, figure, symbole et rêve : l'âme est la seule réalité, le reste est la fantasmagorie sublime destinée à l'égayer et à la former. Berkeley paraît vrai, Fichte et Emerson aussi. Les contes de fée, les légendes, sont aussi directement vrais que l'histoire naturelle et plus encore, du moins emblèmes plus transparents. Immortelle, durable, seule parfaitement réelle est la conscience ; le monde n'est qu'un feu d'artifice. La conscience est un univers, son soleil est l'amour.

Ah ! je retombe déjà dans la vie générale, objective de la pensée, elle me délivre (est-ce le mot ?), non, elle me prive de la vie intime du sentiment. Le savant tue l'amoureux, la réflexion dissout la rêverie et brûle ses ailes délicates. — Voilà pourquoi la science ne fait pas des hommes, elle en fait des entités, des abstractions ; ah ! sentons, vivons et n'analysons pas toujours. Soyons naïfs

avant d'être réfléchis. Donnons-nous avant de reprendre. Éprouvons avant d'étudier. Laissons-nous aller à la vie.

Enivrons-nous de poésie,
Nos cœurs n'en aimeront que mieux !

Langueurs printanières, vous parlez d'amour. Il est doux de partager sa vie pour la doubler. N'aurai-je donc jamais le cœur d'une femme pour m'y appuyer ? un fils pour me faire revivre, un petit monde où je puisse laisser fleurir tout ce que je cache en moi ? Je recule et redoute, crainte de briser mon rêve ; j'ai tant mis sur cette carte que je n'ose la jouer. Rêvons encore...

Ne te violente pas toi-même et respecte en toi les oscillations du sentiment, c'est ta vie et ta nature : un plus sage que toi les a faites. Ne t'abandonne pas tout entier à l'instinct ni à la volonté ; l'un est une sirène, l'autre un despote. Ne sois ni l'esclave de tes impulsions et de tes sensations du moment, ni celui d'un plan abstrait et général. Sois ouvert à ce qu'apporte la vie, du dedans et du dehors, à l'imprévu ; mais donne à ta vie l'unité, ramène l'imprévu dans les lignes de ton plan. Élève la nature à l'esprit et que l'esprit redevienne nature. C'est à cette condition que ton développement sera harmonieux et que la sérénité de l'Olympe, la paix du ciel pourront

rayonner sur ton front ; — toujours à condition que ta paix soit faite et que tu aies gravi le calvaire.

(*Après-midi*). — Ne retrouverai-je pas quelques-unes de ces rêveries prodigieuses, comme j'en ai eu quelquefois : à l'aube, un jour de mon adolescence, assis dans les ruines du château de Faucigny ; sous le soleil de midi, une fois dans la montagne, au-dessus de Lavey, couché au pied d'un arbre et visité par trois papillons ; une nuit sur la grève sablonneuse de la mer du Nord, le dos sur la plage et le regard errant dans la voie lactée ; — de ces rêveries grandioses, immortelles, cosmogoniques où l'on porte le monde dans son sein, où l'on touche aux étoiles, où l'on possède l'infini ? Moments divins, heures d'extase où la pensée vole de monde en monde, pénètre la grande énigme, respire large, tranquille, profonde comme la respiration diurne de l'Océan, sereine et sans limites comme le firmament bleu ; visites de la muse Uranie, qui trace autour du front de ceux qu'elle aime le nimbe phosphorescent de la puissance contemplative, et qui verse dans leur cœur l'ivresse tranquille du génie, sinon son autorité ; instants d'intuition irrésistible où l'on se sent grand comme l'univers et calme comme un Dieu ? — Des sphères célestes jusqu'à la mousse ou au coquillage sur lequel je

reposais, la création entière m'était soumise, vivait en moi, et accomplissait son œuvre éternelle avec la régularité du Destin et l'ardeur passionnée de l'amour. Quelles heures, quels souvenirs ! Les débris qui m'en restent suffisent à me remplir de respect et d'enthousiasme, comme des visites du Saint-Esprit. Et retomber de ces cimes aux horizons sans bornes, dans les ornières bourbeuses de la trivialité ! Quelle chute ! Pauvre Moïse ! tu vis aussi onduler dans le lointain les coteaux ravissants de la terre promise, et tu dus étendre tes os fatigués dans une fosse creusée au désert. — Lequel de nous n'a sa Terre promise, son jour d'extase et sa fin dans l'exil ? Que la vie réelle est donc une pâle contrefaçon de la vie entrevue, et combien ces éclairs flamboyants de notre jeunesse prophétique rendent plus terne le crépuscule de notre maussade et monotone virilité !

Lancy, 29 avril 1852. — Étudié les progrès de nos lilas, de nos spirées, etc. Charmante surprise : l'épanouissement d'un des arbustes à petites feuilles, fleuri pendant la nuit à toutes ses extrémités, coquet, mignon et frais comme un bouquet de noces, avec toutes les grâces d'une demi-éclosion ; que ces fleurettes blanches, discrètement ouvertes comme des pensées du matin,

et posées comme des abeilles ou des gouttes de rosée sur ce jeune feuillage délicat et d'un vert si virginal, avaient d'élégante et pudique beauté ! Mère des merveilles, mystérieuse et tendre Nature, pourquoi ne vivons-nous pas en toi ? Les poétiques flâneurs de Töpffer, Jules, Charles, tous ces sensibles amis et amants de la nature, ces observateurs ravis et éblouis revenaient à mon souvenir comme un reproche ou une leçon. Le modeste jardin d'un presbytère, l'horizon étroit d'une mansarde contiennent autant d'enseignements qu'une bibliothèque pour qui sait regarder et attendre. Oui, nous sommes trop occupés, trop affairés, trop encombrés, trop actifs. Il faut savoir jeter par-dessus bord tout son bagage de soucis, de pédanterie et d'érudition, se refaire simple, enfant, vivre de l'heure du présent, reconnaissant, naïf et heureux. Oui, il faut savoir être oisif ; dans l'inaction attentive et recueillie, notre âme efface ses plis, se détend, se déroule, renaît comme l'herbe foulée ou la haie émondée ou la feuille froissée, redevient naturelle, spontanée, sincère, originale ; la rêverie, comme la rosée, rafraîchit et retrempe le talent ; source de joie et de pensées, elle accumule en se jouant, les matériaux et les images ; c'est le dimanche de la pensée ; et qui sait si le repos de la flânerie n'est pas aussi important et pas plus fécond que la

tension du travail. — La flânerie, si spirituellement chantée et vantée par Töpffer, n'est pas seulement délicieuse mais utile. C'est un bain de santé qui rend l'élasticité au corps et à l'âme; c'est le signe et la fête de la liberté; c'est un banquet joyeux, le banquet du papillon qui lutine et butine dans les prés. Or l'âme aussi est un papillon.

Lancy, 2 mai 1852 (dimanche). — Cette matinée lu l'épître de saint Jacques, le volume exégétique de Cellérier¹ sur cette épître, puis beaucoup de pensées de Pascal, après toutefois avoir passé plus d'une heure au jardin, avec nos deux larronneaux. Je leur ai fait examiner de près les fleurs, arbrisseaux, les hannetons, les escargots, pour les exercer à l'observation, à l'admiration et à la bienveillance.

Quelle n'est pas l'importance des premiers dialogues dans la première enfance! Combien j'ai senti la sainteté de cette mission! Je ne l'aborde qu'avec une sorte de religieux effroi. L'innocence et l'enfance sont sacrées. Le semeur qui jette le grain, le père qui jette la parole féconde, accomplissent un acte de pontife, et ne devraient le faire qu'avec religion, avec prière et gravité, car

1. Jacob-Élysée Cellérier, professeur de théologie à l'Académie de Genève, né en 1785, mort en 1862.

ils travaillent au règne de Dieu. Toute semaille est une chose mystérieuse, qu'elle tombe dans le sol ou dans les âmes. L'homme est un colon; toute son œuvre à le bien prendre est de développer la vie, de la semer partout; c'est la tâche de l'humanité, et cette tâche est céleste. L'influence d'un mot dit à son heure est incalculable. Nous oublions trop que la parole est une révélation, un ensemencement (*sermo-serere*). O le langage! quelle chose profonde! mais nous sommes obtus, parce que nous sommes matériels et matérialistes. Nous voyons les pierres et les arbres, nous ne distinguons pas les armées des idées invisibles qui peuplent l'air et battent perpétuellement de l'aile autour de chacun de nous!

3 mai 1852. — Les hommes, comme le costume masculin, sont vulgaires, laids ou uniformes dans toutes les classes; ce sont les femmes qui, comme la flore des montagnes, indiquent avec la précision la plus caractéristique la gradation des zones superposées de la société. La hiérarchie morale se marque ostensiblement et visiblement dans l'un des sexes, elle est confuse dans l'autre. Chez les femmes, elle a la régularité des moyennes et de la nature; chez les hommes elle a les bizarreries imprévues de la liberté. C'est que l'homme se fait plutôt lui-même par sa volonté et que la

femme est façonnée par sa destinée; que l'un modifie les circonstances avec son énergie, et que l'autre les subit et les reflète dans sa douceur; bref que la femme est plutôt genre et l'homme individu.

6 mai 1852. — Chose curieuse, les femmes sont à la fois le sexe le plus un et le plus différent; le plus un au point de vue moral, le plus différent au point de vue social; confrérie dans le premier cas, hiérarchie dans le second. Tous les degrés de culture et de condition se marquent nettement dans leur extérieur, leurs manières et leurs goûts; la fraternité intérieure se retrouve dans leurs sentiments, leurs instincts et leurs désirs. Le sexe féminin représente ainsi l'égalité naturelle, et l'inégalité historique; il maintient l'unité de l'espèce et sépare les catégories de la société. La femme a donc une mission essentiellement conservatrice; elle conserve d'un côté l'œuvre de Dieu, ce qu'il y a de permanent dans l'homme, ce qu'il y a en lui de beau, de grand, d'humain; elle conserve d'autre part ce qui est l'œuvre des circonstances, les usages, les ridicules, les préjugés, les petitesse, c'est-à-dire le bon et le mauvais, le sérieux et le frivole. Que voulez-vous? Acceptez la fumée, si vous voulez le feu. C'est ici une loi providentielle, bonne par

conséquent. — La femme est la tradition, comme l'homme est le progrès; et sans eux, point de vie. L'histoire, comme tout ce qui a vie, est le produit des deux forces : si son père est le progrès, la tradition est sa mère. A chaque sexe son lot dans l'œuvre commune de la race.

Lancy, 14 mai 1852. — Hier, je faisais la philosophie de la joie, de l'allégresse, de la jeunesse, du printemps qui sourit et des roses qui enivrent; je prêchais la force, et j'oubliais que c'était un dithyrambe à la bonne chance; qu'affligé et éprouvé comme les deux amis avec lesquels je me promenais, j'aurais raisonné et parlé comme eux.

Nos systèmes, comme on l'a dit, sont l'expression de notre caractère ou la théorie de notre situation. C'est-à-dire que nous aimons à croire acquis ce qui est donné, que nous prenons notre nature pour notre ouvrage et notre lot pour notre conquête : illusion née de la vanité et aussi du besoin de liberté; nous répugnons à être le produit des circonstances ou l'épanouissement d'un germe intérieur; et cependant nous avons tout reçu, et la part vraiment à nous est bien petite, car c'est surtout la négation, la résistance, les fautes et les torts qui forment cette part. Nous recevons tout, la vie et le bonheur, mais la manière dont

nous le recevons, voilà ce qui nous reste. Recevons avec confiance, sans rougeur, sans anxiété; acceptons de Dieu aussi notre nature, ayons pour elle charité, fermeté, intérêt; n'acceptons pas le mal et la maladie en nous, mais acceptons-nous malgré la maladie et le mal. Et ne craignons pas la joie pure; Dieu est bon et ce qu'il fait est bien fait. — Résignons-nous à tout, même au bonheur; parfumons par l'encens de la prière les sentiers épineux de l'épreuve et les chemins fleuris de la félicité. L'homme vraiment saint, a dit un mystique, Boehme ou Angelus, conserverait la fraîcheur du ciel même dans les flammes de l'enfer. La paix de la conscience, voilà le diamant incorruptible que rien d'extérieur ne peut entamer. — Si cela ne paraissait un sauvage et impitoyable paradoxe, je dirais : La souffrance est de notre faute; la sainteté est sereine. L'apôtre a osé dire : Soyez toujours joyeux!

.

Vu le premier ver luisant de la saison, dans le gazon au bord du petit chemin tournant qui descend de Lancy vers la ville. Il rampait furtivement sous l'herbe, comme une pensée timide ou un talent naissant.

17 juin 1852. — Tous les despotismes ont un instinct supérieur et divinatoire de ce qui

entretient l'indépendance et la dignité humaines, et il est curieux de voir nos radicaux entendre l'école tout comme le prince-président, et l'enseignement réaliste servir partout à étouffer sous les faits la liberté d'examen portée sur les questions morales. Le matérialisme est la doctrine auxiliaire de toute tyrannie d'un seul ou des masses. Écraser l'homme spirituel, moral, général, humain si l'on peut dire, en le spécialisant; créer des rouages de la grande machine sociale et non plus des êtres complets, leur donner pour centre la société et non la conscience, asservir l'âme aux choses, dépersonnaliser l'homme, c'est la tendance dominante à notre époque. Atomisme moral et unité sociale, substitution des lois de la matière morte (gravitation, nombre, masse) aux lois de la nature morale (persuasion, adhésion, foi); l'égalité, principe du médiocre, devenant dogme; l'unité par l'uniformité (catholicisme de la démocratie mal entendue); le nombre devenant raison; toujours la quantité au lieu de la qualité; la liberté négative qui n'a aucune règle en soi, et ne rencontre de limite que dans la force, prenant partout la place de la liberté positive, qui est la possession d'une règle intérieure, d'une autorité et d'un frein moraux : c'est le dilemme posé par Vinet : socialisme et individualisme. — Je

dirais plus volontiers c'est l'antagonisme éternel entre la lettre et l'esprit, entre la forme et le fond, entre l'extérieur et l'intérieur, entre l'apparence et la réalité, qui se retrouve dans la conception de toute chose et de toute idée. Le matérialisme épaissit et pétrifie tout, rend toute chose grossière et toute vérité fausse. Il y a un matérialisme religieux, politique, etc., qui gâte tout ce qu'il touche, liberté, unité, égalité, individualité. Ainsi, il y a deux manières d'entendre la démocratie.

Pour en revenir au point de départ, le béotisme imminent ou plutôt le réalisme grossier contre lequel notre enseignement a une lutte à soutenir, n'est pas un phénomène momentané et personnel, mais une tendance de l'époque, et une inclination de notre esprit national dégénéré. Ce qui est vraiment menacé c'est la liberté morale, c'est la conscience, c'est la noblesse même de l'homme, c'est le respect de l'âme. Défendre l'âme, ses intérêts, ses droits, sa dignité, c'est le devoir le plus pressant pour quiconque voit le danger; défendre l'humanité dans l'homme, c'est ce que doivent faire l'écrivain, le pasteur, l'instituteur, le philosophe. L'homme : l'homme vrai, l'homme idéal : telle doit être leur devise, leur mot d'ordre, leur cri de ralliement. Guerre à ce qui l'avilit, le diminue, l'entrave, le dénature :

protection à ce qui le fortifie, l'ennoblit, l'élève ! La pierre de touche de tout système religieux ou politique, ou pédagogique, c'est l'homme qu'il forme, l'individu qui sort de ses mains. Si le système nuit à l'intelligence, il est mauvais ; s'il nuit au caractère, il est vicieux ; s'il nuit à la conscience, il est criminel.

20 juillet 1852. — Marc Monnier a passé chez moi la matinée. Nous avons parlé d'Allemagne, de Paris, de voyage, de Hegel, du présent et de l'avenir. C'est toujours le même garçon, souple, fort, aisé, heureux, plein de verve, de ressort, de gaieté et d'imagination, avec son étoile et son balancier, son goût sûr et sa facilité féconde. Je ne serais pas une semaine avec lui, sans redevenir poète ou au moins écrivain. Il ira en octobre s'établir à Paris. Il a dix ans de plus que son âge. Nous avons parlé de la *Revue suisse* et de mes projets. Je l'ai accompagné jusqu'à Carouge. Voilà bien « l'heureux du siècle », titre que je mérite peu, quoiqu'on me l'ait donné. Aujourd'hui surtout j'étais triste.

Lancy, 12 août 1852. — Chaque sphère de l'être tend à une sphère plus élevée et en a déjà des révélations et des pressentiments. L'idéal, sous toutes ses formes, est l'anticipation sym-

bolique d'une existence supérieure à la nôtre, à laquelle nous tendons. Comme les volcans nous apportent les secrets de l'intérieur du globe, l'inspiration, l'enthousiasme, l'extase sont des explosions passagères du monde intérieur de l'âme. La vie humaine n'est que l'avènement à la vie spirituelle, et il y a encore des degrés innombrables soit dans l'une, soit dans l'autre. Ainsi veille et prie, disciple de la vie, chrysalide d'un ange, prépare ton éclosion future, car l'ascension divine n'est qu'une série de métamorphoses de plus en plus éthérées, où chaque phase, résultat des précédentes, est la condition de celles qui la suivent. La vie divine est une série de morts successives où l'esprit rejette ses imperfections et ses symboles et cède à l'attraction croissante du centre de gravitation ineffable, du soleil de l'intelligence et de l'amour. Les esprits créés, qui reconnaissent leur mission, tendent à former des constellations et des voies lactées dans l'empyrée de la divinité; en devenant des dieux, ils entourent d'une cour étincelante et incommensurable le trône du souverain. Leur grandeur, voilà leur hommage. Leur divinité d'investiture est la couronne la plus éclatante de Dieu. Dieu est le père des esprits; la vassalité de l'amour, telle est la constitution du royaume éternel.

13 août 1852 (*midi*). — J'ai passé toute la matinée dans une méditation profonde. Quels voyages et quels coups d'ailes ! J'ai repris le problème de Mejnour et de Zanoni¹ : Quelle est la vraie vie ? Parcouru, sondé, traversé dans ses trois dimensions la science universelle, franchi tout le temps, tout l'espace, revu les mystères, initiations, évocations, invocations, de toute espèce. Décrit des cercles autour de toute activité, de toute individualité. Je me sentais une sorte d'ubiquité, de clairvoyance et de puissance intellectuelle extraordinaires. J'ai reconquis autour de moi l'espace, l'horizon, l'éther spirituels... Le résultat a été celui-ci : j'ai reproduit, avec l'intensité du rêve, à peu près la vie dans laquelle a dû être plongé Bulwer, lorsqu'il écrivit son livre ; puis après m'y être dilaté, agrandi, retrouvé, j'ai aussi tracé mon cercle autour, je m'en suis dégagé, je m'y suis senti à l'étroit. Je suis repassé de Plotin à Jésus-Christ, et de Tyane à Nazareth. Ce sont des matinées où l'on vit des siècles, et des siècles d'humanité, car on revoit, ressent et reproduit ce qui a fait vivre et mourir des races et des religions, des civilisations et des divinités. — J'ai été presque étonné de ne pas me retrouver en cheveux blancs.

1. Mejnour et Zanoni, personnages d'un roman symbolique de E.-L. Bulwer, *Zanoni* (Londres, 1840).

23 août 1852. — Des visiteurs m'ont pris mon après-midi, d'abord deux de mes étudiants, puis Marc Monnier et Victor Cherbuliez, avec lesquels nous avons discuté de l'Allemagne, de Molière, de Shakespeare, du style des écrivains français, et joué beaucoup de parties de boules. Cherbuliez a gagné, il est plus rose, plus jeune, plus gai, son œil est doux et fin, son front haut et méditatif, sa bouche malicieuse, sa voix seule est un peu vieille et cassée; c'est un garçon bien distingué. Ces deux gars si bien doués, si pleins d'entrain, de zèle, d'espérance m'ont rendu mélancolique. D'ailleurs je n'ai jamais été familier avec Victor : il est trop réservé, trop circonspect et trop malin pour cela. Une pensée involontaire me poursuivait.

Lancy, 27 septembre 1852 (10 h. du matin).
— A cette heure, j'accomplis ma trente et unième année.....

Sois pur, constant, fidèle à toi-même, maître de tes instincts, énergique, crois en toi, n'attends pas l'approbation, la sympathie, la reconnaissance des autres. Songe que tu as une œuvre à faire, que le temps perdu est un vol fait à Dieu, que le découragement est une faiblesse, et que la seule paix, c'est la paix de la conscience, qu'obtiennent seuls le courage et le dévouement. —

Sois dévoué à ta famille, à tes amis, à ta patrie, à tous les hommes ; lutte contre ton inconstance et ta faiblesse de femme ; sois courageux, sois fort, sois homme enfin.

Sois le champion de la vérité, défends l'âme et la liberté, aide à l'enfantement de l'humanité nouvelle, de la société future, ne désespère ni de toi-même ni des autres, aime, crois, travaille, combats, espère. — Ne te laisse pas séduire par les bagatelles, les minuties, les oripeaux, les coquillages de la route. N'oublie pas ton but, ceins tes reins, concentre tes forces, simplifie ta vie, rassemble tes volontés, noue ton faisceau, économise non ton cœur, mais ton temps et tes heures. L'heure de la dispersion, des rêveries à travers champs est passée. Laisse à l'adolescence cette course échevelée et joyeuse, cette poursuite de toutes les fleurs. Il s'agit maintenant de moissonner, de lier sa gerbe, de donner ses fruits....

Le plus beau poème c'est la vie, la vie qui se lit tout en se composant, où la verve et la conscience s'allient et s'entr'aident, la vie qui se sait microcosme et qui joue devant Dieu la répétition en miniature du poème universel et divin. — Oui, sois homme, c'est-à-dire sois Nature, sois Esprit, sois image de Dieu, sois ce qu'il y a de plus grand, de plus beau, de plus élevé dans toutes les sphères de l'être, sois une idée et une

volonté infinie, une reproduction du grand Tout. Et sois tout en n'étant rien, en t'effaçant, en laissant entrer Dieu en toi comme l'air dans un espace vide, en réduisant ton moi égoïste à n'être que le contenant de l'essence divine. Sois humble, recueilli, silencieux, pour entendre au fond de toi-même la voix subtile et profonde; sois spirituel et pur pour entrer en communion avec l'esprit pur. Retire-toi souvent dans le dernier sanctuaire de ton intime conscience, rentre dans ta *ponctualité* d'atome pour t'affranchir de l'espace, du temps, de la matière, des tentations, de la dispersion, pour échapper à tes organes, à ta propre vie, c'est-à-dire meurs souvent, et interroge-toi en face de cette mort, comme préparation à la dernière mort. Celui qui peut sans frémir envisager cécité, surdité, paralysie, maladie, trahison, misère, — celui qui peut, sans trembler, comparaître en face de la Justice souveraine, celui-là seul peut se dire préparé à la mort partielle ou totale. Combien j'en suis loin, et que mon cœur est loin de ce stoïcisme! Mais au moins se détacher de tout ce qui peut nous être enlevé, tout accepter comme un prêt et un don, et ne tenir qu'à l'impérissable, c'est ce qu'il faut essayer. — Croire en un Dieu bon, paternel, éducateur, qui mesure le vent à la brebis tondue, qui ne punit que par nécessité et ne prive qu'à

regret : cette pensée ou plutôt cette conviction donne du courage et de la sécurité. Oh ! que nous avons besoin d'amour, de tendresse, d'affection, de bonté, et que nous sommes vulnérables, nous fils de Dieu, nous, immortels et souverains ! Forts comme le monde, ou faibles comme le vermisseau, suivant que nous représentons Dieu ou que nous ne représentons que nous-mêmes, que nous nous appuyons sur l'Être ou que nous sommes seuls.

Le point de vue religieux, d'une religion active et morale, spirituelle et profonde, donne seul à la vie toute sa dignité et toute son énergie. Il rend invulnérable et invincible. Le baptême spirituel est la véritable eau du Styx : nulle arme terrestre ne peut blesser à mort, nulle résistance ne peut lasser celui qui a été trempé dans son onde. On ne peut vaincre la terre qu'au nom du ciel. Tous les biens furent donnés par-dessus à celui qui ne voulut que la sagesse. C'est quand on est désintéressé qu'on est le plus fort, et le monde est aux pieds de celui qu'il ne peut séduire. Pourquoi ? parce que l'esprit est maître de la matière et que le monde appartient à Dieu. — « Prenez courage, a dit une voix céleste, j'ai vaincu le monde. »

Merci, loisir ; merci, retraite ; merci, Providence ! j'ai pu rentrer en moi, j'ai pu donner

audience à mon bon ange. Je me suis retrempé dans le sentiment de ma vocation, de mon devoir, dans le ressouvenir de ma faiblesse. Allons, année nouvelle, apporte ce que tu voudras, mais ne m'emporte pas la paix, laisse-moi la clarté de la conscience, et l'espoir en Dieu!

Seigneur, prête ta force aux faibles de bonne volonté! (*Midi.*)

Lancy, 31 octobre 1852. — Promenade d'une demi-heure au jardin par une fine pluie. — Paysage d'automne. Ciel tendu de gris et plissé de diverses nuances, brouillards traînant sur les montagnes de l'horizon; nature mélancolique, les feuilles tombaient de tout côté comme les dernières illusions de la jeunesse sous les larmes de chagrins incurables. Nichée d'oiseaux babillards s'effarouchant dans les bosquets et s'ébattant sous les branchages comme des écoliers entassés et cachés dans quelque pavillon. Le sol jonché de feuilles brunes, jaunes et rougeâtres; les arbres à demi dépouillés, les uns plus, les autres moins, fripés de roux, de citron, d'amarante (ordre de dépouillement: catalpa, mûrier, acacia, platane, noyer, tilleul, ormeau, lilas); les massifs et buissons rougissants; quelques fleurs encore: roses, béquettes, capucines, dahlias rouges, blancs, jaunes, panachés, égouttant

leurs pétales, des pétunias flétris, des mésembrythemum au riche incarnat, et dont le feuillage en couronne éclipse par ses teintes mauves et roses les fleurs mignonnettes; mais desséchés, champs nus, haies appauvries. — Le sapin, seul vigoureux, vert, stoïque au milieu de cette phtisie universelle, éternelle jeunesse bravant le déclin. — Tous ces innombrables et merveilleux symboles que les formes, les couleurs, les végétaux, les êtres vivants, la terre et le ciel fournissent à toute heure à l'œil qui sait les voir, m'apparaissaient charmants et saisissants. J'avais la baguette poétique et n'avais qu'à toucher un phénomène pour qu'il me racontât sa signification morale. J'avais aussi la curiosité scientifique, j'enregistrais et questionnais : pourquoi le rouge domine ? ce qui fait durer inégalement les feuilles ? etc., etc.

Un paysage quelconque est un état de l'âme, et qui lit dans tous deux est émerveillé de retrouver la similitude dans chaque détail. La vraie poésie est plus vraie que la science, parce qu'elle est synthétique et saisit dès l'abord ce que la combinaison de toutes les sciences pourra tout au plus atteindre une fois comme résultat. L'âme de la nature est devinée par le poète, le savant ne sert qu'à accumuler les matériaux pour sa démonstration. L'un reste dans l'ensemble, le

second vit dans une région particulière. L'un est concret, l'autre abstrait.

L'âme du monde est plus ouverte et intelligible que l'âme individuelle; elle a plus d'espace, de temps et de force pour sa manifestation.

6 novembre 1852. — Je suis susceptible encore de toutes les passions, car je les ai toutes en moi; dompteur de bêtes féroces, je les tiens en cage et en laisse, mais je les entends parfois gronder. J'ai étouffé plus d'un amour naissant. Pourquoi? parce qu'avec cette sûreté prophétique de l'intuition morale, je les sentais peu viables et moins durables que moi. Je les ai étouffés au profit futur de l'affection définitive. Les amours des sens, de l'imagination, de la sensibilité, je les ai pénétrés et rejetés, je voulais l'amour central et profond. J'y crois encore, et tant pis pour l'honneur du sexe féminin, si j'ai tort. Je ne veux pas de ces passions de paille qui éblouissent, consomment ou dessèchent; j'appelle, j'attends et j'espère encore le grand, le saint, le grave et sérieux amour qui vit par toutes les fibres et par toutes les puissances de l'âme. Toute femme qui ne le comprend pas n'est pas digne de moi. Et si je dois rester seul, j'aime mieux emporter mon espérance et mon rêve que de mésallier mon âme.

8 novembre 1852. — La responsabilité est mon cauchemar invisible. Souffrir par sa faute est un tourment de damné, car le ridicule y envenime la douleur, et le pire des ridicules, celui d'avoir honte de soi à ses propres yeux. Je n'ai de force et d'énergie que contre les maux venus du dehors, mais un mal irréparable, fait par moi, une résiliation pour la vie, de mon repos, de ma liberté, cette seule pensée me rend déjà fou. — J'expie mon privilège. Mon privilège, c'est d'assister au drame de ma vie, d'avoir conscience de la tragi-comédie de ma propre destinée, et plus que cela d'avoir le secret du tragi-comique lui-même, c'est-à-dire de ne pouvoir prendre mes illusions au sérieux, de me voir pour ainsi dire de la salle sur la scène, d'outre-tombe dans l'existence, et de devoir feindre un intérêt particulier pour mon rôle individuel, tandis que je vis dans la confiance du poète qui se joue de tous ces agents si importants, et qui sait tout ce qu'ils ne savent pas. C'est une position bizarre, et qui devient cruelle, quand la douleur m'oblige à rentrer dans mon petit rôle, auquel elle me lie authentiquement, et m'avertit que je m'émancipe trop en me croyant, après mes causeries avec le poète, dispensé de reprendre mon modeste emploi de valet dans la pièce. — Shakespeare a dû éprouver souvent ce sentiment,

et Hamlet, je crois, doit l'exprimer quelque part. C'est une *Doppelgängerei* tout allemande, et qui explique le dégoût de la vie réelle et la répugnance pour la vie publique si communs aux penseurs de la Germanie. Il y a comme une dégradation, une déchéance gnostique, à replier ses ailes de génie et à rentrer dans sa coque grossière de simple particulier. — Sans la douleur, qui est la ficelle de ce hardi cerf-volant, ou le cordon ombilical par lequel cette pensée sublime est rattachée à son humanité, l'homme s'élèverait trop vite et trop haut, et les individus d'élite seraient perdus pour l'espèce, comme des ballons qui, sans la gravitation, ne reviendraient plus de l'empyrée.

Comment donc retrouver le courage de l'action ? En laissant revenir un peu l'inconscience, la spontanéité, l'instinct, qui rattache à la terre et qui dicte le bien relatif et l'utile.

En croyant plus pratiquement à la Providence qui pardonne et permet de réparer.

En acceptant plus naïvement et plus simplement la condition humaine, redoutant moins la peine, calculant moins, espérant plus ; c'est-à-dire diminuant, avec la clairvoyance, la responsabilité, et avec la responsabilité, la timidité.

En acquérant plus d'expérience par les pertes et les leçons.

10 novembre 1852. — En m'éveillant, senti toute la grandeur des dieux de l'Olympe hellénique, et pris en pitié les clabauderies barbares des ignorants qui les ont traités en mauvais joujoux. J'en ai compris la noblesse, la profondeur idéale, et j'ai été grec pendant une heure, avec piété. — Comment la plus belle des races humaines se serait-elle avilie dans ses divinités? Tels hommes, tels dieux. Cette seule réflexion devrait déjà rendre modeste.....

La mythologie grecque est la religion de l'idéal. Chaque être, grand ou petit, ville ou individu, porte en soi sans le savoir une idée, son idée. La dégager, la reconnaître, la fixer, c'est avoir trouvé le phare, la religion, le dieu de cette vie particulière. Le dieu de chaque existence est l'idéal gravé en elle. Chaque vie n'a donc qu'un dieu...

Combien n'avons-nous pas à apprendre des Grecs, ces immortels aïeux! Et comme ils ont mieux résolu leur problème que nous! — Leur homme n'était pas le nôtre, mais comme ils ont mieux révééré, cultivé, anobli l'homme qu'ils connaissaient! — A mille égards encore, nous sommes auprès d'eux des barbares, comme me le disait, en soupirant, Béranger en 1843. — Barbares en éducation, en éloquence, en vie publique, en poésie, en fait d'art, etc. Il nous faut des millions d'hommes pour en produire quelques-uns

d'élite; un millier suffisait en Grèce. Si la mesure d'une civilisation est le nombre d'hommes accomplis qu'elle produit, nous sommes encore loin de ce peuple modèle. Les esclaves ne sont plus au-dessous de nous, mais ils sont parmi nous. La barbarie n'est plus aux frontières, elle vit avec nous porte à porte. Nous portons en nous de beaucoup plus grandes choses, mais nous sommes bien plus petits. C'est un résultat bien bizarre : la civilisation objective a créé de grands hommes en ne le cherchant pas; la civilisation subjective en crée de mesquins et incomplets, tout au contraire de son vœu et de sa mission. Les choses deviennent majestueuses, mais l'homme diminue. Pourquoi donc?

1. Nous avons trop de sang barbare et grossier dans les veines. Manquons d'harmonie, de mesure et de grâce.

2. Le christianisme, en brisant l'homme en extérieur et intérieur, le monde en terre et ciel, en enfer et paradis, a décomposé l'unité humaine, il est vrai pour la reconstruire plus profonde et plus vraie; mais la chrétienté n'a pas encore digéré ce levain puissant. Elle n'a pas encore conquis la vraie humanité; elle vit encore sous l'antinomie du péché et de la grâce, d'ici-bas et de là-haut. — Elle n'a pas pénétré dans tout le cœur de Jésus; elle est encore dans le *narthex*

de la pénitence; elle n'est pas réconciliée, et même les Églises portent encore la livrée de la domesticité et n'ont pas la joie des filles de Dieu, baptisées du Saint-Esprit.

3. Division du travail excessive.

4. Mauvaise et sotte éducation, qui ne développe pas tout l'homme.

5. Le problème de la misère. — Nous avons aboli l'esclavage, mais sans avoir résolu la question du travail. En droit, il n'y a plus d'esclaves, en fait, il y en a. Et tant que la majorité des hommes n'est pas libre, on ne peut concevoir l'homme libre, on ne peut même bien le réaliser. Voilà suffisamment de causes.

12 novembre 1852.— L'été de la Saint-Martin continue, et les journées commencent toutes par le brouillard. Couru un petit quart d'heure autour du jardin pour gagner souplesse et chaleur. Admiré les derniers boutons de rose, les gaufrures élégantes des feuilles de fraisier brodées de givre et surtout les ravissantes tentures d'arachnés villageoises, suspendues dans les branches vertes des sapins, petits salons de bal pour des fées légères comme des rayons de lune, tapissés de poudre de perles, que mille résilles de cordages tout tremblants de rosée retenaient par en haut comme les colliers d'un lustre et par

en bas comme les ancres d'un vaisseau. Ces petits édifices aériens avaient toute la légèreté fantastique des Elfes et la fraîcheur vaporeuse de l'aurore. Ils m'ont fait revoir la poésie septentrionale, j'ai senti comme un souffle de la Suède, de l'Islande et de la Calédonie. Frithiof et l'Edda, Ossian et les Hébrides, tout ce monde de la froidure et du brouillard, des génies et des rêveries, où la chaleur ne vient pas du soleil, mais du cœur, où l'homme est plus en relief que la nature; ce monde chaste, vigoureux, où la volonté joue plus de rôle que la sensation, la pensée plus que l'instinct, — bref la poésie romantique, germanique et du Nord s'éveilla de proche en proche dans mes souvenirs et ma sympathie. Poésie fortifiante, d'effet moral tonique. Singulier charme de l'imagination : une brindille de sapin et quelques fils d'araignée peuvent faire revivre pour elle des pays, des époques et des nations.

(*Même jour.*) — Terminé la veillée par une lecture littéraire. Quelques morceaux de la *Chrestomathie française*, et la remarquable lettre de Vinet, en tête du second volume, m'ont fait passer une ou deux heures charmantes. Cette lettre m'a frappé, il me semblait que je l'écrivais moi-même. Je n'ai jamais senti comme

aujourd'hui ma parenté d'esprit avec Vinet, le psychologue moraliste, le critique devin et juge. Je crois que je pourrais le continuer, car ma plus visible aptitude est de même nature et peut-être pas de moindre degré. Il me semble même avoir des ressources, une étendue et un horizon peut-être plus grands. Mes voyages, la variété de mes études, la foule des choses et des hommes avec lesquels j'ai été en contact, en ont tout le mérite. Une vocation moins nette et moins constante, une vie moins dévouée au devoir, mais une même aptitude, un talent de même genre, une culture plus large et une flexibilité peut-être supérieure : tels seraient les éléments d'une comparaison. Comme chrétien, je lui serai toujours inférieur; comme penseur, je serais heureux d'arriver à être son égal; comme écrivain, je puis espérer peut-être davantage.

L'homme restera un modèle; sa philosophie, sa théologie, son esthétique, bref son œuvre objective seront ou sont dépassées sur tous les points. Vinet est une grande âme et un beau talent, mais pas assez bien servi par les circonstances; une personnalité digne de toute vénération, un grand homme de bien et un écrivain d'élite, mais pas encore un grand homme ni un grand écrivain. Il a profondeur et pureté, mais non grandeur. Il est trop méditation, réflexion,

et pas assez puissance. Il est trop raffiné, subtil, analytique, trop ingénieux, il a trop de pensée de détail et pas assez de veine, d'éloquence, d'imagination, de chaleur, d'ampleur. La casuistique de conscience, la casuistique grammaticale, l'éternelle suspicion du moi, le perpétuel examen moral, expliquent son talent et ses limites. Il manque de flamme, de mouvement, de popularité, d'entraînement; l'individualisme, qui est son titre de gloire, est aussi la cause de sa faiblesse. On retrouve toujours chez lui le solitaire et l'ascète. Sa pensée est en chapelle et s'éprouve continuellement elle-même. De là cet air de scrupule, d'anxiété, de discrétion qui caractérise le ton de son style. Énergie morale, mais délicatesse trop grande; finesse d'organisation, mais petite santé, pour ainsi dire : voilà ce qu'on y sent. Toute la force est reployée sur elle-même, contre elle-même, si j'ose créer le mot : réflexivité trop constante, tel est l'éloge ou le reproche à lui adresser. — Plus de spontanéité, c'est-à-dire d'élan dans son allure; plus d'objectivité, c'est-à-dire de corps autour de son esprit, et de cercles de vie autour de son cercle individuel : voilà ce qu'il laisse à désirer et ce dont la présence ferait de son style, si riche de substance et si plein d'idées, un grand style. Vinet, c'est l'homme et l'écrivain conscience. — Heureuses

la littérature et la société qui posséderaient deux ou trois individus pareils !

16 novembre 1852 (cinq heures du matin).

— Je me réveille aujourd'hui trois heures seulement plus tard que je m'endormais hier. L'équilibre s'est rétabli par la bascule. Mais quelles sensations diverses, en dépit de toutes les ressemblances apparentes ! Comme la lampe du soir éclaire un autre homme que la lampe du matin ! Et que l'état de veille est différent s'il finit la journée ou s'il la commence ! — La veille tardive c'est l'excitation, l'expansion, l'imagination, l'âme dans sa multiplicité et sa vivacité ; la veille matinale c'est le calme, la méditation, la concentration, l'âme dans sa simplicité et son recueillement. L'une est chaleur, l'autre est fraîcheur. Dans l'une on produit, dans l'autre on reçoit. Dans la première on vit ; dans la seconde on se sent vivre. — J'entends mon cœur et ma montre marquer la fuite des secondes, et dans le lointain résonne le bruit sourd des fléaux des batteurs de grange. C'est l'heure où l'âme écoute, l'heure de la prière et des hautes pensées, l'heure de l'infini et de l'éternel, et c'est avec une parfaite sagesse psychologique que la voix du muezzin, les cloches de tous les couvents et les appels divers de tous les cultes invitent, à cette heure

matinale, l'homme à s'élever à Dieu. A ce moment la voix de la conscience parle seule, plus tard d'autres voix s'éveillent à leur tour. Vie éternelle (profondeur), vie particulière (activité), vie universelle (étendue), j'ai eu raison, c'est bien le rythme régulier de la journée entre deux sommeils, c'est-à-dire de la vie consciente, spirituelle et responsable. Retrancher l'une des périodes est une mutilation. Étendre tour à tour l'une sur les deux autres est un droit et souvent un devoir.

17 novembre 1852. — ... Le jour vient; il est six heures trois quarts. Entre la lumière froide du jour qui traverse la vapeur des carreaux et la lumière chaude de la lampe qui reluit sur mon papier, il n'y a qu'un rideau léger et transparent. Lutte curieuse et symbolique : c'est le cœur, tranquille dans la solitude et le recueillement, que vient assaillir le monde extérieur, pour l'arracher à sa paix, lui imposer devoirs, ennuis, dispersion tout au moins. On vivait tout en soi, il faut vivre au dehors!... Voici le jour, il faut mentir, disait Delphine dans sa belle poésie de *La Nuit* : mot de femme. Nous dirons : Voici le jour, il faut agir. — Nuit, jour; solitude, société; vérité, mensonge, telle est l'équation de la Parisienne. Je dirai : la lampe et le jour, c'est le

moi et le non-moi, le calme et le mouvement, la méditation et l'action, la conscience et la volonté. — Tirons le rideau, lampe éteins-toi!

26 décembre 1852 (dimanche). — Si je rejette beaucoup de loques de notre théologie et de notre église, c'est pour arriver mieux au Christ lui-même. Ma philosophie me le permet. Elle ne pose pas le dilemme de religion ou philosophie, mais celui de religion comprise ou religion acceptée. Pour moi la philosophie est une manière de saisir les choses, un mode de perception de la réalité. Elle ne crée pas la nature, l'homme, Dieu, mais elle les trouve et cherche à les comprendre. La philosophie est la reconstruction idéale de la conscience, la conscience se comprenant elle-même avec tout ce qu'elle contient. Elle peut contenir une nouvelle vie, le fait de la régénération et du salut, la conscience peut être chrétienne; l'intelligence de la conscience chrétienne, c'est une partie intégrante de la philosophie, comme la conscience chrétienne est une forme capitale de la conscience religieuse, et la conscience religieuse une forme essentielle de la conscience.

6 janvier 1853. — L'empire de soi dans la tendresse, telle est la condition de l'autorité sur

l'enfance. — Que l'enfant ne découvre en vous aucune passion, aucune faiblesse dont il puisse user, qu'il se sente incapable de vous tromper ou de vous troubler et il vous sentira supérieur à lui par nature, et votre douceur aura pour lui une valeur toute particulière, car elle lui inspirera du respect. L'enfant qui peut vous communiquer colère, impatience, agitation, se sent plus fort que vous, et l'enfant ne respecte que la force. La mère doit se considérer comme le soleil de son enfant, immuable et toujours rayonnant, où la petite créature mobile, prompte aux larmes et aux éclats de rire, légère, inconstante, passionnée, orageuse, vient se recharger de chaleur, d'électricité et de lumière, s'égaliser, se calmer, se fortifier. La mère représente le bien, la vertu, la Providence, la Loi, c'est-à-dire la Divinité sous sa forme accessible à l'enfance. Qu'elle soit passionnée et elle enseigne un Dieu capricieux, despotique, ou même plusieurs dieux en discorde. La religion de l'enfant dépend de la manière d'être (et non de parler) de sa mère et de son père. Chaque chose et surtout chaque être tend à transformer les autres à son image. L'idéal intérieur et inconscient qui guide votre vie est précisément ce qui atteint l'enfant; vos paroles, vos remontrances, vos punitions, vos éclats même ne sont pour lui qu'une comédie et qu'un

tonnerre; votre culte, voilà ce qu'il pressent et ressent par instinct.

Soyez bon, violent, impatient, injuste, morose, tendre, faible, avare, tout ce que vous direz et ferez ne pourra masquer l'impression fondamentale. L'enfant voit ce que nous sommes à travers ce que nous voulons être; de là sa réputation de physionomiste. Il étend son pouvoir le plus loin qu'il peut avec chacun de nous; c'est un fin diplomate. Il subit sans le savoir l'influence de chacun et la reflète en la transformant d'après sa nature propre : c'est un miroir grossissant. — Voilà pourquoi l'enfant est une critique et un châtiment des défauts des parents; c'est le péché qui se punit lui-même. — Voilà pourquoi le premier principe de l'éducation, c'est : Élève-toi toi-même. La première règle à suivre pour s'emparer de la volonté d'un enfant, c'est : Deviens maître de la tienne!

5 février 1853 (sept heures du matin). — Je suis toujours émerveillé de la différence entre les dispositions intérieures du soir et celles du matin. Le soir je vois en noir, et le matin en rose. Les passions, qui donnent le ton le soir, laissent le matin l'empire à la partie contemplative de l'âme. Ce qui paraissait impossible aux unes, paraît aisé à l'autre. Tout l'être échauffé,

irrité, tendu par l'excitation nerveuse de la journée arrive le soir au point culminant de sa vitalité humaine; l'être rafraîchi, apaisé, reposé par le calme du sommeil, est au matin plus près du ciel, plus bienveillant, meilleur. J'ai senti qu'il faut avoir pesé une résolution aux deux balances, examiné une idée aux deux lumières pour diminuer la chance d'erreur, en prenant la moyenne de nos oscillations diurnes. Notre vie intérieure décrit journellement les courbes barométriques régulières, indépendamment des bouleversements accidentels que les orages divers des sentiments et des passions peuvent soulever en nous. Chaque âme a son climat, et est un climat; elle a sa météorologie particulière dans la météorologie générale, et la psychologie ne sera pas achevée avant la physiologie de la planète, que nous nommons insuffisamment aujourd'hui la physique du globe.

J'ai prié, j'ai demandé l'esprit de mansuétude, de reconnaissance et de pardon, au lieu de l'esprit de talion, de vengeance et d'impatience. J'ai reconnu que ce qui nous paraît impossible n'est souvent qu'une impossibilité toute subjective. Notre âme, sous l'action des passions, produit par un mirage étrange des obstacles gigantesques, des montagnes ou des abîmes qui nous arrêtent tout court; soufflez sur la passion

et cette fantasmagorie s'évanouira. Admirablement symbolisée par les poèmes chevaleresques sous la forme de forêts enchantées à travers lesquelles ne passent que les héros, cette puissance de mirage et de fascination, qui va jusqu'à l'hallucination, est un phénomène moral digne d'une attentive étude. — Ainsi nous produisons nous-mêmes notre monde spirituel, nos monstres, nos chimères et nos anges, nous objectivons ce qui fermente en nous. Tout est merveille pour le poète, tout est divin pour le saint, tout est grand pour le héros, tout est mesquin, chétif, laid, mauvais pour l'âme basse et sordide. Le méchant crée autour de lui un pandémonium, l'artiste un olympe, l'élus un paradis, que chacun d'eux voit seul. Nous sommes tous visionnaires, et ce que nous voyons c'est notre âme dans les choses. — Nous nous récompensons et nous punissons nous-mêmes sans le savoir. — Aussi, tout paraît changer quand nous changeons.

L'âme est essentiellement active, et l'activité dont nous avons conscience n'est qu'une partie de notre activité, et l'activité volontaire n'est qu'une partie de notre activité consciente.

Ceci est la base d'une psychologie et d'une morale. L'homme reproduisant le monde, s'enveloppant d'une nature qui est l'objectivation de sa nature spirituelle, se récompensant et se

punissant; les choses étant la nature divine; la nature de l'esprit parfait ne se comprenant que dans la mesure de notre perfection; l'intuition récompense de la pureté intérieure; la science (objective) au bout de la bonté (subjective); bref, une phénoménologie nouvelle, plus complète et plus morale, où l'âme totale devient esprit. — C'est peut-être là mon sujet pour mon cours d'été. Tout le domaine de l'éducation intérieure, de la vie mystérieuse (inconscience, religion, apparitions, inspiration), du rapport de la nature à l'esprit, de Dieu et de tous les êtres à l'homme, la répétition en miniature de la cosmogonie, théogonie, mythologie et histoire universelle; l'évolution de l'esprit; en un mot le problème des problèmes dans lequel j'ai plongé souvent, mais dont les choses finies, le détail, les minuties m'ont mille fois détourné : voilà ce que contient cette question. Je reviens au bord du grand abîme, mais recueilli en moi-même, sans orgueil, sans fanatisme, avec le clair sentiment que c'est là le problème de la science, que le sonder est un devoir, que Dieu ne se cache que dans sa lumière et son amour, qu'il nous appelle à devenir esprits, à nous posséder et à le posséder dans la mesure de nos forces, que c'est notre incrédulité, notre lâcheté spirituelle, qui est notre infirmité et notre faiblesse.

Au bord de ce grand abîme, je sens le frisson du sublime courir dans mes veines, mais sans glacer mon cœur : Enée au bord de l'Averne entreprenait un moins hardi voyage, Dante plongeant le regard dans les trois mondes avec leurs divers cieux, entrevoyait sous la forme d'image ce que je voudrais saisir sous sa forme plus pure. Mais il était poète et je ne serai que philosophe. Le poète se fait comprendre des générations humaines et des foules ; le philosophe ne s'adresse qu'à quelques rares esprits.....

Le jour est venu, avec lui arrive la dispersion dans l'action, je me sens désaimanté, la clairvoyance pure fait place au regard, et la profondeur éthérée du ciel de la contemplation s'évanouit devant l'éclat des choses finies. Est-ce un mal ? non, mais cela prouve que les heures les plus propres à la phénoménologie sont celles qui précèdent l'aube. De ces hauteurs, redescendons sur la terre. (*Huit heures et quart*).

10 février 1853. — J'ai fait cet après-midi une excursion à Salève avec mes quatre meilleurs amis, C[harles] H[eim], E[rnest] N[aville], E[lie] L[ecoultré], E[dmond] S[cherer], les habitués du Cénacle... La conversation a été des plus nourries et nous a empêchés de regarder la boue profonde qui gâtait notre chemin. C'est surtout

Naville, Scherer et moi qui l'avons alimentée, et c'est moi qui y mettais le feu. La liberté en Dieu (l'âge de notre globe, les lois de la nature sont-elles fixes? nos sciences naturelles sont-elles certaines? la science conclut-elle à l'athéisme? le Dieu-caprice, le Dieu-causalité? l'un déduit de la nature, l'autre de l'histoire; — que chaque oracle ne répond que suivant la question posée; — que chacun fait son Dieu à son image; — que chaque science détermine en Dieu un attribut); l'essence du christianisme (peut-elle se déterminer? historiquement ou directement? implique-t-elle le surnaturel? le surnaturel n'est-il que la mesure de notre ignorance ou l'essence de la révélation? le miracle? les rationalistes et les sectes sont-ils en dedans du Christianisme? la vérité religieuse est-elle question de majorité et de tradition? la christologie surnaturelle et divine en opposition, etc., etc.), et, au retour, les publications nouvelles en philosophie (Strauss-Durkheim, Hollard, le Lotus de la Loi, Humboldt, etc.) et en controverse, et les individualités (Secrétan, Vinet, Baudry, la *Revue de Théologie*), tels ont été les trois sujets de conversation. Les principaux résultats pour moi ont été :

1. Un excellent exercice de dialectique et d'argumentation avec de solides champions.

2. Personnellement je n'ai rien appris, mais

j'ai vu se confirmer beaucoup de mes idées, et je pénètre toujours mieux dans les esprits de mes amis, tout en me dégageant mieux moi-même. Je suis beaucoup plus près de Scherer que de Naville, mais je me sépare aussi du premier.

3. Un fait extrêmement frappant, qui équivaut au changement d'épées dans Hamlet, c'est que les esprits abstraits (qui vont des idées aux faits) se battent toujours en faveur de la réalité concrète, tandis que les esprits concrets (qui vont des faits à l'idée) combattent ordinairement pour les notions abstraites. Chacun met sa prétention où il n'a pas sa force. Chacun tient à ce qu'il vise et vise instinctivement à ce qui lui manque. C'est une protestation inconsciente contre l'incomplet de chaque nature. Chacun tend vers ce qu'il a le moins, et le lieu d'arrivée est précisément autre que le lieu du départ. La Terre promise, c'est celle où l'on n'est pas. La nature la plus intellectuelle a pour théorie l'éthicisme ; la nature la plus morale a une morale intellectualiste. J'ai pu l'observer dans toute cette discussion de trois à quatre heures. Rien ne nous est plus caché que notre illusion de tous les jours, et notre plus grande illusion, c'est de croire que nous soyons ce que nous croyons être.

4. Les intelligences mathématiques et les intelligences historiques (les deux classes d'intelli-

gences) ne peuvent jamais s'entendre. Quand elles réussissent à s'entendre sur les mots, elles diffèrent sur les choses que désignent les mots. Au fond de chaque discussion de détail entre elles, revient le problème de l'origine des idées. Si elles n'y songent pas, confusion ; si elles y songent, séparation. Elles ne s'accordent que sur le but, la vérité ; mais jamais sur le chemin, sur la méthode et le critère. — La pensée de la pensée et la conscience de la conscience, c'est là que doit arriver la faculté critique du philosophe, et peu d'esprits s'élèvent jusque-là ; aussi la plupart des meilleurs sont encore dupes de leur pensée et emprisonnés dans leur conscience.

5. Heim était l'impartialité de la conscience, Naville la moralité de la conscience, Lecoultré la religion de la conscience, Scherer l'intelligence de la conscience, et moi la conscience de la conscience. Un terrain commun, mais des individualités diverses. *Discrimen ingeniorum*.

Le carillon de Saint-Pierre sonne minuit..... Ce qui m'a charmé le plus dans cette longue discussion, c'est le sentiment de ma liberté. Remuer les plus grandes choses sans en être fatigué, être plus grand que le monde, jouer avec sa force, c'est le bien-être de l'intelligence et la fête olympique de la pensée. *Habere, non haberi*. — Un bonheur égal, c'est le sentiment de la confiance

réci-proque, de l'estime et de l'amitié dans la lutte ; comme les athlètes on s'embrasse avant et après le combat, et le combat n'est que le déploiement des forces d'hommes libres et égaux.

20 mars 1853. — Veillé seul... et remplacé la maîtresse de maison. Rendu deux ou trois fois visite à l'alcôve des enfants. Jeunes mères, je vous comprenais. Le sommeil est le mystère de la vie ; il y a un charme profond dans cette obscurité que traverse la lueur tranquille de la veilleuse et dans ce silence que mesure la respiration rythmée de ces jeunes être endormis. On devine qu'on assiste à une opération merveilleuse de la nature, et je ne me sentais point profane. Je regardais et j'écoutais sans bruit, recueilli, attendri et discret, cette poésie du berceau, bénédiction ancienne et toujours nouvelle de la famille, cette image de la création, endormie sous l'aile de Dieu, et de notre conscience replongeant dans l'ombre pour se reposer de la pensée, et du tombeau, cette couche divine où l'âme à son tour vient se reposer de la vie.

27 avril 1853. — Ce soir j'ai lu le traité de Nicole, si admiré par M^{me} de Sévigné, sur *Les moyens d'entretenir la paix parmi les hommes*, et sur *Les jugements téméraires*. Cette sagesse

douce, insinuante, sagace, perçante et humble, qui déroule si bien les arrière-pensées et les secrets du cœur et soumet tout à la règle sacrée de l'amour de Dieu et des hommes, fait singulièrement de bien. Tout y est égal, uni, bien lié, bien pensé, mais sans éclat, sans brillant, sans parure mondaine du style. Le moraliste s'efface et ne s'adresse en nous qu'à la conscience. C'est un confesseur, un ami et un conseiller.

« Il faut entretenir la paix, soit pour nous par sagesse, soit pour les autres par charité. Sans paix, nous ne pouvons accomplir notre tâche, ni être utile aux autres. — Le moyen, c'est de ne pas blesser les autres, et de ne nous blesser de rien. Pour ne pas blesser, il faut étudier et ménager les opinions, deviner et ménager les passions d'autrui. Pour ne pas se blesser, il faut enlever de son cœur l'attache à tout ce qui nous fait dépendre des autres (désir de considération, d'autorité, de reconnaissance, d'affection), n'exiger et n'attendre rien, par humilité et détachement. » — Tel est le sommaire de ce traité de cent trente pages.

Un ou deux chapitres me concernaient directement, et l'ensemble aussi. Je blesse et je me blesse. J'ai de la raideur et de la fierté. J'entends faire plier l'erreur devant la vérité et les passions d'autrui devant le droit. Quand j'ai raison en

droit, je résiste et maintiens debout mon drapeau. Je ne pense point assez à ne pas choquer, ni à plaire, ni à me faire écouter avec bienveillance. Ainsi, même dans le meilleur cas, c'est-à-dire quand je suis désintéressé, quand je ne cherche pas à faire triompher une opinion propre ou une volonté propre, j'ai encore deux torts, c'est de vouloir courber les autres comme moi-même devant les choses impersonnelles, devant les idées. — Je manque de ménagement, de patience et de support. — Je mets ma conscience à m'obstiner au lieu de céder, à vaincre de haute lutte au lieu de vaincre par adresse, à dompter au lieu de gagner. Je ne me soucie nullement des amours-propres, je traite sans façon les égoïsmes, j'agis avec les hommes comme s'ils n'étaient ni sots, ni méchants ou comme s'ils ne pouvaient cesser d'être l'un ou l'autre. Je ne sais ni prendre ni accepter les hommes tels qu'ils sont ; je respecte l'homme et par conscience je blesse les hommes, m'interdisant le savoir-faire, l'adresse, la souplesse, pouvant taire ma pensée mais non la déguiser, bref me faisant porc-épic de principes. — Ce que m'apprend Nicole, c'est que par conscience on peut faire autrement ; qu'il vaut encore mieux sauver les âmes que les principes ; que je manque de charité, d'amour ardent du prochain, de patience à souffrir et de patience à

supporter. Je le sais depuis longtemps, mais je l'oublie.

11 mai 1853. — Psychologie, poésie, philosophie de l'histoire morale, j'ai franchi rapidement sur les ailes de l'hippogriffe invisible, toutes ces sphères de la pensée. Mais l'impression générale a été tumulte et angoisse, tentation et inquiétude.

J'aime à me plonger dans l'océan de la vie, mais ce n'est pas sans perdre quelquefois le sentiment de l'axe et du nord, sans me perdre moi-même et sentir vaciller la conscience de ma vocation. Le tourbillon du Juif errant m'enlève et me fait parcourir tous les empires des hommes en m'arrachant à mon petit enclos familial. Dans mon abandon volontaire à la généralité, à l'universalité, à l'infini, mon moi particulier, comme une goutte d'eau dans une fournaise, s'évapore ; il ne se condense de nouveau, qu'au retour du froid, qu'après l'enthousiasme éteint, et le sentiment de la réalité revenu. Expansion et condensation, abandon et reprise de soi, conquête du monde et approfondissement de la conscience : tel est le jeu de la vie intérieure, la marche de l'esprit microcosmique, le mariage de l'âme individuelle avec l'âme universelle, l'étreinte féconde du fini et de l'infini, d'où naît le progrès intellectuel de l'homme ; une autre fiançaille unit

l'âme à Dieu, la conscience religieuse avec le divin, celle-là est l'histoire de la volonté. Et ce qui précède la volonté, c'est le sentiment, précédé lui-même par l'instinct. L'homme n'est que ce qu'il devient, profonde vérité, mais il ne devient que ce qu'il est, vérité encore plus profonde. Qu'es-tu ? problème de la prédestination, de la naissance, de la liberté : l'abîme. Et pourtant il y faut plonger, et j'y ai plongé ; mais pas aujourd'hui, cela mènerait trop loin.

Le prélude de Bach (arrangé par Gounod pour violon, piano et orgue) m'y avait prédisposé : il peint l'âme tourmentée et appelant, puis saisissant Dieu et s'emparant de la paix et de l'infini avec une ferveur et une étreinte toutes puissantes.

14 mai 1853. — Le troisième concert a été le plus court : des variations pour piano et violon de Beethoven et deux quatuors, pas davantage. Les quatuors étaient parfaitement limpides et faciles à ramener à l'unité. L'un de Mozart (le 18^e), était tout attique et socratique : I. Élégante conversation de salon, pleine de grâce et d'urbanité ; II. Conversation de boudoir, plus intime, avec d'expériences douloureuses, confidences, mais toujours avec dignité ; III. Rentrée dans le monde, distraction ; IV. Gaieté, vivacité. — Celui de Beethoven était moins causant et plus dansant :

I. Contredanse et entrain ; II. Résistance à la dissipation au nom du devoir ; on veut rester dans sa demeure ; mais les accents du plaisir entraînent et on finit par aller au bal ; III. Danse ; IV. Tourbillon, allégresse. — J'ai pu comparer les deux maîtres, leur individualité m'était lumineuse : Mozart, la grâce, la liberté, l'aisance, la forme sûre, déliée, nette, la beauté exquise et aristocratique, la sérénité d'âme, la santé et le talent au niveau du génie ; Beethoven, plus pathétique, plus passionné, plus déchiré, plus touffu, plus profond, moins parfait, plus esclave de son génie, plus emporté par sa fantaisie ou sa passion ; plus émouvant et plus sublime que Mozart, qui est la beauté. Mozart vous restaure comme les dialogues de Platon, il vous respecte, vous révèle votre force, vous donne la liberté et l'équilibre. Beethoven vous saisit, il est plus dramatique, tragique, oratoire, violent, tandis que Mozart est plus désintéressé et poétique. Mozart est plus grec et Beethoven plus chrétien. L'un est serein, l'autre est sérieux. Le premier est plus fort que la destinée, parce qu'il prend la vie moins profondément ; le second est moins fort, parce qu'il s'est mesuré à de plus grandes douleurs. Son talent n'est pas toujours égal à son génie et le pathétique est son trait dominant, comme la perfection celui de Mozart. En Mozart

tout est en équilibre et l'art triomphe ; chez Beethoven le sentiment l'emporte et l'émotion vient troubler l'art en l'approfondissant.

26 juillet 1853. — Pourquoi fais-je mieux et plus aisément les vers courts que les grands vers, les choses difficiles que les faciles ? Toujours par une même cause ; je n'ose me mouvoir sans entraves, me montrer sans voiles, bref agir pour mon compte et sérieusement, croire en moi et m'affirmer, tandis qu'un badinage, en détournant l'attention de moi sur la chose, du sentiment sur le savoir-faire, me met à l'aise : en somme par timidité. — Il y en a aussi une autre cause : je crains d'être grand, je ne crains pas d'être ingénieux ; puis, peu sûr de mon talent et de mon instrument, j'aime à me rassurer en me laissant aller à la virtuosité. Aussi tous mes essais littéraires publiés ne sont guère que des études, des exercices, des jeux, pour m'éprouver moi-même. Je fais des gammes, je fais le tour de mon instrument, je me fais la main et m'assure de la possibilité d'exécuter, mais l'œuvre ne vient pas. Mon effort expire, satisfait du pouvoir, sans arriver jusqu'au vouloir. Je prépare toujours et je n'effectue jamais. Conclusion : curiosité. — Timidité et curiosité, voilà deux obstacles qui me barrent la carrière littéraire. N'oublions

pas enfin l'ajournement : je réserve toujours l'important, le grand, le grave, et veux liquider, en attendant, la bagatelle, le joli, le mignon. Sûr de mon attrait pour les choses vastes et profondes, je m'attarde dans leur contraire, pour ne pas lui faire tort. Mes goûts sont pour le génie, et mes productions pour l'ingénieux. Sérieux au fond, j'ai l'apparence frivole. Amant de la pensée, j'ai l'air de courtiser surtout l'expression ; pour moi je garde le fond, pour les autres je réserve la forme. Ainsi ma timidité fait que je ne traite pas le public au sérieux et que je ne me montre à lui que par le côté amusant, énigmatique et capricieux ; ma curiosité fait que tout me tente, le coquillage comme la montagne, et que je ne puis finir mes études ; mon ajournement fait que j'en suis toujours aux préliminaires, aux antécédents et que je ne puis commencer à produire.

Pour moi rien n'est conclu, je ne veux pas me lier, aussi je reste pour le public problème et forme, causerie, poésie, indétermination, liberté. Même en imprimant, je reste insaisissable. Personne ne peut m'enfermer dans un cercle, selon la méthode d'Emerson. Le *Deus absconditus* de M^{me} L*** n'était pas si mal trouvé, au moins pour l'épithète. Mais si c'est là le fait, le fait pourrait être mieux. Je me devine, mais je ne m'approuve pas...

29 juillet 1853 (onze heures et demie du soir).

— Ce soir, fait une expérience qui se résume en ceci : Dans un baiser on peut voler une âme¹.

J'en ai dérobé un, et au reflux de mon sang au cœur, j'ai senti et pressenti comment une pareille bagatelle pouvait être une trahison ou décider une destinée. Le mouvement avait d'ailleurs été spontané et irrésistible. Sympathie, sentiment de pitié et d'attendrissement, attraction, et le coup était fait, la joue pressée contre mes lèvres, et la joue s'y est prêtée. Le baiser presque fraternel au départ, était, chemin faisant, devenu presque passionné. — L'entraînement rapide, la métamorphose d'un sentiment sous l'influence du sexe, la puissance d'un baiser et son enivrement, l'étonnante capacité de dissimulation de la femme, la promptitude du regret, tout cela m'a frappé avec la rapidité de la pensée, au contact de la peau satinée ou plutôt dans la seconde d'après. Et tout cela sans amertume, car j'ai le sentiment de n'avoir réellement pas fait de mal. J'ai plutôt senti comment, circonstances ou personnages changeant, on peut en faire.

Je garde un charmant souvenir, celui d'une émotion électrique et d'un baiser bien tendre, et bien naïf. Il n'avait point l'ardeur de la fièvre

1. Amiel a ajouté en marge, avec la date du 15 août 1852 : *Und ach! dein Kuss! (Gretchen)*.

mais le parfum de la rose. Innocent, amoureux et vif, je ne me le reproche point, et je l'embau-merai dans ma mémoire, comme ces raretés que le pèlerin, au retour de ses voyages, range parmi ses objets précieux.

1^{er} août 1853. — J'achève l'ouvrage de Pelletan (*Profession de foi du XIX^e siècle*). C'est un bel ouvrage. Il n'y manque qu'une chose : la notion du mal. C'est la théorie de Condorcet reprise en sous-œuvre : la perfectibilité indéfinie, l'homme essentiellement bon, la vie, notion physiologique, mise au sommet de la vertu, du devoir, de la sainteté ; bref une conception peu éthique de l'histoire, la liberté identifiée à la nature, l'homme naturel pris pour tout l'homme. Belles, généreuses, poétiques aspirations, mais dangereuses car elles concluent à la confiance entière aux instincts, et ingénues, car elles rêvent l'homme et gazent la réalité présente et passée. Ce livre est la théodicée du progrès fatal, irrésistible, et l'hymne enthousiaste du triomphe de l'humanité. Il est sérieux, mais moralement superficiel ; lyrique, mais chimérique ; il confond le progrès de la race avec le progrès de l'individu, le progrès de la civilisation avec l'amélioration intérieure. Pourquoi ? parce que son criterium est quantitatif, c'est-à-dire purement

extérieur (la richesse de la vie) et non qualitatif (la bonté de la vie). Toujours la tendance française à prendre l'apparence pour la chose, la forme pour la substance, la loi pour l'essence ; toujours cette absence de vrai sérieux, de personnalité morale, toujours le dehors pour le dedans ; cette obtusité de conscience qui n'a pas reconnu le péché dans la volonté, qui met le mal hors de l'homme et qui moralise par le dehors et métamorphose toute l'histoire : c'est la superficialité philosophique de la France, qu'elle doit à sa fatale notion de la religion, due elle-même à sa vie façonnée par le catholicisme et la monarchie absolue. Pas de responsabilité, pas de liberté profondes.

La pensée catholique ne peut concevoir la personnalité, maîtresse et consciente d'elle-même. Son audace et sa faiblesse viennent d'une même cause : la non-responsabilité, le vasselage de la conscience, qui ne connaît que l'esclavage ou l'anarchie, qui proclame la loi mais ne lui obéit pas, parce qu'elle est hors d'elle-même, non en soi. Autre illusion (celle de Quinet, Michelet, etc.), sortir du catholicisme sans entrer dans une religion positive ; lutter contre le catholicisme avec la philosophie, et une philosophie au fond toute catholique, car elle est de réaction anticatholique. L'esprit et la conscience façonnés par le

catholicisme sont impuissants à s'élever à une autre forme de religion. Du catholicisme comme de l'épicuréisme on ne revient pas, pas plus que de la mutilation virile.

Gênes, 6 octobre 1853. — Le ciel est gris et morne. La pluie est tombée toute la journée et cesse à peine pour un instant. Il est quatre heures du soir. Je ne suis pas encore sorti. Qu'ai-je fait? J'ai écrit à M^{me} *** à Naples, puis charmé d'être dispensé de vivre et de courir en touriste, j'ai, après avoir lu mon guide et fait mes plans pour demain, donné ma journée à la rêverie. J'ai vécu avec les poètes. Quel rafraîchissement intérieur que cette brise germanique, parlant de foi, d'idéal, de pureté, d'amour, de vie spirituelle. C'est comme un souvenir d'un autre monde qui vient me visiter dans celui-ci ; j'en avais besoin, je me perds si vite, je me désaimante, je m'abdique, je me désindividualise si aisément ! Schiller et Julius Hammer m'ont ramené dans l'air natal ; si mon esprit est cosmopolite, mon cœur est de fond germanique, ou plutôt si je puis m'oublier dans toutes les régions de l'âme, je ne trouve la paix que dans la conscience profonde. — Toutes ces vies avec lesquelles je suis entré en contact, hier par exemple au jardin de la Concordia (les dilettantes, les hommes de plaisir, etc.), m'ont

attiré dans leur orbite, transformé comme les philtres de Circé. Pour redevenir moi-même, je dois me guérir de toutes les formes étrangères que le dehors m'impose; pour retrouver ma nature, il me faut l'opération douloureuse de la mue quotidienne. Ce qui subsiste de moi à travers toutes ces déperditions, c'est le souvenir de mes métamorphoses, aucune réalité, mais la capacité de chacune; nulle matière, mais la forme, le moule, la méthode, l'image des substances et des monades particulières; bref aucune originalité productive, hardie et spontanée, mais la reproductivité passive, l'impressionnabilité illimitée.

Les autres ne m'influencent ni par leurs volontés sur moi, car j'y résiste absolument, ni par leurs facultés car je m'en affranchis et les domine en les comprenant, mais bien par leur nature et leurs instincts, justement parce que l'instinct ne s'impose pas à moi et parce qu'il me manque. Toute la partie des autres qui est déjà en moi n'agit que peu sur ma nature, mais c'est ce qui en eux m'est étranger qui m'envahit immédiatement. Ma nature a horreur de l'ignorance et honte de l'incomplet. Elle a besoin d'universalité et n'ose pas se résoudre à être quelque chose de fini. Elle aspire à se faire tout à tous, à l'omnicompétence, et à l'ubiquité. Ce qu'elle craint surtout, c'est d'être enfermée et dupe, dupe de

soi ou d'autrui. Elle tend à l'omni-conscience, qui implique la possession de l'unité dans l'expérience de l'infinie diversité. C'est pourquoi l'inconnu est pour moi un ennemi, une menace, une humiliation, en même temps qu'une joie et une découverte. Il me diminue pour m'agrandir, c'est une île de glace à fondre, un sphinx à dompter.

La perception subtile, la réflexion tenace, la faculté de combinaison, de classification, de distinction et d'analyse à un assez haut degré, un grand besoin de construction et de totalité, le talent d'expression et de figuration paresseux et exigeant, l'imagination exercée seulement au profit de la pensée, le caractère timide, défiant, despotique, l'âme tendre jusqu'au mysticisme : c'est là mon inventaire. C'est là une nature d'écrivain plus sérieux qu'amusant, plus critique qu'inventif, plus philosophe que poète, surtout moraliste, psychologue et juge littéraire ; bref signalant à la fois ce qui est et ce qui doit être, la réalité et l'idéal, dans les choses de l'homme. Pourquoi ne pas m'accepter tel que je suis ? m'affirmer dans ma nature ? me faire reconnaître dans ma force et mes dons particuliers ? au lieu de toujours mesurer mon infériorité présente avec chacun, en me consolant par l'acquisition d'une aptitude et l'intuition d'un nouveau mode d'être ?

Turin, 11 octobre 1853. — Voici écoulée ma troisième journée à Turin..... J'ai pénétré plus avant dans le génie particulier de cette ville et de ce peuple ; je l'ai senti vivre et se dégager peu à peu en intuition plus distincte. C'est ce qui me préoccupe surtout : Saisir l'âme des choses, et l'âme nationale ; vivre de la vie objective, m'ouvrir une nouvelle patrie morale, m'affranchir de cette inconnue et m'enrichir de cette autre forme d'existence ; bref la sentir par le dedans, m'unir à elle et la reproduire sympathiquement, c'est le but et la récompense de mon effort.

Aujourd'hui, c'est depuis la terrasse des convalescents militaires, en vue des Alpes, par un temps frais et transparent et un ciel orageux, que s'est éclairci pour moi le problème. — Mais cette intuition n'est qu'une synthèse opérée par l'instinct, à laquelle tout, rues, maisons, paysages, accent, dialecte, physionomies, histoire, habitudes, etc., etc., apportent leur atome. — J'appellerai cela l'intégration idéale d'un peuple, sa réduction au point générateur, l'entrée dans sa conscience. — Ce point explique le reste, arts, religion, histoire, politique, mœurs, et sans lui rien ne s'explique. Les anciens réalisaient leur conscience dans le dieu national ; les nationalités modernes, plus compliquées et moins artistes, donnent plus de peine à déchiffrer. —

C'est toujours le *δῶρον*, le don, le *fatum*, l'horoscope, le génie intérieur, la mission, la nature primitive — ce qu'on veut et ce qu'on peut ; la force et sa limite en qualité et quantité.

La fraîcheur tonique, salubre, chaste de la pensée et de la vie spirituelle m'a baigné avec le souffle qui descendait des Alpes ; j'ai respiré l'atmosphère de la liberté intérieure. J'ai salué avec émotion et ravissement les montagnes d'où me venait ce sentiment de force et de pureté. Il me semblait sortir du royaume lourd et sensuel de la passion et remonter dans une sphère plus éthérée de l'âme. Béatrice m'avait tendu la main. — Charme brisé, Renaud quittant Armide, la poésie septentrionale, la Maïa vaincue, le brahmine vainqueur des séductions, la chair et Satan et la nature pour le moyen âge, la liberté alpestre, mille sensations, analogies et pensées m'ont assailli. — L'histoire aussi des régions subalpines, depuis les Ligures à Annibal, d'Annibal à Charlemagne, de Charlemagne à Napoléon m'est apparue. — Tous les points de vue, pittoresque, topographique, ethnographique, historique, psychologique, idéal se superposaient pour ainsi dire et s'entrevoyaient les uns à travers les autres concentriquement. Je vivais objectivement et subjectivement ; je jouissais et j'apprenais. — La vue passait à la vision sans trace

d'hallucination, et le paysage était mon instituteur, mon Virgile.

J'ai aussi pu constater ma différence d'avec la majorité des voyageurs qui tous ont un but particulier et se contentent d'une ou de plusieurs choses, tandis que je veux tout ou rien et que je tends perpétuellement à l'intégrale totale, soit de tous les buts réunis, soit de tous les éléments de la chose réelle ; en d'autres termes je désire la somme de tous les désirs et je veux connaître la somme des diverses connaissances. Toujours le complet, l'absolu, le *teres atque rotundum*, la sphéricité, la non-résignation. C'est-à-dire toujours l'aspiration au delà de la puissance, et pour résultat l'ébauche, le pressentiment, le provisoire. — Enfin, aujourd'hui au moins, je me suis accepté, et j'ai même éprouvé une sorte de satisfaction de ma nature et de fierté comparative.

27 octobre 1853. — Merci, mon Dieu, de l'heure que je viens de passer en ta présence, à genoux. J'ai reconnu ta volonté, j'ai mesuré mes fautes, compté mes misères, senti ta bonté envers moi. J'ai savouré mon néant. Tu m'as donné ta paix. Dans l'amertume est la douceur, dans l'affliction la joie, dans le brisement la force, dans le Dieu qui punit le Dieu qui aime ; le miel est

dans la gueule du lion. Perdre sa vie pour la gagner, l'offrir pour la recevoir, ne rien posséder pour tout conquérir, renoncer à son moi pour que Dieu se donne à nous, quel problème impossible et quelle sublime réalité ! Sans la souffrance on ne connaît pas réellement le bonheur ; le racheté est plus heureux que l'élu, et le pécheur converti éprouve une béatitude plus divine que la félicité de Jupiter.

L'apothéose de la douleur, la transfiguration du mal par le bien : c'est la merveille divine par excellence. Ramener par l'amour la créature libre à Dieu et le monde mauvais au bien : c'est la consommation de l'œuvre créatrice, c'est la volonté éternelle de la miséricorde infinie. Chaque âme qui se convertit est le symbole de l'histoire du monde. Être heureux, posséder la vie éternelle, être en Dieu, être sauvé, tout cela est identique : c'est la solution du problème, le but de l'existence. Et la félicité est croissante comme la misère peut l'être. L'éternelle croissance dans l'immuable paix, l'approfondissement toujours plus profond, la possession toujours plus intense, plus spirituelle, de la joie céleste, voilà le bonheur. Le bonheur n'a point de bornes, parce que Dieu n'a ni fond ni rives, et que le bonheur c'est la conquête de Dieu par l'amour.

Le centre de la vie n'est ni dans la pensée, ni

dans le sentiment, ni dans la volonté, ni même dans la conscience en tant qu'elle pense, sent ou veut, car une vérité morale peut avoir été pénétrée et possédée de toutes ces manières et nous échapper encore. Plus profondément que la conscience, il y a l'être, notre substance même, notre nature. Il n'y a que les vérités entrées dans cette dernière région, devenues nous-mêmes, devenues spontanées et involontaires, instinctives et inconscientes, qui soient réellement notre vie, c'est-à-dire plus que notre propriété. Tant que nous distinguons un espace quelconque entre la vérité et nous, nous sommes en dehors d'elle. La pensée, le sentiment, le désir, la conscience de la vie ne sont pas encore tout à fait la vie. Or nous ne pouvons trouver notre paix et notre repos que dans la vie et dans la vie éternelle. Et la vie éternelle, c'est la vie divine, c'est Dieu. Être divin, voilà donc le but de la vie : à ce moment seulement, la vérité ne peut plus être perdue par nous, parce qu'elle n'est plus hors de nous, ni même en nous, mais que nous la sommes et qu'elle est nous ; nous sommes alors une vérité, une volonté, une œuvre de Dieu. La liberté est maintenant nature, la créature est une avec son Créateur, une par l'amour ; elle est ce qu'elle devait être. Son éducation est accomplie et sa félicité définitive commence. Le

soleil du temps se couche, la lumière de la béatitude éternelle paraît.

Nos cœurs charnels peuvent appeler cela du mysticisme, mais c'est le mysticisme de Jésus : « Je suis un avec mon Père, vous serez un avec moi, nous serons un avec vous. »

31 janvier 1854. — Promenade : incroyable pureté de l'air, joie de l'œil, douceur tiède et caressante du soleil, joie de tout l'être. Charme printanier. Senti jusqu'aux moelles cette influence purifiante, émouvante, chargée de poésie et de tendresse; éprouvé fortement l'impression religieuse de la reconnaissance et de l'admiration. Immobile, assis sur un banc des Tranchées, au bord des fossés, revêtus de mousse et tapissés de gazon, je vivais d'une vie intense et délicieuse, laissant bondir en moi les grandes ondes élastiques d'une musique de cuivre qui m'arrivait de la terrasse de Saint-Antoine, et rouvrant les yeux pour plonger dans le sentiment de la vie universelle, des herbes et des coteaux. Joui en lézard, en aveugle, en sourd, en peintre, en poète. Mais dû jouir seul. — Retrouvé des impressions oubliées de l'enfance, du collégien, et ces effets inexprimables que font les couleurs, les ombres, les rayons, les haies, les chants d'oiseau sur l'âme qui s'ouvre à la poésie. Je suis redevenu

jeune, étonné, simple comme la candeur et l'ignorance. Je me suis abandonné à la vie et à la nature; elles m'ont bercé avec une douceur infinie; j'étais touché par le doigt de la fée, et je comprenais le langage des choses et des êtres.

S'ouvrir bien purement à cette nature toujours pure, laisser entrer en soi cette vie immortelle, c'est aussi écouter la voix de Dieu. La sensation peut être une prière, et en s'abandonnant on peut se recueillir.

18 février 1854. — Substituer le verbe à l'adjectif en psychologie, c'est tuer la psychologie scolastique, car c'est substituer des activités de l'âme à cette mosaïque de pièces et de morceaux qu'on appelle des facultés et des sous-facultés; c'est mettre l'organologie à la place de l'anatomie, la vie souple, riche, une, à la place des fibres du cadavre, la force créatrice et durable à la place de l'outil créé et précaire, bref l'esprit à la place de la matière. — Le substantif est la forme naturelle de la pensée française et c'est pour cela qu'elle est peu philosophique; la philosophie est la conscience du mystère, et le mystère c'est la genèse, le devenir, l'apparition, en d'autres termes la sortie du néant, la génération et la naissance, bref le verbe. La philosophie allemande pense avec le verbe.

Tout se fige, se solidifie, se cristallise dans notre langue, qui cherche la forme et non la substance, le résultat et non sa formation, bref ce qui se voit plutôt que ce qui se pense, le dehors plutôt que le dedans. — Nous aimons le but atteint et non la poursuite du but, le terme et non le chemin, bref l'idée toute faite et le pain tout cuit : à l'inverse de Lessing. Nous voulons les conclusions. Cette clarté du tout fait, c'est la clarté superficielle, la clarté physique, extérieure, solaire pour ainsi dire, mais le sentiment de la genèse manquant, c'est la clarté de l'incompréhensible, la clarté de l'opaque, la clarté de l'obscur. Nous folâtrons toujours à la surface, notre esprit est formel, c'est-à-dire frivole et matériel, ou mieux artistique et non philosophique, car ce qu'il veut c'est la figure, la façon, la manière d'être des choses et non leur vie profonde, leur âme et leur secret.

De Vevey à Genève, 16 mars 1854. — Longuement rêvé en suivant les lignes des rives et les vagues du sillage. — Il y a une mélancolie poignante à sentir son déclin, et toute force qui nous quitte est un avant-goût de cette décadence qui est plus amère que la mort. Ce qui fait l'âcreté de cette douleur, c'est qu'on se croit atteint dans son âme même, et diminué dans son humanité.

Redescendre dans l'échelle des êtres, n'est-ce pas ce qu'il y a de plus affreux? — Oui, jusqu'à ce qu'on ait placé sa dignité et son bonheur sur ce qui ne peut périr, sur la conscience de soi, sur l'élément immortel de l'âme. Se détacher de tout ce qui est mortel en nous comme hors de nous, c'est le moyen de sauver notre paix.

Que m'a dit ce lac d'une tristesse sereine, uni, mat et tranquille, où les montagnes et les nuages reflétaient leur monotonie et leur froide pâleur? que la vie désenchantée pouvait être traversée par le devoir, avec un souvenir du ciel. — J'ai eu l'intuition nette et profonde de la fuite de toutes choses, de la fatalité de toute vie, de la mélancolie qui est au-dessous de la surface de toute existence, mais aussi du fond qui est au-dessous de cette onde mobile.

Rends témoignage de la vérité que tu as reçue, aide les autres à vivre et à bien vivre, ne contriste aucun cœur ni aucune âme, ose plus souvent être sérieux, vrai, simple, aimant; aie moins de circonspection, plus de bonhomie, plus d'ouverture et tu auras plus souvent occasion de faire du bien; et faire du bien, c'est le plus doux contentement qu'on puisse éprouver. Être compris, apprécié et aimé ne vient même qu'après, car la satisfaction de la conscience est plus intense encore que celle du cœur.

29 mars 1854 (matin). — Hygiène de l'âme. — Mets-toi en accord avec l'extérieur; ne te tends pas trop vite. Un grand ennemi de la liberté intérieure, c'est la rupture de communication avec la nature. Baigne-toi dans le calme de la lumière matinale, jusqu'à ce que tu sentes le rapport rétabli, jusqu'à ce que les formes et les couleurs, les distances et la plastique des choses se reproduisent nettement, paisiblement, vigoureusement en toi.

Senti ce matin (de sept heures à sept heures et demie) toutes les notes de la tonalité nerveuse se succéder en moi. — Eu bien de la peine à retrouver l'objectivité, c'est-à-dire à m'oublier, et me calmer. Le corps malade, irrité, s'interpose entre les choses et nous.

Entre la joie et moi toujours passe quelque ombre.

J'aborde des steppes qui m'étaient étrangères dans la vie psychique. Ce que j'avais de plus fort devient le plus faible. — Les observer, sans y mettre mon cœur, sans m'irriter, sans me troubler.

L'éducation change de moyen sinon de but : au contentement par l'effort succède le contentement par la patience. Sois content malgré tout; reste calme; c'est la force la plus forte. S'affranchir de ses nerfs, de son âme visible et corporelle; se retirer dans une région plus intérieure, c'est ce qu'il faut.

(*Soir.*) — Avec mon habitude de m'observer froidement et comme un non-moi, je sentais vivre les diverses régions de mon cerveau en dessous de mon crâne ; je sentais comme une sourde vibration malade, semblable à celle que produit la chaleur sur une substance molle qu'elle pénètre, puis de légères contractions, superficielles ou profondes, affectant l'ensemble ou certaines parties (les tempes et l'arrière-tête), puis une tension pénible du centre même de l'encéphale. Un léger effort de composition que je dus faire de quatre à six heures, m'a pour ainsi dire meurtri et comprimé : ma fibre nerveuse sans élasticité ne pouvait reprendre son jeu et son état normal. — Une émotion pénible, une sensation un peu forte, une tension de la volonté, de la vue, de l'oreille, dépassent mes forces actuelles. Je marche, mange, dors bien, je ne me sens pas de lassitude musculaire, et néanmoins je suis sans force. Tous les actes de vitalité et de virilité me paraissent loin de moi et presque inaccessibles. L'enfant, le jeune homme, l'homme me font envie et je les regarde passer comme des images de ce que je ne suis plus. Tout superflu de vie m'est retiré, et même beaucoup du nécessaire. Cette impression d'appauvrissement, de caducité, d'impuissance est singulièrement mélancolique. Au moment de récolter, le moissonneur s'affaisse sur

son sillon, la malaria l'a touché. J'ai trop aimé la vie de la pensée, j'en ai trop fait mon refuge, mon asile, mon lieu-fort; c'était un peu mon idole secrète; elle se brise : la main de Dieu est sur moi et m'éprouve. Dieu me laisse tout le reste, aisance, loisir, indépendance, entourage de famille, position; il ne m'interdit qu'un arbre du jardin, l'arbre de la science; heureusement, il reste l'arbre de vie. Renonce-toi, prends ta croix, détache ton cœur de tout ce qui peut se perdre, apprends à te contenter de peu, à savourer les fruits de l'arbre de vie, la seule chose nécessaire; fais cela et tu retrouveras le calme. Acquiesce, incline-toi, soumets-toi; pas d'agitation, de résistance, de colère, d'amertume, d'abattement. Ce que Dieu fait est bien fait et sa volonté est ton bien. — Tu ne savais pas simplifier ton cœur, borner tes désirs, circonscrire tes projets, t'y voilà forcé; tu voulais reconnaître tes limites véritables, en voilà qui ne se laissent pas contester; tu étais inquiet, turbulent, changeant, ambitieux, voilà de quoi te rendre plus faciles l'humilité et la modération.

Du mal même on peut tirer le bien : on peut apprendre d'abord à connaître, ensuite à supporter la peine; on peut s'instruire par elle et s'améliorer, discerner son vrai devoir, sa vraie force et son point d'appui. — La religion de la

maladie est-elle plus vraie que celle de la santé? oui, si elle soutient l'épreuve où cette dernière échoue; la foi qui nous conserve la paix dans la santé et dans la maladie est plus vraie que celle qui se trouble avec la fuite de la santé, comme une substance à l'épreuve de l'eau et du feu est plus solide que celle qui n'est à l'épreuve que de l'eau.

27 juillet 1854 (cinq heures du soir). — J'achève l'*Histoire hollandaise*¹ de M^{me} d'Arbouville, avec une émotion de saisissement aussi puissante qu'à la première fois que je la lus, les yeux en larmes et le front baigné de sueur. Cette histoire me transperce jusqu'aux moelles. Elle est effrayante de vérité. Je l'ai senti à l'enivrement de calme, à l'impassibilité infinie qui m'ont pénétré. La poésie du cloître, avec sa tranquillité qui fait frémir, cette destruction lente de toutes les fibres mortelles, de tous les amours de la terre, cette paix funéraire et profonde m'ont envahi comme l'ombre gagne un vallon à la chute du jour. La nostalgie céleste s'empara de mon cœur. La soif de l'éternité que le temps irrite, le grand silence du monde et de l'âme, où l'on entend Dieu, toute cette vie de dépouillement, d'attente, d'immuabilité, ce drame de la

1. Les œuvres de M^{me} Sophie d'Arbouville (1810-1850) ont été réunies en trois volumes : *Poésies et Nouvelles*, Paris, 1855.

solitude, cette langueur ineffable et ascétique, ce pathétique prodigieux du catholicisme me subjuguèrent jusqu'au frisson. Est-ce sublime? est-ce monstrueux? — C'est une des formes religieuses, un des états de la conscience que rien ne peut remplacer. C'est la forme abstraite et pure de l'amour de Dieu et de la sainteté. L'âme se concentre dans sa généralité divine, crainte de perdre Dieu dans les détails d'une vie dispersée et d'émousser le sens divin par le contact avec les âmes mondaines. Le cloître, c'est la vie simplifiée, le refuge pendant l'exil, le péristyle du paradis, le port des âmes faibles ou brisées, qui ont besoin de l'irrévocable, du repos, du silence pour pouvoir dormir en Dieu, et se guérir de la vie ou l'éviter. Qui n'a jamais eu ou n'a plus aucune foi à la vie et au bonheur, qui n'attend rien du temps, rien des affections, rien des hommes et des choses, c'est-à-dire qui a senti mourir en lui tout désir, celui-là peut demander à voir s'ouvrir pour lui les portes d'un monastère. Le monde ne peut plus rien pour lui.

(Sept heures et demie du soir.) — La rêverie m'a emporté successivement bien loin. J'ai entrevu ce qu'une passion sérieuse pourrait faire de moi, songé à des personnes et à des circonstances oubliées, et sondé mon cœur. J'ai reconnu

avec tristesse ma vulnérabilité; l'ironie, la moquerie, le ricanement, la froideur même d'autrui ont sur moi une puissance lamentable. Je n'ose ni agir, ni aimer, ni produire sans l'approbation générale. J'ai la volonté timide, craintive, pusillanime. Je n'ose affirmer que mes idées, que les choses désintéressées, et non ma personnalité. N'ayant pas de foi en moi, j'ai pour ainsi dire honte de mon individu et peur de tout ce qui l'affirme, le pose, le détermine. Les autres sont incapables de rien me faire faire, mais ils peuvent fort bien me paralyser complètement. En blessant en moi l'amour-propre ou le sentiment, qui sont furieusement susceptibles, ils me dégoûtent et me découragent de tout. — Au fond, je suis timoré et pétri de désirs, et j'ai la passion de l'indépendance sans en avoir la force; défiant, craintif, sensible, avec une immense faculté de souffrir et de jouir, j'ai peur de l'amour, de la vie et des hommes, parce que j'en ai un violent besoin. Je redoute tous mes instincts et ma vie est une contrainte, une réticence perpétuelles. Je cède à un seul instinct, celui de traiter toutes mes passions par la glace et l'effroi. J'ai la terreur de la destinée et tout entraînement m'épouvante. — Je reconnais toujours là l'effet de mon enfance orpheline et de l'atmosphère moqueuse de Genève. L'organe de la sensibilité n'est jamais

devenu en moi assez robuste pour braver les intempéries du dehors, et pour n'être pas blessé dans sa délicatesse, il s'est habitué à ne vivre qu'en dedans. Je ne suis pas équipé pour frayer mon chemin à travers les circonstances, et je n'ai jamais joui de rien qu'en imagination. J'aurai rêvé toutes les vies, pour me consoler de n'en avoir pas vécu une. J'aurai regardé passer toutes les réalités, pour ne pas donner aux hommes prise sur mon bonheur. Je n'aurai rien osé, pour moins dépendre et moins souffrir. J'aurai vécu le moins possible, pour ne pas provoquer les coups de la destinée. C'est un oracle attristant. Mais à moins que la conscience et la voix de Dieu ne m'en fassent entendre un autre, il faudra bien m'y soumettre. — A ma nature, timide devant l'inconnu, découragée et défiante, ardente et passionnée, il faut Dieu pour allié, l'évidence pour compagne, le devoir pour soutien. — A la garde de Dieu ! ce mot est bien doux pour reposer des angoisses de la responsabilité.

5 novembre 1854. — Aujourd'hui, essentiellement exercé l'adresse de l'œil et de la main, pendant cinq heures, avec les enfants pour parterre ébloui et applaudissant (dominos, jouets, cartes, chaises, verres d'eau, carafes, couteaux, balais, casse-têtes, jeux divers). Lutiné comme

un follet avec toutes les choses de la maison, mettant tout en branle et en équilibre, en danse et en culbute. C'est la mécanique amusante, le sens de la pesanteur et de l'espace, des combinaisons et de l'imprévu que j'ai mis en jeu, et cela n'est point inutile. Toutes ces folies enfantines développent l'initiative de l'imagination et la justesse des organes, tout en reposant l'esprit et en rajeunissant le caractère, et m'amuse en faisant plaisir. Vaincre une difficulté quelconque donne toujours une joie secrète, car c'est reculer une limite et augmenter sa liberté, toute victoire grandit, même la plus imperceptible, même celle sur un joujou. Pourquoi? parce que toute victoire est au fond une victoire sur soi-même, et par conséquent un accroissement de soi-même. Quand je fais tenir une pyramide sur sa pointe, ce n'est pas tant la matière que je sou mets, c'est plutôt une incapacité de moi que je diminue. Ainsi, toute limite que je recule est une puissance que j'acquiers, et un esclavage que je brise, une augmentation de connaissance et de force. Lutter, voilà la vie; grandir, voilà sa récompense. — Telle est la philosophie du badinage : tout se tient.

19 novembre 1854. — Lu les deux derniers volumes de Copperfield.

Agnès m'a remis sous le charme et mouillé les yeux : c'est, je crois, mon héroïne favorite ou plutôt mon idéal féminin le plus cher, le dévouement parfait, la pureté sereine et céleste, le calme profond et doux, la fidélité invincible, l'âme belle, grande, simple, tendre, religieuse et sans tache, dont l'influence apaise, fortifie, améliore et grandit. Ah ! je sens bien que je pourrais aimer éperdument, quand je rencontre ces personnages de la fiction, qui répondent à mes rêves. — Si je suis resté froid, c'est que la réalité ne m'a rien offert de complet, et que tout accroc à l'idéal déchire en moi l'amour. Je n'ai encore, dans aucun ordre, su renoncer à rien, ni me contenter au rabais ; l'idéal m'a empêché de vivre et mon ambition n'a jamais pu trouver une satisfaction à la hauteur de ses espérances secrètes. — Si je savais voir poétiquement ma propre vie ! mais elle me paraît pure bagatelle et plaisanterie prosaïque ; ma poésie est hors de moi. C'est là mon mal. La défiance et l'ironie de moi-même ont fait ma faiblesse ; j'ai continué contre moi la guerre meurtrière que m'ont faite les circonstances de ma jeunesse. Je ne sais me voir ni historiquement, ni héroïquement ; aussi je ne me prends pas au sérieux, je me reste insignifiant, et je joue avec ma nature comme avec un hochet enfantin. — Il en est de même des

affections et des caractères que je rencontre en chemin ; je ne crois jamais à une bonne fortune, à une faveur providentielle, et je me dis : c'est peu de chose puisque cela m'est donné ; le bien-fait est à la mesure de l'obligé. En se moquant de soi, on devient aisément ingrat et blessant envers les autres. — C'était donc un juste instinct de *** qui m'interdisait de me railler moi-même ! elle avait bien raison. — Ne pas te prendre au sérieux, c'est faire un affront à Dieu qui a permis à son saint esprit de résider en toi, et qui attache à ton âme le même prix qu'à la plus privilégiée de toutes ; cette ironie est une irrévérence contre le don qui est en toi ; ce manque de respect est une méconnaissance de la valeur de l'individu ; en un mot, ce badinage est irréligieux autant que nuisible, et si la crainte de Dieu est le commencement de la sagesse, le sentiment de la dignité personnelle est le commencement de la force. — L'homme fort, l'homme de génie est celui qui donne à ses expériences privées une valeur représentative universelle, c'est-à-dire qui sait voir dans les choses tout ce qu'elles contiennent et en dégage la signification typique. Jean Paul et Emerson l'ont dit : Les grands auteurs sont des hommes qui ont osé s'affirmer. Or, pour oser s'affirmer, il faut se sentir organe légitime de la Providence ; par

conséquent, il faut penser noblement de soi-même et grandement de sa tâche; il faut renouveler en son sein, par la contemplation, l'idéal de la majesté humaine et le sentiment du prix infini de chaque âme.

Le sentiment très vif de la caricature, du contraste avec l'idéal, t'a rendu ironique; creuse davantage la réalité et sa richesse te la fera considérer moins légèrement. — Dieu seul ne peut tomber sous le ridicule, tout ce qui n'est pas Dieu ou de Dieu est risible; mais comme Dieu est partout, tout peut redevenir grave. (*Minuit.*)

17 décembre 1854. — Quand nous ne faisons rien de particulier, c'est alors que nous vivons par tout l'être, et nous ne cessons de nous accroître que pour nous posséder et mûrir. La volonté est suspendue, mais la nature et le temps agissent toujours; et parce que notre vie n'est plus notre œuvre, l'œuvre n'en continue pas moins. Avec nous, sans nous ou malgré nous, notre existence parcourt ses phases, notre Psyché invisible tisse la soie de sa chrysalide, notre destin s'accomplit et toutes les heures de notre vie travaillent à cette éclosion, que nous appelons la mort. Cette activité est donc fatale; le sommeil et l'oisiveté ne l'interrompent pas, mais elle peut devenir libre et morale, une joie au lieu d'une terreur.

2 février 1855. — Bulle d'air qui clapote un instant à la surface d'un océan agité, notre vie erre, insouciant ou inquiète, au-dessus du tombeau qui l'attire. Ballottés de la vie à la mort, de Wichnou à Siwa, nous ne sommes que des éphémères dont les ans sont des secondes, dans les semaines de la nature. Jamais je n'ai mieux senti l'inanité de notre existence, en face de l'éternel et de l'infini. Notre grandeur consiste à réduire cette vie à un point pour l'offrir à l'Être, à nous arracher au temps, au fini, au changeant pour devenir citoyen de l'éternel, de l'infini et du permanent, à passer de l'espace à l'esprit, de l'égoïsme à l'amour, du mal au bien, du monde à Dieu. Cette vie infirme et fugitive suffit pour nous emparer d'une vie éternelle : elle est donc assez grande. Rien n'est petit, quand l'infini y est en germe ; or Dieu est en nous et ne demande qu'à y vivre... S'ouvrir à Dieu pour ne plus mourir, échapper à ce qui passe en se réfugiant au centre de l'âme, se sentir immortel et plus grand que Sirius ou qu'Aldébaran, revenir à sa dignité avec reconnaissance, glorifier la vie humaine, berceau de la vie suprême, reconnaître en soi la part du néant et celle de l'être : c'est là le grand art de vivre, nulle part mieux abrégé que dans la religion, ni mieux réalisé que dans le christianisme. La vie mortelle est l'apprentissage

de la vie éternelle, et la vie éternelle commence dès que ce n'est plus le moi égoïste mais Dieu qui vit en nous.

28 mars 1855. — Pas un brin d'herbe qui n'ait une histoire à raconter, pas un cœur qui n'ait son roman, pas un visage sous lequel le sourire ne masque une tristesse, pas une vie qui ne cache un secret, son aiguillon ou son épine. Partout chagrin, espoir, comédie, tragédie; et sous la pétrification de l'âge même, comme dans les formes tourmentées de certains fossiles, on peut retrouver les agitations et les tortures de la jeunesse. Cette pensée est la baguette magique des Andersen et des Balzac, des poètes et des prédicateurs; elle fait tomber les écailles des yeux de la chair et fait voir clair dans la vie humaine; elle ouvre à l'oreille un monde de mélodies inconnues et fait comprendre les mille langages de la nature. L'amour affligé rend polyglotte; le chagrin rend devin et sorcier.

16 avril 1855. — Éprouvé ce matin la prodigieuse influence du climat sur l'état de l'âme. J'ai été italien et espagnol, par cette atmosphère limpide et bleue et ce soleil du midi. Les murs mêmes vous sourient. Et j'aimais toute la nature. Tous les marronniers étaient en fête; avec leurs bourgeons

lustrés, brillant comme de petites flammes aux extrémités recourbées de tous les rameaux, ils représentaient dans le bal de l'éternelle nature les candélabres du printemps. Comme la fraîcheur humide des touffes d'herbe, l'ombre transparente des cours, la vigueur des tours rousses de Saint-Pierre, les bornes blanches des routes, comme tout était jeune, gracieux, bienveillant. Je me sentais enfant, la sève de la vie remontait dans mes veines comme dans les plantes. J'ai retrouvé l'allégresse des sensations; il me semblait avoir secoué toute une vieille chrysalide ridée de soucis, d'ennuis, et renaître papillon. Oh! qu'un peu de bonheur naïf, de joie purement enfantine est une douce chose! — Et maintenant, une musique de cuivre arrêtée dans la rue me fait bondir le cœur comme à dix-huit ans. C'est l'enivrement perpétuel, le pétilllement de l'espérance dans l'Aï rosé du présent; l'état de la jeune fille qui entre dans le jardin enchanté de la vie; l'état amoureux. Oh! je suis encore jeune. Merci, mon Dieu; il y a eu tant de semaines et de mois où je me suis cru un vieillard. Venez poésie, nature, jeunesse, amour, repétrissez ma vie de vos mains de fée, recommencez en moi vos rondes immortelles, chantez vos mélodies de sirène, faites-moi boire à la coupe de l'immortalité, ramenez-moi dans l'olympé de l'âme. Ou

plutôt, point de paganisme ! Dieu de la joie et de la douleur, fais de moi ce que tu voudras ; la tristesse est bonne et l'allégresse est bonne aussi. Tu me fais passer par l'allégresse. Je l'accepte de toi et je t'en rends grâce.

17 avril 1855. — Le temps se maintient incroyablement pur, éclatant et chaud. A dix heures du soir, j'écris en manches, à côté de ma fenêtre ouverte. C'est juillet qui suit février... La journée est remplie de chants d'oiseaux et la nuit d'étoiles. La nature s'est fait bénigne et sa bonté se revêt de splendeur.

Je viens de contempler, pendant près de deux heures, ce magnifique spectacle, et je me suis senti dans le temple de l'infini, en présence des mondes, dans l'immense nature, hôte de Dieu. Combien tous ces astres errants dans le pâle éther m'attiraient loin de la terre ; et quelle inexprimable paix, quelle rosée de vie éternelle ils laissent tomber sur l'âme en extase. Je sentais flotter la terre comme un esquif dans cet océan bleu. Il est bon de se nourrir de cette volupté profonde et tranquille, elle épure et grandit tout l'homme. Je me suis laissé faire avec gratitude et docilité.

21 avril 1855. — Beaucoup lu. J'avais la tête forte, ce qui depuis deux ans, depuis mes grandes

hémorragies est une rareté. — Analyse exacte des synonymies morales, érudition, ethnographie, anatomie comparée, système cosmique : voilà ce qui a rempli ma journée. Prichard, Hollard, Carus Erdleben, Liebig, Chimie animale, ont été mes lectures. — J'ai parcouru l'univers, du plus profond de l'empyrée jusqu'aux mouvements péristaltiques des atomes dans la cellule élémentaire, je me suis dilaté dans l'infini, affranchi en esprit du temps et de l'espace, en ramenant la création sans bornes au point sans dimension et en voyant la multitude des soleils, voies lactées, étoiles et nébuleuses, dans le point.

J'ai essayé de tracer la courbe qu'un point de mon doigt levé décrivait dans l'espace, relativement au point fixe absolu, et j'ai reconnu une intégrale dépassant toute capacité mathématique par ses deux extrémités. Pulsation des vaisseaux capillaires, l'action plastique moléculaire, la lutte entre le muscle et la pesanteur terrestre, (facteurs inconscients), le mouvement volontaire (facteurs humains), puis la courbe circulaire autour de l'axe du globe, avec une vitesse fonction de la latitude, et du rayon du petit cercle pratiqué par cette parallèle, puis la cycloïde due au déplacement de la terre, s'élevant au second degré parce qu'elle tourne autour du soleil, et au troisième parce que cette orbite est

une ellipse; puis le mouvement de notre soleil, qui est peut-être un soleil double et conjugué; et ce système lui-même en mouvement dans notre lentille stellaire, laquelle se meut à son tour sans doute dans les profondeurs démesurées de l'abîme des cieux : telle est cette intégrale d'intégrale.

Et de tous les côtés, mystères, merveilles, prodiges s'étendaient sans limites, sans nombre et sans fond. J'ai senti vivre en moi cette insondable pensée, j'ai touché, éprouvé, savouré, embrassé mon néant et mon immensité, j'ai baisé le bord des vêtements de Dieu et je lui ai rendu grâce d'être esprit et d'être vie. Ces moments sont les entrevues divines, où l'on prend conscience de son immortalité, où l'on reconnaît que l'éternité n'est pas de trop pour étudier les pensées de l'Éternel et ses œuvres, et où l'on adore dans la stupeur de l'extase et l'humilité ardente de l'amour.

23 mai 1855. — Irrésolution, paresse, inconstance, abattement, pusillanimité, tous mes vieux ennemis m'ont assailli ce matin... Tu livres ton foie au sombre vautour de la tristesse, et par une stupidité frénétique tu passes ton temps à manger ton cœur. C'est le suicide lent d'un bourreau de soi-même. T'appuyant sur toutes les

pointes des idées pénibles, quand elles ont fait le trou, tu tournes et retournes pour les convertir en tarières, et ne prends de repos que transpercé en tous sens. Cette volupté âpre et insensée devient une manie..... Toute passion nuisible attire, comme les gouffres par le vertige. La faiblesse de volonté amène la faiblesse de tête, et l'abîme, malgré son horreur, fascine alors comme un asile. Effroyable danger ! Cet abîme est en nous, ce gouffre ouvert comme la vaste gueule du serpent infernal qui veut nous dévorer, c'est le fond de notre être ; notre liberté nage sur ce vide qui aspire toujours à l'engloutir. Notre seul talisman, c'est la force morale rassemblée sur son centre, la conscience, petite flamme inextinguible dont la lumière s'appelle Devoir et dont la chaleur se nomme Amour. Cette petite flamme doit être l'étoile de notre vie, elle seule peut guider notre arche tremblante à travers le tumulte des grandes eaux, nous faire échapper aux tentations de la mer, aux monstres et aux tempêtes vomis par la nuit et le déluge. La foi en Dieu, en un Dieu saint, miséricordieux, paternel, est le rayon divin qui allume cette flamme. Oh ! comme je sens la profonde et terrible poésie des terreurs primitives, desquelles sont sorties les théogonies ; comme l'histoire des forces déchaînées, du chaos sauvage et du monde naissant devient bien

ma vie et ma substance, comme tout s'éclaire et devient symbole de la grande pensée immuable, de la pensée de Dieu sur l'univers ! Comme l'unité de toute chose m'est présente, sensible, intérieure ! Il me semble percevoir le motif sublime que, dans les sphères infinies de l'existence, sous tous les modes de l'espace et du temps, toutes les formes créées reproduisent et chantent au sein de l'éternelle harmonie. Des limbes infernaux je me sens comme le Dante remonter vers les régions de la lumière, et comme le Satan de Milton, mon vol à travers le chaos vient aboutir au paradis. Béatrice ou Raphaël, messagers de l'éternel amour, m'ont indiqué la route. Le ciel, l'enfer, le monde sont en nous. L'homme est le grand abîme.

27 juillet 1855. — ... C'est ainsi que s'en va la vie, ballottée comme un canot par les vagues, de droite à gauche, de haut en bas, mouillée par l'onde amère, puis salie d'écume, puis jetée au rivage, puis reprise par le caprice des flots. C'est du moins la vie du cœur et des passions, celle que réprouvent Spinoza et les stoïciens, le contraire de cette vie sereine et contemplative, toujours égale comme la lumière des étoiles, où l'homme vit en paix et voit tout sous le regard de l'éternité ; le contraire aussi de la vie de

conscience, où Dieu seul parle et où toute volonté propre abdique devant sa volonté manifeste.

Je vais de l'une à l'autre de ces trois existences qui me sont également connues; mais cette mobilité même me fait perdre les avantages de chacune d'elles. Le cœur chez moi se ronge de scrupules, l'âme ne peut supprimer les besoins du cœur, et la conscience se trouble et ne sait plus bien distinguer dans le chaos des inclinations contradictoires la voix du devoir ni la volonté suprême. Le manque de foi simple, l'indécision par versatilité et défiance de moi, remettent presque toujours tout en question dans ce qui ne concerne que ma vie personnelle. J'ai peur de la vie subjective et recule devant toute entreprise, volonté, demande ou promesse qui m'engage ou me réalise; j'ai la terreur de l'action et ne me sens à l'aise que dans la vie impersonnelle, désintéressée, objective de la pensée. Pourquoi cela? par timidité. D'où vient cette timidité? du développement excessif de la réflexion, qui a réduit presque à rien la spontanéité, l'élan, l'instinct, et par là même l'audace et la confiance. Quand il faut agir, je ne vois partout que pièges et embûches, causes d'erreur et de repentir, menaces cachées et chagrins masqués, et naturellement je n'ose bouger. L'ironie a de bonne heure atteint mon enfance, et, pour

n'être pas vaincue par la destinée, ma nature s'est, je crois, armée d'une circonspection de force à n'être surprise par aucune câlinerie. Cette force fait ma faiblesse. J'ai horreur d'être dupe, surtout dupe de moi-même et je me prive de tout pour ne pas me tromper et être trompé ; donc l'humiliation est le chagrin que je redoute encore le plus, et par conséquent l'orgueil serait le plus profond de mes vices. Ceci est logique, mais ce n'est pas vrai ; il me semble que c'est la défiance, l'incurable doute de l'avenir, le sentiment de la justice mais non de la bonté de Dieu, bref l'incrédulité qui est mon malheur et mon péché. Toute action est un otage remis à la destinée vengeresse : voilà la croyance instinctive qui glace ; toute action est un gage confié à la paternelle Providence : voilà la croyance qui calme.

La douleur me paraît une punition et non une miséricorde ; c'est pourquoi j'en ai secrètement horreur. Et comme je me sens vulnérable sur tous les points, partout accessible à la douleur, je reste immobile, semblable à l'enfant craintif qui, laissé dans le laboratoire de son père, n'ose toucher à rien, crainte des ressorts, explosions et catastrophes qui peuvent sortir et jaillir de tous les coins au moindre mouvement de son inexpérience. J'ai confiance en Dieu, directement, et dans la nature, mais je me méfie de tous les agents libres

et mauvais, de l'homme et des hommes, des inconstances et des faits de la société; je sens ou pressens le mal, moral et physique, au bout de chaque erreur, faute ou péché, et j'ai honte de la douleur.

Au fond ne serait-ce pas l'amour-propre infini, le purisme de la perfection, l'inacceptation de la condition humaine, la protestation tacite contre l'ordre du monde, qui ferait le centre de ta pusillanimité? C'est le tout ou rien, l'ambition titanique et oisive par dégoût, la nostalgie de l'idéal rentré et la retraite d'Achille sous la tente, la dignité offensée et l'orgueil blessé qui se refusent à ce qui leur paraît au-dessous d'eux; c'est l'ironie qui ne prend ni soi ni la réalité au sérieux, par la comparaison avec l'infini entrevu et rêvé; c'est la restriction mentale qui se prête aux circonstances par complaisance, mais ne les reconnaît point en son cœur, parce qu'elle n'y voit pas l'ordre divin, la nécessité; c'est peut-être le désintéressement par indifférence qui ne murmure point contre ce qui est, mais qui ne peut se déclarer satisfait; c'est le légitimisme philosophique campé dans la société de fait qui n'est pas celle de droit; c'est la faiblesse qui ne sait pas conquérir et qui ne veut pas être conquise; c'est la rancune qui se détache de ce qui se passe de son concours; c'est l'isolement de l'âme déçue qui abdique jusqu'à l'espérance.

Ceci même est une épreuve imposée. Son but providentiel est sans doute d'amener au vrai renoncement, dont le signe est la charité. C'est quand on n'attend plus rien pour soi-même, qu'on peut aimer. Faire du bien aux hommes par amour pour eux-mêmes, faire valoir son talent pour plaire au Père dont nous le tenons pour son service : voilà le signe et le moyen de la guérison de ce mécontentement intime qui se dissimule sous l'indifférence.

4 septembre 1855. — Dans le gouvernement intérieur de soi-même la forme parlementaire succède à la forme monarchique. Le bon sens, la conscience, le désir, la raison, le présent et le souvenir, le vieil homme et l'homme nouveau, la prudence et la générosité prennent tour à tour la parole, le règne des avocats commence, le chaos remplace l'ordre et le crépuscule la lumière. La volonté simple, c'est le régime autocratique, la discussion interminable, c'est le régime délibératif de l'âme. Le premier est net, clair, expéditif et fort; le second est embrouillé, indécis, lent et faible; en revanche celui-ci épuise les questions que l'autre se contente de trancher; l'un est préférable au point de vue théorique, l'autre au point de vue pratique. Connaître et agir sont leurs deux avantages respectifs.

Mais il y aurait mieux à faire, il faudrait réaliser dans l'âme les trois pouvoirs, au législatif superposer l'exécutif et coordonner le judiciaire. Outre l'homme de conseil, il faudrait l'homme d'action et l'homme de justice. La réflexion chez toi ne conclut pas parce qu'elle se retourne sur elle-même pour se quereller et se discuter; il te manque le général qui ordonne et le juge qui décide. La volonté du caractère et la décision de l'esprit sont indispensables pour limiter la réflexion critique. Mère prolifique des chicanes, des scrupules et objections de tout genre, la critique comme un prisme réfracteur brise les rayons lumineux en un spectre aux sept couleurs; comme la parole magique de l'apprenti sorcier elle suscite vingt farfadets qu'elle ne peut plus dompter ni annuler; elle met l'anatomie à la place du vivant et à force de regarder les arbres, elle n'aperçoit plus la forêt.

L'analyse est dangereuse, si elle domine la force synthétique. — La réflexion est redoutable, si elle détruit la faculté d'intuition. — L'examen est fatal, s'il supprime la foi. — La décomposition est meurtrière, quand elle dépasse l'énergie combinatrice de la vie. L'action séparée de toutes les sphères intérieures devient un jeu destructeur quand elles cessent de pouvoir revenir à l'action une. — Dès que le souverain abdique

l'anarchie commence. Dès qu'un corps cesse de vivre les vers s'y mettent.

Or c'est là le danger qui te menace. Tu perds l'unité de vie, de force, d'action, l'unité du mot; tu es légion, parlement, anarchie; tu es division, analyse, réflexion; tu es synonymie, oui et non, dialectique; de là ta faiblesse. La passion du complet, l'abus de la critique, la manie anatomique, la défiance du premier mouvement, du premier mot, de la première idée, expliquent le point où tu en es venu. L'unité et la simplicité de l'être, la confiance et la spontanéité de la vie sont en chemin de disparaître. C'est pour cela que tu ne peux agir, que tu n'as point de caractère.

Il faut renoncer à tout savoir, à tout vouloir, à tout embrasser; il faut s'enfermer quelque part, se contenter de quelque chose, se plaire à quelque œuvre, oser être ce qu'on est, résigner de bonne grâce tout ce qu'on n'a pas, s'attacher à sa peau, croire en son individualité,

Ne pas se plaire seulement aux plus belles choses du
[monde,
Mais trouver la plus belle du monde la chose qui vous
[plaît.
(Rückert.)

La défiance de toi te ronge; confie-toi, abandonne-toi, livre-toi, crois et tu seras en voie de guérison. La preuve que cette tendance est

mauvaise, c'est qu'elle te rend malheureux et t'empêche d'agir. L'incrédulité c'est la mort; et l'ironie de soi-même, comme l'abattement, sont de l'incrédulité. Il est plus facile de se condamner que de se sanctifier, et le dégoût de soi vient plus de l'orgueil que de l'humilité..... La vraie humilité c'est le contentement.

12 novembre 1855. — Une patrie changée d'habitants, de mœurs et d'esprit, est-ce encore la patrie? Nos partis m'ont dégoûté de la vie politique; je ne puis donner mon cœur à aucun, car je n'éprouve ni estime ni enthousiasme pour aucun d'eux, et les luttes d'intérêt ont toujours été nauséabondes pour moi, d'où vient donc ce détachement complet? Hélas! tout m'y amène : Mon antipathie pour notre caractère national, et pour notre climat; l'isolement où l'on m'a laissé parmi mes pairs; la privation de tout point d'attache civique. J'aime mes parents, mes amis, notre église et nos écoles, mais je n'aime ni notre vie politique, ni notre vie sociale. Genève ne me donne pas de joie, et je n'ai pas consenti à ce qu'elle pût me faire de la peine. Je n'ai pas trouvé en elle une mère et le sentiment filial s'est tout doucement éteint dans mon âme. En un mot, je suis encore électeur, mais je ne suis plus citoyen.

Voilà le fait, mais c'est un mal, c'est-à-dire une faute et un malheur. C'est une diminution de vie, c'est une diminution du devoir. Pauvre est la vie qui ne s'étend pas jusqu'à l'amour du pays; mutilée est la conscience qui retranche du nombre de ses devoirs le patriotisme. Il faut donner son cœur; l'habitude de détachement critique t'a séparé de Genève; lutte contre cette habitude, ranime le sentiment civique par l'étude de l'histoire de ton pays et par la participation à la vie commune. L'existence aérostatique que tu mènes d'ordinaire contribue à cette indifférence; en cherchant à être utile, en t'associant aux œuvres que tu approuves, tu te créeras des liens, tu t'intéresseras; entre l'égoïsme et la sympathie humaine tu replaceras un cercle essentiel, celui de la vie civique.

Mais peut-on tenir à qui ne tient pas à vous? Oui. C'est l'amour désintéressé, le plus beau des amours, qui aime, donne, offre, sans se lasser et sans attendre de retour, et qui n'est point ridicule même à ses propres yeux, car il ne fait point de marché et n'est par conséquent point dupe.

21 janvier 1856. — La journée de la veille est pour moi aussi éloignée que l'année dernière; le passé n'a pour ma mémoire qu'un plan, comme pour mon œil le ciel étoilé. Je ne retrouve

pas mieux une de mes journées dans mon souvenir qu'un verre d'eau versé dans un lac; ce n'est pas chose perdue, mais chose fondue; l'individuel est rentré dans la masse; les divisions du temps sont des catégories qui ne peuvent mouler ma vie, pas plus que les compartiments tracés par une baguette dans l'onde n'y laissent d'empreinte durable. Je suis fluide, il faut m'y résigner.

Combien il est vrai que nos destinées sont décidées par des riens, et qu'une légère imprudence tombée sur un hasard insignifiant, comme une goutte de pluie tombée sur un gland, fait lever l'arbre où nous et d'autres serons peut-être suppliciés. Ce qui arrive est tout différent de ce que nous avons voulu. Nous voulons un bien et il en résulte un malheur. Le serpent de la fatalité, ou pour mieux dire la loi de la vie, la force des choses, s'étant entrelacé à un ou deux faits très simples, n'a pu être coupé par aucun effort, et la logique des situations et des caractères a conduit invinciblement à un dénoûment redouté. C'est la fascination de la destinée, qui nous oblige à nourrir notre malheur de notre main, à prolonger l'existence de notre vautour, à jeter dans l'holocauste de notre châtiment successivement nos forces, nos qualités, nos vertus même, en expiation d'une négligence, en un mot qui nous fait reconnaître notre néant, notre dépendance, et la majesté

implacable de la Loi. Le sentiment de la Providence adoucit la punition, mais ne la supprime pas. Les roues du char divin nous écrasent d'abord, pour satisfaire la justice et donner exemple aux hommes, puis une main nous est tendue, pour nous relever ou au moins nous réconcilier avec l'amour caché sous la justice. Le pardon ne peut précéder le repentir, et le repentir ne commence qu'avec l'humilité. Et tant qu'une faute quelconque paraît une bagatelle, tant que l'imprudence ou la négligence apparaît non pas dans son énormité, dans sa culpabilité, mais dans son excuse, en un mot tant que Job murmure, tant que la Providence est trouvée trop sévère, tant qu'il y a protestation intérieure contre la destinée, et doute sur la parfaite justice de Dieu, il n'y a pas encore l'entière humilité, ni le vrai repentir. C'est quand on accepte l'expiation, qu'elle peut être épargnée; c'est quand on se soumet sincèrement que la grâce peut être accordée. C'est quand la douleur trouve son œuvre faite, que Dieu peut nous en faire la remise. L'épreuve ne s'arrête donc que lorsqu'elle est inutile : c'est pourquoi elle ne s'arrête presque jamais. — La foi en la justice et en l'amour du Père, qui nous laisse vivre pour nous apprendre à vivre saintement, est donc le meilleur et le seul point d'appui contre les souffrances de cette vie. Le fond de toutes nos

douleurs est une incrédulité; nous doutons que ce qui nous arrive dût nous arriver; nous nous croyons plus sages que la Providence, parce qu'au fond nous croyons au hasard, pour éviter le fatalisme. La liberté soumise, quel problème! Il faut pourtant toujours en revenir là.

26 janvier 1856. — Philosophie, causerie, émotions, volupté optique, amitié, quelques faits nouveaux appris, beaucoup d'échange : c'est là ma journée. Elle est encore assez épicurienne, c'est-à-dire douce mais inféconde. — Puis le murmure du cœur s'est fait entendre dans les lointains de la vie intérieure; voix de regret et de censure. Que de temps perdu pour aimer; quelle fausse honte de ses vrais besoins! que d'inquiétude dans cette insouciance! et quel sentiment de vide dans cette existence dépourvue de centre, de substance, de point fixe! Tu aurais besoin du mariage, d'un attachement, de quelque chose qui te pose, t'enracine, te détermine et t'alimente. Et tu rougis de cette dépendance, et tu te cuirasses de fierté ou de badinage contre toi-même et contre les autres, et tu as peur de tromper, tu te défies du monde et de la vie et ne veux pas donner prise à leur malignité, ni rechercher ce qui peut se refuser. Tu es tendre, aimant, avide de sympathie, mais par timidité tu prends le

masque de l'indifférence; tu es un faux stoïque, un faux égoïste, un faux muet. Tu te fais de pierre, comme le peau-rouge se montre insensible, pour ne pas réjouir l'ennemi; ton instinct cherche à maintenir, faute de mieux, ta dignité solitaire, et ton impassible sérénité. Tu n'oses pas souffrir et devant les hommes tu supprimes toute larme, toute plainte et tout désir. Tu te fais léger par une insurmontable timidité. C'est le suicide moral par pudeur. — Tu veux être deviné comme une femme, et demander pour toi ou t'offrir te révolte comme un acte de courtisane, comme une bassesse et presque une impudicité de l'âme. — Ton malheur, pauvre garçon, est d'avoir pour défauts les qualités d'un autre sexe; car ce qui est grâce dans la femme est une niaiserie fatale chez l'homme.

7 mai 1856. — Continué, pendant toute la journée, l'*Histoire de la poésie* par Rosenkranz¹ et rien fait d'autre. Tous les grands noms de l'Espagne, du Portugal et de la France jusqu'à Louis XV y ont passé. Cette revue rapide est bonne à faire; le point de vue renouvelle le sujet et change les idées reçues, ce qui est toujours agréable et libérateur. Pour ma tendance naturelle, cette

1. *Geschichte der Poesie*, par Rosenkranz, disciple et biographe de Hegel.

manière philosophique et génétique d'embrasser et d'exposer l'histoire littéraire a un vif attrait. Mais c'est l'antipode du procédé français, qui ne prend guère que les cimes du sujet, les enchaîne par une triangulation et des profils théoriques, et donne ensuite ces lignes pour le relief réel du pays. La formation réelle de l'opinion générale, du goût public d'un genre établi, ne peut se découvrir par cette méthode abstraite qui supprime la croissance au profit du fruit dernier, la plénitude au profit de la ligne, la préparation au profit du résultat, la foule au profit du type choisi. Ainsi l'on obtient la clarté apparente, la clarté du fait, mais l'obscurité réelle, l'obscurité de la cause [subsiste]. Cette méthode est caractéristique; elle se lie par des faits invisibles au respect de l'usage et de la mode, à l'instinct catholique et dualiste, qui accepte deux vérités, deux mondes contradictoires et aussi solides l'un que l'autre, et trouve tout simple la magie, le miracle, l'incompréhensible, l'arbitraire dans Dieu, le roi, le langage, etc. C'est la philosophie du Hasard, devenue habitude, instinct, croyance et nature. C'est la religion du caprice.

Par un de ces contrastes éternels qui ramènent l'équilibre, les peuples romans qui ont la pratique de la vie historique n'en ont pas la philosophie, et les peuples germaniques qui ne savent pas pratiquer la vie ont la philosophie de la vie.

L'Allemand, abstrait dans sa vie, est concret dans sa pensée, à l'inverse du Français. — Par instinct, chaque être cherche à se compléter extérieurement et intérieurement : et c'est la même loi secrète qui fait que l'homme cherche la femme, que les terroristes aimaient la pastorale, que les femmes aiment les émotions, que l'homme de cabinet admire l'homme d'action, que le peuple le plus vivant a la théorie la plus mathématique, que chaque défaut a la clairvoyance la plus aiguë du défaut semblable dans le prochain, etc., etc. — Le fond et la forme se font aussi contraste, et les intelligences mathématiques sont attirées souvent par les faits de la vie, comme les esprits vivants vers l'étude des lois abstraites. — Ainsi, chose bizarre, c'est ce que nous croyons être que nous ne sommes pas ; ce que nous voudrions être qui nous convient parfois le moins ; c'est notre théorie qui nous condamne, et notre pratique qui dément notre théorie. Et cette contradiction est un avantage puisqu'elle est origine d'un conflit, d'un mouvement, et condition du progrès. Toute vie est une lutte intérieure, toute lutte suppose deux forces contraires ; rien de réel n'est simple, et ce qui pense être simple est ce qui en est le plus éloigné. — Conséquence : tout état est un moment dans une série, tout être est une transaction entre des contraires, un plexus de contrastes ;

la dialectique concrète, voilà la clef qui ouvre l'intelligence des êtres dans la série des êtres, des états dans la série des moments; la dynamique, voilà l'explication de l'équilibre. Toute situation est un équilibre de forces; toute vie est une lutte de forces contraires renfermées dans les limites d'un certain équilibre.

Ces deux principes que j'ai mille fois reconnus, je ne les ai jamais assez appliqués.

Et appliquer, c'est féconder; et on ne possède que ce qu'on féconde (une idée, un domaine, une femme, etc.). Féconder, c'est insuffler la vie, c'est donner le mouvement intérieur, la métamorphose, la croissance. Une religion vraie, c'est celle qui transforme la vie; une pensée vraie est celle qui renouvelle les vues et les choses mêmes; la vérité se prouve par ses effets, une vérité qui ne change rien est stérile; et la stérilité c'est la mort. Le signe de la vie, c'est la métamorphose; et la preuve de la vie vraie, c'est la procréation. Ce qui n'enfante rien, n'est rien.

9 mai 1856. — Toute étude historique isolée ne mène à rien. L'histoire complète et concrète de l'esprit humain et des génies nationaux dans l'intégralité de leur énergie, s'épanouissent dans leur religion, leur littérature, leur destinée entière : voilà la question, voilà la chose, voilà

ce qu'il faut. La totalité naturelle, la croissance organique, la vie en un mot, des individus, des sociétés, des nations, de l'espèce, voilà ce qui me satisfait et ce qui m'attire. Toute abstraction est factice, et n'est qu'un moyen, une méthode, un artifice de l'étude; en fait, il faut revenir à l'évolution d'ensemble, car rien dans la nature et dans l'histoire n'existe à part. La solidarité est la formule de chaque existence réelle. L'histoire philosophique, quel beau sujet!

*Pressy*¹, 8 juin 1856. — Journée de bonheur. Donné mon cœur à toute chose, à la nature qui a été merveilleusement belle aujourd'hui, à la famille que j'ai vue tout entière, aux amis que j'ai rencontrés, aux églantines des haies, aux grillons du fossé, au ciel bleu dans lequel a passé en dansant toute la féerie des heures du jour et de la nuit, comme une ronde de génies aux grâces immortelles, à la bonne Providence que j'ai bénie pour la joie dont je me sentais inondé et pour la poésie qui a baigné et pénétré mes sens et mon âme en s'accroissant presque d'heure en heure. Au moment où j'ai fermé enfin les volets de la chambrette bleue aux rayons rêveurs de la lune qui filtraient mystérieusement à travers les arbres du verger sur lequel ouvre

1. Village près de Genève.

ma fenêtre, et comme un enfant qui s'endort sur le sein de sa mère, fermé les yeux au bercement de notre globe dans son voyage circulaire à travers l'océan des cieux, l'émotion intérieure avait atteint sa plus palpitante intensité. La lumière blonde et chaude dans laquelle le Salève verdissant plongeait ses crêtes arrondies m'a rappelé des sensations siciliennes; la pureté des lointains, les contours mordants des édifices et des feuillages, la splendeur et la gaieté du paysage en fête, la limpidité de l'air ont éveillé en moi mille souvenirs des temps heureux; que d'allusions ravissantes à des journées pareilles et à des impressions semblables sous toutes les latitudes. C'est surtout le soir, au murmure des flots du lac, blanchissants sous la brise du nord, tandis qu'un large couchant effaçait graduellement ses teintes sur les cimes accidentées du bleuâtre Jura, que la Méditerranée, l'Océan, la Baltique, la Grèce, la Bretagne, la Norvège, le connu et l'inconnu, et tous les plans et arrière-plans de la vie errante se dessinèrent dans une perspective infinie. Cadre magnifique à une rêverie bien douce!

La tête découverte, la mappe pendue à l'épaule par un cordon, je remontai ainsi, m'imprégnant de toute cette peinture et de toute cette musique envivante, de Genève à Pressy, de la ville au village.

1^{er} juillet 1856. — La nationalité perce toujours dans l'homme et surtout dans la femme, et les femmes de la Russie, comme les lacs et les fleuves de leur pays, paraissent sujettes à des rigidités subites et même prolongées. Dans leur mobilité ondoyante et caressante comme l'onde, il y a toujours la menace du glaçon inattendu. Leur humeur se glace ou dégèle au gré d'un souffle qui passe le matin, une pensée les hérissent de cristaux anguleux ou déplisse leur front qui se prenait déjà. Leur manière de souffrir ou de punir est de se faire pierre. La nature du nord, la mobilité raide, un centre toujours sur le point de durcir, l'hiver, les frimas, se retrouvent, sous l'hermine et le sourire, au fond de l'âme russe. Les hautes latitudes, la vie difficile, l'inflexibilité autocratique, le ciel morne et sévère, le climat inexorable, toutes ces rudes fatalités ont marqué leur empreinte sur la race moscovite. Une certaine opiniâtreté sombre, une sorte de férocité primitive, un arrière-fond d'âpreté sauvage, qui, sous l'empire de certaines circonstances, pourrait devenir implacable et même impitoyable; une force, une volonté, une résolution froidement indomptables et qui feraient sauter le monde plutôt que de céder; l'instinct indestructible de la horde barbare dans la nation à demi-civilisée, sont reconnaissables pour

l'œil attentif, jusque dans les bizarreries inoffensives et les caprices superficiels d'une jeune femme de cette race puissante. Même dans le badinage se trahit encore le génie fixe et farouche qui incendie ses propres villes et maintient debout les bataillons de soldats morts.

Quels maîtres redoutables que les Russes, si jamais ils épaississent la nuit de leur domination sur les pays du midi ! Le despotisme polaire, une tyrannie telle que le monde n'en a pas encore connue, muette comme les ténèbres, tranchante comme la glace, insensible comme le bronze, avec des dehors aimables et l'éclat froid de la neige, l'esclavage sans compensation ni adoucissement : voilà ce qu'ils nous apporteraient. Mais vraisemblablement, ils perdront graduellement les vertus et les défauts de leur demi-barbarie.

Le soleil et les siècles mûriront ces sirènes du septentrion, et ils entreront dans le concert des peuples autrement que comme une menace ou une dissonance. — S'ils peuvent convertir leur dureté en fermeté, leur ruse en grâce, leur moscovitisme en humanité, ils cesseront d'inspirer l'aversion ou la crainte et se feront aimer ; car sauf leur naturel héréditaire, les Russes ont beaucoup de fortes et attrayantes qualités.

3 juillet 1856. — L'Allemand conçoit et poursuit l'idéal, mais il ne l'est jamais spontanément, de lui-même; il n'est pas de race noble, il a l'admiration et non le génie de la forme; il est l'inverse de l'Hellène, il a la critique, l'aspiration et le désir, non la puissance sereine de la beauté. Il ne peut donc pas ce qu'il veut, mais il peut jouir de sa volonté. Le Midi, plus artiste, plus satisfait de lui-même, plus capable d'exécution se repose paresseusement dans le sentiment de son équilibre. D'un côté est l'idée, de l'autre le talent. L'empire de l'Allemagne est au-dessus des nuages, celui des Méridionaux est sur cette terre. La race germanique médite et sent; les Méridionaux sentent et expriment; les Anglo-Saxons veulent et font. Savoir, sentir, agir, c'est le trio de l'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre. La France formule, parle, décide et rit. Pensée, talent, volonté, parole, ou autrement science, art, action, prosélytisme, c'est la répartition des rôles du quatuor plus étendu.

21 juillet 1856. — *Mit Sack und Pack* me voici de retour dans mon logis de ville. J'ai pris congé de mes amis et de mes joies champêtres, de la verdure, des fleurs et du bien-être. — Pourquoi m'en suis-je allé? Le prétexte, c'est le souci de mon pauvre oncle, c'est la raison que je me

suis donnée et que j'ai donnée. Mais au fond, n'y en a-t-il pas d'autres? Je crois bien que oui. Il y a la crainte d'être indiscret en accumulant trop d'obligations envers les deux ou trois familles amies qui m'entourent de prévenances et auxquelles je ne puis rien rendre. Il y a mes livres qui me rappellent sans doute. Il y a le désir peut-être de me tenir parole. Mais tout cela ne serait rien, je crois, sans un autre instinct, l'instinct du Juif errant, qui m'arrache la coupe où j'ai trempé mes lèvres, qui m'interdit la jouissance prolongée et me crie : Marche! marche! ne t'endors pas, ne t'attache pas, ne t'arrête pas! Ce sentiment inquiet n'est pas le besoin de changement, c'est plutôt la peur de ce que j'aime, la défiance de ce qui me charme, le malaise du bonheur. Quelle singulière nature et quel penchant bizarre! ne pas oser jouir naïvement, simplement, sans scrupule, et se retirer de table crainte que le repas ne finisse. Contradiction et mystère! ne pas user, crainte d'abuser; se croire obligé de partir, non pas parce qu'on est rassasié, mais parce qu'on a séjourné; se jouer à soi-même le rôle du médecin de Sancho. Je suis bien toujours le même, l'être errant sans nécessité, l'exilé volontaire, l'éternel voyageur, l'homme sans repos, le vagabond bohème, qui, chassé par une voix intérieure, ne construit, n'achète et ne laboure nulle

part, mais passe, regarde, campe et s'en va. — La cause de cette agitation nomade n'est-ce pas aussi un certain vide? la poursuite incessante de quelque chose qui me manque? l'aspiration vers une paix plus vraie et une satisfaction plus entière? Voisins, amis, parents, je les aime tous, et ces affections ne me laissent, quand elles agissent, nul sentiment de lacune. Mais pourtant elles ne remplissent pas mon cœur : c'est pourquoi elles ne le fixent pas. J'attends toujours la femme et l'œuvre, capables de s'emparer de mon âme et de devenir mon but.

Promenant par tout séjour
Le deuil que tu cèles,
Psyché-papillon, un jour
Puisses-tu trouver l'amour
Et perdre tes ailes!

Je n'ai pas donné mon cœur, de là mon inquiétude d'esprit. Je ne veux pas le laisser prendre à ce qui ne peut le remplir, de là mon instinct de détachement impitoyable de tout ce qui m'enchanté sans me lier définitivement. Ma mobilité, en apparence inconstante, n'est donc au fond qu'une recherche, une espérance, un désir et un souci : c'est la maladie de l'idéal, qui fait goûter puis juger toute chose, et tenter l'inconnu sans attrait, mais par une sorte de devoir. — Ainsi ma vie est un jeu qui essaie de se

prendre à curiosité, sinon au sérieux; je badine par nécessité, par habitude et par prudence, pour ne pas m'attendrir et désespérer; je me fais léger, insouciant, dégagé pour ne pas souffrir ni me briser à propos de bagatelles. En d'autres termes je me réserve.

Jeu pudeur ou dédain, on peut prendre le masque
Et pour de meilleurs jours se réserver le casque,
Plus fort, plus sûr.

La question est donc toujours entre l'idéal et le bon sens, l'un ne rabattant rien de ses exigences, l'autre s'accommodant du convenable et du réel. — Mais le mariage et l'amour par bon sens, au rabais, ne sont-ils pas une profanation? une absurdité? D'autre part, un idéal qui empêche la vie de se compléter, qui détruit en germe la famille, n'est-il pas vicieux? n'entre-t-il pas dans le mien beaucoup d'orgueil, la non-acceptation de ma destinée? la protestation intérieure contre les supériorités artificielles et arbitraires? l'horreur d'humiliations imméritées? être humilié dans mon amour, me ferait grimper les murailles. Et je me prive pour ne pas courir ce risque. Tout cela ne mène à rien, conclut au *statu quo*, et c'est pourquoi je pense à autre chose et ne m'occupe point de ce qui ne peut me procurer que des ennuis.

(Midi.) — Rêvassé, la tête dans les mains, jusqu'à m'endormir — à quoi? au bonheur; j'ai fait comme un sommeil sur le sein paternel de Dieu. Que sa volonté soit faite!

3 août 1856. — Délicieuse après-midi de dimanche, passée à Pressy. Monté sur le siège avec V. G^{***}, vieux camarade aujourd'hui médecin. Reçu à bras ouverts par tout le monde, couvert de baisers par les enfants (les trois triades G^{***}, M^{***} et C^{***}), retenu à dîner et au thé par ces bons amis qui ont fait ménage commun pour me garder à la fois. Folâtré avec cette nichée d'enfants, qui ne me quittent pas plus que la reine abeille, et que j'aime comme des bienfaiteurs. Loulou était plus séduisante que jamais et veut absolument être ma petite femme, quand elle sera grande comme sa mère. Colin-maillart, jeux de course, ascension dans les sapins, visite aux plates-bandes, cueillette d'abricots. Le nouveau Berquin. Causerie sous le grand chêne. Les mioches sur les pommiers. Le soir, au piano, morceaux de chant des *Quatre Saisons* de Haydn. Retour tardif sous un grand ciel magnifiquement constellé, avec un foyer d'éclairs muets derrière le Jura. Enivré de poésie et accablé de sensations, je reviens au petit pas, bénissant le Dieu de vie et plongé dans la béatitude de l'infini. Il ne me

manquait qu'une chose, une âme avec qui partager, car l'émotion et l'enthousiasme me débordaient comme une coupe trop pleine. La voie lactée, les grands peupliers noirs, le clapotis des vagues, les étoiles filantes, les chants lointains, la ville illuminée, tout me parlait dans la langue idéale, je me sentais poétique et presque poète. Les rides de la science s'effaçaient au souffle magique de l'admiration, une élasticité d'esprit confiante, libre et vivante revenait dans mon être, je me retrouvais jeune, capable d'abandon et d'amour. Toute mon aridité avait disparu; la rosée céleste avait fécondé le bâton noueux et mort, il commençait à reverdir et à refleurir. Sans la beauté, mon Dieu, que nous serions misérables! Avec elle, tout renaît en nous; les sens, l'imagination, le cœur, la raison, la volonté se rapprochent comme les ossements à la parole du prophète et s'unissent dans une seule et même énergie. Qu'est-ce que le bonheur, sinon cette plénitude d'existence, cet intime accord avec la vie universelle et divine? J'ai été heureux toute une demi-journée et je me suis recueilli dans cette joie, m'en pénétrant jusqu'aux profondeurs de la conscience.

J'ai bien reconnu aussi par contraste ce qui me fait du mal à Genève, c'est le caractère général des habitants, qui me polarise ou me contracte.

Dès que je retrouve un milieu de sympathie, d'art, de poésie, de bonhomie, de bienveillance, je suis tout autre. La laideur, l'aigreur, la méchanceté, la moquerie, la vulgarité, la platitude, la saleté des imaginations, du langage, du regard, ou de la pensée me fait mal et me rend mauvais.

Dès que nous aimons moins, nous cessons d'être en Dieu

Or, je retombe ici à tout coup dans la froideur, l'indifférence ou l'aversion.

7 août 1856. — Publications... De tous les côtés mes amis se plaignent de moi et me répètent : concentre-toi, écris, produis, fais quelque chose, livre-toi, songe à une œuvre, apporte ta pierre... Malheureusement, unanimes à réclamer quelque chose, ils ne s'accordent plus sur ce qu'ils voudraient de moi. Un dictionnaire, de la critique, de la psychologie, un cours public, des vers, de l'histoire, des voyages, etc., ils me conseillent tous ceci ou cela, avec la recommandation de renoncer au reste. Scherer me disait hier : « Quadruplez vos *Grains de mil* et faites-en un volume. Ceci vous sera très agréable et à nous aussi. Là vous pouvez être divers et mobile à votre aise. C'était une bonne veine, suivez-la. » — Mariez-vous et faites votre volume : tout tourne autour de ces deux réclamations et je me

les fais depuis longtemps. Mais choisir, je ne l'ai pas su, et ces deux choses sont un choix.

31 août 1856 (dimanche, onze heures du matin). — Je ne trouve aucune voix pour ce que j'éprouve. La rue est silencieuse, un rayon de soleil tombe dans ma chambre, un recueillement profond se fait en moi ; j'entends battre mon cœur et passer ma vie. Je ne sais quoi de solennel, la paix des tombes sur lesquelles chantent les oiseaux, l'immensité tranquille, le calme infini du repos, m'envahit, me pénètre, me subjugue. Il me semble que je suis devenu une statue sur les bords du fleuve du temps, que j'assiste à quelque mystère, d'où je vais sortir vieux et sans âge. Je ne sens ni désir, ni crainte, ni mouvement, ni élan particulier ; je me sens anonyme, impersonnel, l'œil fixe comme un mort, l'esprit vague et universel comme le néant ou l'absolu ; je suis en suspens, je suis comme n'étant pas. — Dans ces moments, il me semble que ma conscience se retire dans son éternité ; elle regarde circuler en dedans d'elle ses astres et sa nature avec ses saisons et ses myriades de choses individuelles, elle s'aperçoit dans sa substance même, supérieure à toute forme, contenant son passé, son présent et son avenir, vide qui renferme tout, milieu invisible et fécond, virtualité d'un monde,

qui se dégage de sa propre existence pour se ressaisir dans son intimité pure. En ces instants sublimes, le corps a disparu, l'esprit s'est simplifié, unifié; passion, souffrances, volontés, idées, se sont résorbées dans l'être, comme les gouttes de pluie dans l'océan qui les a engendrées. L'âme est rentrée en soi, retournée à l'indétermination, elle s'est *réimpliquée* au delà de sa propre vie; elle remonte dans le sein de sa mère, redevient embryon divin. Jours vécus, habitudes formées, plis marqués, individualité façonnée, tout s'efface, se détend, se dissout, reprend l'état primitif, se replonge dans la fluidité originelle, sans figure, sans angle, sans dessin arrêté. C'est l'état sphéroïdal, l'indivise et homogène unité, l'état de l'œuf où la vie va germer. Ce retour à la semence est un phénomène connu des druides et des brahmanes, des néoplatoniciens et des hiérophantes. Il est contemplation et non stupeur; il n'est ni douloureux, ni joyeux, ni triste; il est en dehors de tout sentiment spécial, comme de toute pensée finie. Il est la conscience de l'être, et la conscience de l'omni-possibilité latente au fond de cet être. C'est la sensation de l'infini spirituel. C'est le fond de la liberté. — A quoi sert-il? à dominer tout le fini, à se dessiner soi-même, à donner la clé de toutes les métamorphoses, à guérir de toutes les courbatures morales,

à maîtriser le temps et l'espace, à reconquérir sa propre totalité en se dépouillant de tout ce qui en nous est adventice, artificiel, meurtri, altéré. Ce retour à la semence est un rajeunissement momentané, et de plus, il est un moyen de mesurer le chemin parcouru par la vie, puisqu'il ramène jusqu'au point de départ.

22 octobre 1856. — La vie est l'apprentissage du renoncement progressif, de la réduction continue de nos prétentions, de nos espérances, de nos possessions, de nos forces, de notre liberté. Le cercle se rétrécit de plus en plus; on voulait tout apprendre, tout voir, tout atteindre, tout conquérir, et dans toutes les directions on arrive à sa limite : *Non plus ultra*. Fortune, gloire, puissance, santé, bonheur, longue vie, joie du cœur, tous les biens qu'ont possédés d'autres hommes, semblent d'abord promis et accessibles, et puis il faut souffler sur cerève, diminuer successivement son personnage, se faire petit, humble, se sentir borné, faible, dépendant, ignorant, chétif, pauvre, dépouillé; et s'en remettre à Dieu de tout, car on n'avait droit à rien, et l'on est mauvais. C'est dans ce néant qu'on retrouve quelque vie, parce que l'étincelle divine est là tout au fond. On se résigne. Et dans l'amour croyant, on reconquiert la vraie grandeur.

27 octobre 1856. — Pour les choses capitales de la vie nous sommes toujours seuls, et notre véritable histoire n'est à peu près jamais déchiffrée par les autres. La meilleure partie de ce drame est un monologue ou plutôt un débat intime entre Dieu, notre conscience et nous. Larmes, chagrins, déceptions, froissements, mauvaises et bonnes pensées, décisions, incertitudes, délibérations, tout cela est notre secret; presque tout en est incommunicable, intransmissible, même quand nous en voulons parler, même quand nous l'écrivons. Le plus précieux de nous-même ne se montre jamais, ne trouve pas une issue même dans l'intimité, n'arrive certainement qu'en partie à notre conscience, n'entre guère en action que dans la prière et n'est peut-être recueilli que de Dieu, car notre passé nous devient perpétuellement étranger. — Notre monade peut être prodigieusement influencée par les autres, mais elle ne leur en demeure pas moins impénétrable dans son centre, et nous-mêmes restons après tout à l'extérieur de notre propre mystère. Le milieu de notre conscience est inconscient, comme le noyau du soleil est obscur. Tout ce que nous sommes, voulons, faisons, savons, est plus ou moins superficiel, et les ténèbres de la substance insondable demeurent au-dessous de tous les rayons, éclairs et révélations de notre périphérie.

J'ai donc bien fait, dans ma théorie de l'homme intérieur, de mettre au fond du Moi, même après le dégagement successif des sept sphères qu'il contient, un fond ténébreux, l'abîme de l'irrévélé, du virtuel, le gage d'un avenir infini, le moi obscur, la subjectivité pure incapable de s'objectiver en esprit, conscience, raison, âme, cœur, imagination ou vie des sens, et qui fait de toutes ces formes d'elle-même des attributs et des moments.

Mais l'obscur n'est que pour cesser d'être, c'est l'occasion de toute victoire, de tout progrès. Qu'il s'appelle fatalité, mort, nuit ou matière, il est le piédestal de la vie, de la lumière, de la liberté, de l'esprit, car il est la résistance, c'est-à-dire le point d'appui de l'activité, l'occasion de son déploiement et de son triomphe.

Dieu veut être vaincu en quelque sorte, parce qu'il veut la dignité de sa créature, son courage et son perfectionnement.

17 décembre 1856. — Ce soir, deuxième séance de quatuors. Elle m'a esthétiquement beaucoup plus remué que la première; les œuvres choisies étaient cette fois plus hautes et plus fortes, et entraient dans des régions plus intérieures de l'âme. C'étaient le quatuor en *ré mineur* de Mozart et le quatuor en *ut majeur* de Beethoven, séparés par un concerto de Spohr, intitulé quatuor en *mi*.

Ce dernier était brillant et vif dans son ensemble, avec de la fougue dans l'allegro, de la sensibilité dans l'adagio et de l'élégance dans le finale, mais il ne révèle qu'un beau talent dans une âme moyenne. Les deux autres mettent en contact avec le génie et révèlent deux grandes âmes. Mozart c'est la liberté intérieure, Beethoven c'est l'enthousiasme puissant. Aussi l'un nous affranchit, l'autre nous ravit à nous-mêmes. Je ne crois pas avoir ressenti plus distinctement qu'aujourd'hui et avec plus d'intensité la différence de ces deux maîtres. Leurs deux existences morales s'ouvraient transparentes devant mon regard et il me semblait lire en elles jusqu'au fond comme au jugement dernier.

L'œuvre de Mozart, toute pénétrée d'esprit et de pensée, exprime un problème résolu, l'équilibre trouvé entre l'aspiration et la force, entre le pouvoir, le devoir et le vouloir, la souveraineté de la grâce maîtresse d'elle-même et où le réel ne se sépare plus de l'idéal, l'harmonie merveilleuse et l'unité parfaite.

Le quatuor raconte une journée d'une de ces âmes attiques qui anticipent sur la sérénité de l'élysée. La première scène est une conversation aimable, comme celle de Socrate au bord de l'Ilissus, son caractère est l'urbanité exquise au fin sourire et à la parole enjouée. La seconde

scène est d'un pathétique saisissant. Un nuage a glissé sur l'azur de ce ciel grec. Un orage, comme la vie en amène inévitablement, même entre les grands cœurs qui s'estiment et qui s'aiment, est venu troubler cette harmonie. Quelle est sa cause ? un malentendu, un manque d'égard, une négligence ? on l'ignore, mais il éclate. L'andante est une scène de reproche et de plainte, mais telle qu'elle peut être entre des immortels. Que d'élévation dans la plainte, quelle émotion contenue et quelle noblesse douce dans le reproche ! La voix tremble et devient plus grave, mais reste affectueuse avec dignité. — Le nuage a passé, le soleil est revenu ; l'explication a eu lieu, la concorde est rétablie. La troisième scène peint l'allégresse du raccommodement qui sûr de lui-même à cette heure, et comme pour se mettre malignement à l'épreuve, se laisse aller jusqu'à la raillerie légère et au badinage amical. Le finale ramène la gaieté tempérée, la sérénité heureuse, la liberté suprême, fleur de la vie intérieure qui fait le thème fondamental de l'œuvre.

L'œuvre de Beethoven c'est l'ironie tragique qui fait danser le tourbillon de la vie sur le gouffre toujours menaçant de l'infini. Ici, plus trace d'unité, de satisfaction, de sérénité. Nous assistons au duel éternel entre les deux grandes forces,

celle du gouffre qui absorbe toute chose finie et de la vie qui se défend, s'affirme, se dilate et s'enivre. Les premières mesures rompent les sceaux et ouvrent les cavernes du grand abîme. La lutte commence. Elle est longue. La vie naît, s'ébat et folâtre, insoucieuse comme le papillon qui voltige au-dessus d'un précipice. Puis elle agrandit ses conquêtes et chante ses succès. Elle fonde un règne, elle construit une nature. Mais du gouffre béant le typhon se relève; les titans ébranlent les portes du nouveau royaume. Une bataille gigantesque s'engage. On entend les efforts tumultueux de la puissance chaotique, semblables aux contorsions d'un monstre ténébreux. La vie l'emporte enfin, mais la victoire n'est pas définitive, et dans l'enivrement de la victoire il y a un certain fond de terreur et d'étourdissement. L'âme de Beethoven était tourmentée. La passion et l'effroi de l'infini paraissent la balotter du ciel à l'enfer; de là son immensité.

Lequel est le plus grand, de Mozart ou Beethoven? Question oiseuse! L'un est plus accompli, l'autre plus colossal. Le premier c'est la paix de l'art parfait, l'immédiate beauté; le second c'est le sublime, la terreur et la pitié, la beauté par retour. L'un donne ce que l'autre fait désirer. Mozart a la pureté classique de la lumière et de l'océan bleu, Beethoven la grandeur romantique

des tempêtes de l'air et des mers, et tandis que l'âme de Mozart semble habiter les cimes éthérées d'un Olympe, celle de Beethoven gravit en frissonnant les flancs orageux d'un Sinaï. Bénissons l'un et l'autre. Chacun montre un moment de la vie idéale. Chacun nous fait du bien. Aimons-les tous les deux!

*Vandœuvres*¹, 28 mai 1857. — Nous descendons à Genève pour entendre le *Tannhäuser* de Richard Wagner, exécuté au théâtre par la troupe allemande (de Zurich) actuellement en passage. — Wagner est un homme fort et qui a le sentiment de la haute poésie. Aussi son œuvre est plus poétique que musicale. La suppression de l'élément lyrique et par conséquent de la mélodie, des duos, trios etc., est chez Wagner un parti pris qui est systématique plutôt que naturel, le monologue et le grand air disparaissent également. Il ne reste plus que la déclamation, l'*arioso*, le récitatif et les chœurs. Pour éviter le conventionnel dans le chant, il retombe dans une autre convention, celle de ne pas chanter. Il subordonne la voix à la parole articulée, et de crainte que la muse ne prenne le vol, il lui coupe les ailes. Ces œuvres ne sont plus proprement des opéras, mais des drames symphoniques. La voix

1. Village près de Genève.

est ramenée au rang d'instrument, mise de niveau avec les violons, les timbales et les hautbois et traitée instrumentalement. L'homme est déchu de sa position supérieure et le centre de gravité de l'œuvre passe dans le bâton du chef d'orchestre. L'intérêt, le sens, l'âme de ces productions est dans l'idée poétique et dans le retour continuel vers l'ensemble; à peu près comme le système des soleils doubles dont le centre de gravité tombe dans l'espace vide entre les divers corps du système. C'est la musique dépersonnalisée, la musique néo-hégélienne, objective, contemplative, la musique-foule, au lieu de la musique-individu. En ce cas, elle est bien la musique de l'avenir, la musique de la démocratie socialiste remplaçant l'art aristocratique, héroïque ou subjectif. En tout cas, elle ne correspond encore qu'au sentiment germanique, et les autres pays de l'Europe ne peuvent pas encore s'abstraire jusqu'au point de se passer de centralisation visible, de héros et de mélodie.

L'ouverture, énorme et tendue, m'a encore moins plu qu'à la première audition : l'homme n'y est pas encore né, c'est la musique élémentaire des vagues, des forêts et du monde animal où l'esprit n'est pas incarné dans une âme qui résume et ressent son expression. Elle correspond à la nature avant l'homme; tout y est énorme, sauvage,

élémentaire, comme le murmure des forêts et les rugissements des populations animales. C'est formidable et obscur, parce que l'homme, c'est-à-dire l'esprit, la clef de l'énigme, la personnalité, le contemplateur y manque.

L'idée de la pièce est grande, c'est la lutte de la volupté et de l'amour pur, de la passion terrestre et sensuelle avec la flamme divine, en un mot de la chair et de l'esprit, de la bête et de l'ange dans l'homme.... La musique est continuellement expressive, et les chœurs forts beaux, surtout au second acte. Mais l'ensemble est fatigant et excessif, trop plein, trop laborieux, trop à outrance toujours. Intellectuellement et poétiquement on se sent saisi, mais la jouissance musicale est hésitante, souvent douteuse, et on ne se rappelle bien que l'impression. L'orchestration est savante, consciencieuse, touffue, variée; mais il y manque après tout de la gaieté, de l'aisance, du naturel et de la vivacité, c'est-à-dire les ailes et le sourire. Dans Wagner comme dans les Allemands en général, la pensée l'emporte sur l'art, et l'intention sur la puissance. Il veut plus qu'il ne peut mettre en dehors; il y a encore étouffement, prodigalité, formule préétablie, c'est-à-dire obscurité et raideur. En revanche nous sommes en pleine poésie.

Vandœuvres, 17 juin 1857. — Je viens de suivre Maine de Biran, de sa vingt-huitième à sa quarante-huitième année, par le moyen de son Journal intime, et une foule de pensées directes, personnelles, comparatives ou scientifiques, m'ont assailli successivement. Dégageons celles qui me concernent. Dans cet éternel observateur de soi-même, je me retrouve avec tous mes défauts : inconstance, indécision, découragement, besoin de sympathie, inachèvement; avec mon plaisir à me voir passer, sentir et vivre; avec mon incapacité croissante à l'action pratique, à l'observation extérieure; avec mon aptitude psychologique. Mais je découvre de fortes différences qui me raniment et me restaurent : cette nature n'est qu'un des hommes qui sont en moi; c'est un de mes départements, ce n'est pas tout mon territoire et mon royaume intérieur. Intellectuellement, je suis plus objectif et plus constructif; mon horizon historique, géographique, scientifique, est beaucoup plus vaste; j'ai beaucoup plus vu; hommes, choses, objets d'art, pays et peuples, livres et sciences, j'ai une beaucoup plus grande masse d'expérience; je suis plus capable de production; ma culture philologique, esthétique, littéraire, philosophique est plus complète et plus variée; mes aptitudes pédagogique, critique et poétique, lui manquent.

En un mot, je me sens notablement plus de culture, de richesse, d'étendue et de liberté en tout genre, malgré mes lacunes, mes limites et mes faiblesses.

Pourquoi Biran fait-il de la volonté le tout de l'homme? parce qu'il avait trop peu de volonté. L'homme estime surtout ce qui lui manque et grandit tout ce qu'il désire. Un autre homme incapable de pensée et de recueillement aurait fait de la conscience de soi la chose suprême. — Il n'y a que la totalité qui ait une valeur objective; dès qu'on isole du tout une partie, dès qu'on choisit, le choix est involontairement et instinctivement dicté par des inclinations subjectives, qui obéissent à l'une des deux lois opposées, l'attraction des semblables, ou l'affinité des contraires.

(*Midi*). — Les plus pénétrantes intuitions, les aperceptions intimes les plus délicates, en un mot les pensées les plus fugitives et les plus précieuses sont justement celles que je n'enregistre jamais. Pourquoi! d'abord parce que j'ajourne toujours l'essentiel; ensuite parce qu'il me semble que je ne peux plus les oublier; puis, parce qu'elles font partie d'un ensemble infini et que toutes ces bribes partielles n'ont pour moi ni valeur ni intérêt et m'inspirent presque du dédain; c'est aussi parce que je ne songe jamais au public, à

l'utilité, à l'exploitation, et que j'éprouve une joie suffisante d'avoir participé à un mystère, d'avoir deviné une chose profonde, touché une réalité sacrée; connaître me suffit trop; exprimer me semble parfois profaner; faire connaître ressemble à divulguer, et pour ne pas avilir, je laisse enfoui. C'est tout à fait l'instinct féminin, la protection du sentiment, l'ensevelissement des expériences individuelles, le silence sur les meilleurs secrets. Ce n'est pas le point de vue viril de la science, du grand jour, de la propagande, de la publicité. J'incline à l'ésotérisme, à la discrétion pythagoricienne, par aversion de la jactance grossière. J'appartiens par instinct à l'aristocratie de culture, à l'hiérophanie esthétique et morale. Par délicatesse, distinction de nature, et aussi timidité d'âme et méfiance de cœur, j'ai en dégoût la populace des intelligences. Plus fort, je conquerrais l'autorité spirituelle; plus aimant, je me dévouerais aux foules; c'est par mes défauts que je reste ermite et par mes facultés que j'anime la solitude de mon ermitage moral. Ce n'est point assez. Il faudrait conclure et donner. L'épicurisme de l'esprit devrait faire place à l'énergique sentiment de la redevance, à la foi qu'on peut être utile aux autres et qu'on doit l'être. Agir, produire, publier t'a paru dans ton intérêt à toi, c'est-à dire dégoûtant et facultatif. Vois-y

un devoir positif, une obligation stricte, une œuvre commandée, et alors comme effort et sacrifice, ils reprendront de la saveur et de l'attrait. — *Vae soli!* Seul on n'a point de but que soi-même, et ce but ne vaut pas la peine d'un mouvement. On se laisse voguer à la dérive, quand on n'est attendu nulle part. A quoi bon intervenir? Le courage est dans un amour.

(*Cinq heures*). — La matinée a passé comme un rêve. J'ai poussé la lecture du Journal de Biran jusqu'à la fin de 1817 (51^e année). Après dîner, vécu avec les oiseaux, en plein air, errant dans les allées ombragées qui passent sous Pressy. Le soleil était brillant et l'air limpide. L'orchestre du milieu du jour était au grand complet; sur le fond bourdonnant de mille insectes invisibles se dessinaient pour l'oreille les caprices et les improvisations du rossignol sur les frênes, des fauvettes et pinsons dans leurs nids. Les églantines se balançaient aux haies, les senteurs de l'acacia parfumaient encore les sentiers, les duvets légers de la baie du peuplier flottaient dans l'air comme la neige tiède des beaux jours. Je me sentais joyeux comme un papillon.

En rentrant, lu les trois premiers livres de *Corinne*, ce poème que je n'avais pas revu depuis mon adolescence; je le revois à travers

mes souvenirs. L'intérêt romanesque m'en semble évanoui, mais non l'intérêt pathétique, poétique ou moral. J'aurais du plaisir à étudier M^{me} de Staël comme femme, à la juger au moyen de mon expérience actuelle.

18 juin 1857. — Je viens de passer trois heures au verger, à l'ombre de la charmille, mêlant à ma lecture le spectacle d'une belle matinée et faisant un tour entre chaque chapitre. Le ciel a repris maintenant son voile blanchâtre et je remonte avec Biran dont je viens d'achever les *Pensées*, et *Corinne* que j'ai suivie avec Oswald dans ses excursions à travers les monuments de la ville éternelle.

Rien n'est mélancolique et lassant comme ce Journal de Maine de Biran. C'est la marche de l'écureuil en cage. Cette invariable monotonie de la réflexion qui se recommence sans fin énerve et décourage, comme la pirouette interminable des derviches. Voilà donc la vie d'un homme distingué, vue dans sa dernière intimité ! C'est une longue redite, avec un insensible déplacement de centre dans la manière de se voir soi-même. Il faut trente ans à ce penseur pour se mouvoir de la quiétude épicurienne au quiétisme fénelonien, et encore spéculativement, car la vie pratique reste la même, et toute sa découverte

anthropologique consiste à reprendre la théorie des trois vies (inférieure, humaine et supérieure) qui est dans Pascal et dans Aristote. Voilà ce qu'on appelle un philosophe en France. A côté des grands philosophes, que cette vie intellectuelle paraît chétive, maigre, pauvre ! C'est le voyage d'une fourmi, qui se consomme dans les limites d'un champ, ou d'une taupe qui use ses jours dans la construction d'un modeste terrier. Que l'hirondelle qui traverse tout l'Ancien Monde et dont la sphère de vie embrasse l'Afrique et l'Europe, trouverait étouffant le cercle où se confinent la taupe et la fourmi ! J'éprouve pareillement une sorte d'asthme et d'asphyxie avec le volume de Biran ; et aussi comme toujours la paralysie par assimilation et la fascination par sympathie. J'ai compassion et j'ai peur de ma pitié : car je sens combien je suis près des mêmes maux et des mêmes fautes.

Mais il faut prendre le cas comme un échantillon utile et comme une leçon avantageuse. Biran est un exemplaire du psychologue pur, finissant par tourner au moraliste, avec peu de volonté et encore moins de santé, et dépendant de tout, sauf par la partie curieuse et observatrice de son moi. La leçon à tirer de sa vie, c'est : 1. qu'il faut attentivement soigner sa santé dans l'intérêt de sa pensée ; — 2. qu'il faut se

créer de bonne heure une occupation fixe, un but ferme et ne pas se laisser aller au courant de tous ses caprices intellectuels; — 3. qu'il ne faut pas éviter le monde, l'action, la lutte, le devoir, et tout ce qui développe la volonté; et cela de bonne heure; — 4. qu'il faut conclure, aboutir, formuler, achever; car l'indétermination, le recommencement, l'hésitation disséminent les forces, ôtent le courage, augmentent l'inquiétude et l'incapacité; — 5. qu'il ne faut pas isoler en soi la théorie de la pratique, et l'homme intérieur de l'homme extérieur : l'harmonie est la santé morale.

L'étude de Naville est pleine d'intérêt, d'un style noble et digne, d'un ton grave et soutenu; mais elle respire presque autant de tristesse qu'elle annonce de maturité. Ce qui m'y déplaît un peu, c'est l'exagération du mérite de Biran. Cette apothéose est devenue comme un héritage de famille. Du reste la petite impatience critique que me donne ce volume sera dissipée demain. Biran est un anneau important de la tradition française; c'est à lui que se rattachent nos Suisses, Naville père et fils, Secrétan; c'est de lui que sort la bonne psychologie contemporaine, car Stapfer, Royer-Collard, Cousin, l'ont nommé leur maître, et Ampère, son cadet de neuf ans, a été son ami.

Vandœuvres, 26 juillet 1857. — A dix heures et demie du soir, sous le ciel étoilé, une troupe de campagnards, embossés près des fenêtres des M^{***}, hurlaient des chansonnettes désagréables. Pourquoi ce croassement goguenard de notes volontairement fausses et de paroles dérisoires égaie-t-il ces gens? Pourquoi cette ostentation effrontée du laid, pourquoi cette grimace grinçante de l'antipoésie est-elle leur manière de se dilater et de s'épanouir dans la grande nuit solitaire et tranquille?

Pourquoi? Par un secret et triste instinct. Par le besoin de se sentir dans toute sa spécialité d'individu, de s'affirmer, de se posséder exclusivement, égoïstement, idolâtriquement, en opposant son moi à tout le reste, en le mettant rudement en contraste avec la nature qui nous enveloppe, avec la poésie qui nous ravit à nous-mêmes, avec l'harmonie qui nous unit aux autres, avec l'adoration qui nous emporte vers Dieu. Non, non, non! moi seul et c'est assez; moi par la négation, par la laideur, par la contorsion et l'ironie; moi dans mon caprice, dans mon indépendance et dans ma souveraineté irresponsable; moi affranchi par le rire, libre comme un démon, exultant de spontanéité, moi maître de moi, moi pour moi, monade invincible, être suffisant à soi, vivant enfin une fois par soi-

même et pour soi-même : — voilà ce qui est au fond de cette joie ; un écho de Satan, la tentation de se faire centre, d'être comme un Élohim, la grande révolte. Mais c'est aussi la vision rapide du côté absolu de l'âme personnelle, l'exaltation grossière du sujet constatant par l'abus le droit de sa subjectivité, c'est la caricature de notre plus précieux privilège, c'est la parodie de notre apothéose, et l'encanaillement de notre suprême grandeur. Beuglez donc, ivrognes ! votre ignoble concert dans ses titubations charivariques révèle encore sans le savoir la majesté de la vie et la puissance de l'âme ; dans sa repoussante vulgarité, il n'appartient encore qu'à l'être supérieur, lequel même en s'avalissant, ne s'abuse pas tout entier, et qui même en multipliant sur ses membres les chaînes de la matière et l'entrechoquement des anneaux de cette chaîne, fait encore résonner le bruit divin de la liberté.

15 septembre 1857. — J'achève la *Correspondance* et le *Journal* de Sismondi. Sismondi, c'est essentiellement l'honnête homme, consciencieux, probe et respectable, l'ami du bien public et le serviteur dévoué d'une grande cause, celle de l'amélioration du sort de la majorité des hommes. C'est le caractère et le cœur qui dominant

dans son individualité, et c'est la cordialité qui est le trait saillant de sa nature. Sismondi est un bel exemple aussi. Avec des facultés moyennes, peu d'imagination, peu de goût, peu de talent, médiocrement doué, sans distinction, sans finesse, sans grande élévation, ni étendue ni profondeur d'esprit, il a pourtant fourni une carrière presque illustre, et laissé une soixantaine de volumes avec un beau nom. Comment cela ? Son amour des hommes d'une part et son énergie au travail d'autre part sont les deux facteurs de sa gloire. En économie politique, dans l'histoire littéraire ou politique, dans l'action personnelle, Sismondi n'est ni le génie, ni le talent, mais la solidité, la loyauté, le bon sens, l'intégrité. Le sens poétique, artistique et philosophique lui manque un peu ; mais il intéresse et attache par son sens moral. C'est l'auteur sincère, le cœur excellent, le bon citoyen, l'ami chaud, le brave et digne homme dans toute l'étendue du terme, sans éclat ni brillant, mais inspirant la sécurité par son mérite, ses principes et ses vertus. De plus il est le meilleur type du bon libéralisme genevois, républicain et non démocrate, protestant et non calviniste, humain et non socialiste, progressif sans turbulence, conservateur sans égoïsme ni hypocrisie, patriote sans étroitesse, le théoricien d'expérience et

d'observation, le praticien généralisateur, le philanthrope laborieux pour lequel le passé et le présent n'étaient qu'un champ d'études à glaner des leçons utiles, l'homme positif et raisonnable aspirant à la bonne moyenne pour tout le monde et à la formation de la science sociale capable de l'assurer à chacun.

Aix-les-Bains, 23 septembre 1857. — Lu quarante pages des *Affaires de Rome*, de Lamennais, soit tout le voyage d'Italie en 1832; et *Atala*, de Chateaubriand. — *Atala* m'a laissé assez froid. Sauf les parties descriptives qui sont fort belles, l'ensemble a quelque chose d'apprêté, d'emphatique et de précieux, qui m'a rappelé le faux goût de l'Empire. — Lamennais procède de Chateaubriand, mais avec un certain fond de passion politique et d'âpreté de caractère, qui donne aux descriptions une couleur sombre très particulière.

24 septembre 1857. — Aujourd'hui lu. En réfléchissant à ces deux épisodes de Chateaubriand, l'homme lui-même m'est devenu clair. Grand artiste et non pas grand homme, immense talent, mais plus immense orgueil, dévoré d'ambition, mais n'ayant trouvé à aimer et à admirer dans le monde que sa personne, infatigable au

travail, capable de tout, sauf de dévouement réel, d'abnégation et de foi. Jaloux de tout succès, il a toujours été de l'opposition, pour renier tout service reçu ou toute gloire autre que la sienne. Légitimiste sous l'Empire, parlementaire sous la légitimité, républicain sous la monarchie constitutionnelle, défendant le christianisme quand la France était philosophe, se dégoûtant de la religion dès qu'elle redevint une force sérieuse, le secret de ces contradictions sans terme, c'est le besoin d'être seul comme le soleil, la soif dévorante de l'apothéose, l'incurable et insatiable vanité qui joint à la férocité de la tyrannie le suprême dégoût de tout partage. — Imagination magnifique, mais mauvais caractère ; puissance incontestable, mais égoïsme antipathique, cœur sec, ne pouvant souffrir autour de soi que des adorateurs et des esclaves. Ame tourmentée et triste vie, à tout prendre, sous son auréole de gloire et sa couronne de lauriers : triste, faute de sincérité et d'amour.

Essentiellement jaloux et colérique, Chateaubriand dès le début est inspiré par le défi, par le besoin de contredire, d'écraser et de vaincre, et ce mobile restera toujours le sien. Rousseau me paraît son point de départ, l'homme auquel il demandera, par contraste et résistance, toutes ses répliques et ses incursions. Rousseau est

révolutionnaire; Chateaubriand écrira son *Essai contre les révolutions*. Rousseau est républicain et protestant; Chateaubriand se fera royaliste et catholique. Rousseau est bourgeois; Chateaubriand ne glorifiera que la noblesse, l'honneur, la chevalerie, les preux, etc. Rousseau a conquis aux lettres françaises, la nature, surtout celle des montagnes, des lacs de la Savoie et de la Suisse, il a plaidé pour elle contre la civilisation. Chateaubriand s'emparera d'une nature nouvelle et colossale, de l'Océan, de l'Amérique, mais il fera parler à ses sauvages la langue de Louis XIV, il courbera Atala devant un missionnaire catholique et sanctifiera par la messe les passions nées au bord du Mississipi. Rousseau a fait l'apologie de la rêverie; Chateaubriand en fera le monument pour le briser dans *René*. Rousseau prêche éloquemment le déisme dans le *Vicaire savoyard*; Chateaubriand entourera de toutes les guirlandes de sa poésie le symbole romain dans le *Génie du Christianisme*. Rousseau réclame le droit naturel, plaide pour l'avenir des peuples; Chateaubriand ne chantera que les magnificences du passé, les cendres de l'histoire et les nobles ruines des empires. — Toujours le rôle, l'habileté, le parti pris, le besoin de renommée, le thème d'imagination, la foi de commande; rarement la sincérité, la loyauté, la

candeur. Toujours l'indifférence réelle simulant la passion pour la vérité; toujours l'impérieuse recherche de la gloire au lieu du dévouement au bien; toujours l'artiste ambitieux; jamais le citoyen, le croyant, l'homme. Chateaubriand a posé toute sa vie le colosse ennuyé, souriant de pitié devant un monde nain et affectant de ne rien vouloir de lui par dédain, tout en pouvant tout lui prendre par génie. Il est le type d'une race funeste et le père d'une lignée désagréable. — Mais j'en reviens aux deux épisodes.

René me paraît très supérieur à *Atala*. Les deux nouvelles sont d'un talent de premier ordre, mais *Atala* est d'un genre de beauté plus transitoire. La donnée de rendre en style de Versailles les amours d'un Natchez et d'une Séminole, et dans le ton catholique les mœurs des adorateurs des Manitous, était une donnée trop violente. Mais l'œuvre est un tour de force de style, et ce n'est que par les artifices du classicisme accompli dans la forme, que le fond romantique des sentiments et des couleurs pouvait être importé dans la fade littérature de l'Empire. *Atala* est déjà suranné, théâtral, passé, dans toutes les parties non descriptives ou non européennes, c'est-à-dire pour toute la sauvagerie sentimentale.

René est infiniment plus durable. Sa donnée

qui est la maladie de toute une génération (le dégoût de la vie par rêverie oisive et les ravages de l'ambition vague et démesurée) est une donnée vraie. Le style est admirable et à peu près parfait. Sans le savoir et le vouloir, Chateaubriand a été sincère, car René c'est lui-même. Ce petit récit est de tout point un chef-d'œuvre, car il n'est pas, comme *Atala*, gâté artistiquement par l'intention accessoire et la tendance préoccupante. Au lieu de s'enthousiasmer pour *René*, d'autres générations le montreront du doigt : au lieu d'un héros, on y verra un cas pathologique ; mais l'œuvre, comme le sphinx, subsistera en elle-même. Une œuvre d'art supporte toutes les interprétations, parce qu'elle leur suffit et leur survit, riche et complexe comme une idée qu'elle est. Un portrait prouve tout ce qu'on veut. Jusque dans la forme du style caractérisée par la généralité dédaigneuse du récit, par la brièveté des sentences, la série des images et des tableaux tracés avec une pureté classique et une vigueur exemplaire, il y a quelque chose de monumental. Taillé à l'antique dans un sujet de ce siècle, *René* est le camée immortel de Chateaubriand.

14 juin 1858. — Dans les moments de loisir de cette dernière semaine, j'ai été dévoré par une double souffrance intérieure : le besoin de

bonheur inassouvi, le souci pour ma vue. Les mouches volantes toujours plus fortes, mon cœur toujours plus vide ne me laissent pas de paix. Comme le bétail dans l'étable en flammes je m'attache à ce qui me consume, à la vie solitaire qui me fait tant de mal. Je ne vois plus d'amis, je n'ai plus ni conversation, ni échange, ni épanchement. Comme Prométhée je livre mon foie à mon vautour. Hier pourtant, j'ai lutté contre cette fatale tendance, je suis monté à Pressy et les caresses des enfants M*** ont rétabli un peu l'équilibre dans mon âme..... Après le dîner sous la feuillée, tous trois ont chanté plusieurs chansonnettes et hymnes d'école. C'était charmant à entendre. La fée du printemps avait versé sur la campagne les fleurs à pleine corbeille. On m'avait mis des roses à toutes les boutonnières. Bref, c'était une petite apparition du paradis. Il est vrai que le serpent rôdait aussi par là. On a volé hier à côté de la maison; le deuil avait visité un autre enclos voisin. Une parole aigre s'échangea devant moi, etc. La mort et le mal rampent autour de chaque Éden et quelquefois dans son enceinte. De là la beauté tragique, la poésie douloureuse de la destinée humaine. Des fleurs, des ombrages, une vue admirable, un soleil couchant, verdure, joie, grâce, émotion, abondance et sérénité, tendresse et chansons : voilà la beauté; puis les

dangers du présent et les trahisons de l'avenir : voilà l'élément pathétique. La figure de ce monde passe. Sans la possession de l'éternité, sans la vue religieuse de la vie, ces journées fugitives ne sont qu'un sujet d'effroi. Le bonheur doit être une prière, et le malheur aussi. La foi à l'ordre moral, à la paternité protectrice de la Divinité m'apparut dans sa douceur sérieuse.

Pense, aime, agis et souffre en Dieu :
C'est la grande science.

19 juillet 1858. — Aujourd'hui j'ai été remué jusqu'au fond par la nostalgie du bonheur et par les appels du souvenir. Mon ancien moi, mes rêves d'Allemagne, les élans du cœur, les aspirations de l'âme se sont réveillés avec une force inattendue. Épiménide sortait de la grotte. Tous les désirs d'amour, de voyage, d'extase, de jeunesse, d'aventure, de gloire, ont tressailli dans mon sein, qu'ils ont traversé en tumulte. La crainte d'avoir manqué ma destinée, étouffé ma vraie nature, de m'être enseveli vivant a passé aussi comme un frisson. La soif de l'inconnu, la passion de la vie, l'emportement vers les voûtes bleues de l'infini et vers les mondes étranges de l'ineffable, l'ivresse douloureuse de l'idéal m'ont entraîné dans une sorte de tourbillon

intérieur que je ne puis rendre, mélange de cuisante angoisse et de mortelle volupté. Est-ce un avertissement? est-ce une punition? est-ce une tentation? N'est-ce pas là une de ces bourrasques de passion qui assaillent les femmes, quand l'âge vient sans que l'amour soit venu : protestation secrète, rébellion véhémence du cœur inassouvi, revendication furieuse d'un droit non satisfait, réveil horrible au bord du gouffre qui nous engloutit, agonie du bonheur qui se débat contre le destin implacable, affres de l'espérance qui ne se résigne pas à mourir?

Et qu'est-ce qui a soulevé cette tempête? qu'est-ce qui a frappé mon roc aride et en a fait jaillir des larmes de jeunesse? une simple lecture : le premier numéro de la *Revue germanique*, et entre autres la petite nouvelle de Hartmann intitulée : *Les cheveux d'or*. — Ce que *Sarah Mortimer* et le *Roman d'un jeune homme pauvre*, que j'ai lus entre hier et aujourd'hui n'avaient pas fait, cette bagatelle l'a produit : étrange effet de la vraie poésie.

J'ai eu l'intuition claire de ma pétrification graduelle et continue, de ma mort intérieure par dégoût, détachement, indifférence, désillusion, et lassitude immense; de mon amoindrissement par abandon des grandes idées, et par découragement de tout.

Les articles de Dollfus, Renan, Littré, Montégut, Taillandier, en me ramenant dans quelques vieux sujets favoris, m'ont fait oublier dix années perdues et rappelé ma vie universitaire. — J'ai été tenté de jeter là ma défroque genevoise, ma position et toutes ces chaînes et de partir, bâton en main, pour un pays quelconque, nu mais vivant, jeune, enthousiaste, plein d'ardeur et de foi.....

Rêvé seul après dix heures du soir, dans l'obscurité, accoudé à la fenêtre du salon, tandis que les étoiles se rallumaient entre les nuages et que les lumières des voisins s'éteignaient une à une dans les maisons d'alentour. Rêvé à quoi? au mot de cette tragi-comédie que nous faisons tous. Hélas! hélas! j'étais aussi mélancolique que l'Ecclésiaste. Cent ans me paraissaient un songe, une vie, un souffle et toute chose un néant. Que de tourments d'esprit, et tout cela pour mourir dans quelques minutes. A quoi s'intéresser et à quoi bon?

Le temps n'est rien pour l'âme; enfant, ta vie est pleine, Et ce jour vaut cent ans s'il te fait trouver Dieu.

24 juillet 1858. — A quoi bon vivre? me demandais-je avant-hier; et je ne savais trop que répondre, sinon parce que c'est la volonté

de Dieu. J'ai fait des bulles de savon, la moitié de la journée. N'est-ce pas ce que je fais aussi toute ma vie? et ma vie elle-même est-elle autre chose qu'une bulle colorée, flottante et vide, un rêve, une apparence, dont l'éclat éphémère et le volume chimérique se résolvent en une simple larme, en un vain souffle?

| 25 juillet 1858. — Relu les *Grains de Mil*¹ : que d'enfantillages! et aussi que de passages qui me condamnent. — Si je mourais demain, à quoi aurait servi ma vie? à peu de chose en vérité; ni à autrui, ni à moi-même. Est-ce bien? non. De là le mécontentement secret qui m'agite et me consume, quand l'inertie cesse de m'assoupir. Mon péché, c'est la peur; peur de souffrir, peur d'être trompé, peur de me tromper, peur de la destinée, peur de la peine, peur du plaisir, peur de la vie, peur de la mort. Et la cause de la peur? c'est la défiance. Et l'origine de cette défiance? le sentiment de ma faiblesse. Incapable de vaincre, de forcer, d'arranger les circonstances, je me refuse à elles, quand elles ne sont pas telles que je les désire. Absence de courage et de volonté; nulle force morale; voilà mon mal, toujours le même et toujours croissant. — Me faire un but, espérer, lutter, me paraît

1. Recueil de « poésies et pensées », publié par Amiel en 1854.

toujours plus impossible et prodigieux. Je ne suis plus même critique ou contemplatif. Je suis positivement nul, c'est-à-dire somnolent et flasque, apathique et indifférent, passif et mou. « Pour celui qui n'a pas, on lui ôtera même le peu qu'il a. » Le cycle est donc parcouru. A vingt ans, j'étais la curiosité, l'élasticité, l'ubiquité spirituelle; à trente-sept, je n'ai plus une volonté, un désir ni un talent; le feu d'artifice de ma jeunesse n'est plus qu'une pincée de cendres. Tout m'attirait, rien ne m'attire plus. Tout s'ouvrait, tout se ferme. Je n'ai pas su, pu, ni voulu choisir, me borner, m'enraciner; je suis resté feu follet et voilà le résultat : vanité, stérilité, inquiétude et néant! ennui et tristesse par dessus le marché. *Alles rächt sich auf Erde*, comme me disait Hartmann.

13 décembre 1858. — Il n'y a en toi qu'obstacles, mauvais antécédents, défaites répétées. Considère-toi comme un élève nouveau et rétif, mais dont tu es responsable en qualité de mentor et de tuteur. Sanctifier la nature pécheresse, en l'assujettissant graduellement à l'ange intérieur, par l'aide du Dieu saint, c'est au fond toute la pédagogie chrétienne et la morale religieuse. Apprivoiser, dompter, évangéliser et angéliser le mauvais moi, en rétablissant l'harmonie avec le

bon moi, voilà notre œuvre, ton œuvre. Le salut, c'est d'abandonner en principe le mauvais moi, de se réfugier dans l'autre, le moi divin, en acceptant avec courage et prière la tâche de vivre avec son propre démon, et d'en faire l'organe de moins en moins rebelle du bien ; l'Abel en nous doit travailler à sauver Caïn. L'entreprendre c'est être converti, et il faut se convertir tous les jours, car la torsion naturelle tend à nous ramener toujours à l'état ancien. Et Abel ne rachète et ne touche Caïn qu'en l'habituant, en l'exerçant aux bonnes œuvres. Faire le bien, c'est d'un côté une violence, un supplice, une expiation, une croix, car c'est se vaincre soi-même et se faire serviteur ; de l'autre, c'est l'apprentissage du ciel, la douceur secrète, le contentement, la paix, la joie. La sanctification, c'est le martyre perpétuel ; mais ce martyre est la glorification. La couronne d'épines est l'éternel et douloureux symbole de la vie des saints. La notion du mal et de sa guérison est la meilleure mesure de la profondeur d'une doctrine religieuse.

14 juillet 1859. — Je viens de relire le *Faust* (traduit en vers par le prince de Polignac). Hélas ! toutes les années, je suis ressaisi par cette vie inquiète et par ce personnage sombre. C'est le type d'angoisse vers lequel je gravite,

et je rencontre toujours plus, dans ce poème, de mots qui me frappent droit au cœur. Type immortel, malfaisant et maudit ! Spectre de ma conscience, fantôme de mon tourment, symbole de la passion inassouvie, image des combats incessants de l'âme qui n'a pas trouvé son aliment, sa paix, sa foi, son équilibre, n'es-tu pas l'exemple d'une vie qui se dévore elle-même, parce qu'elle n'a pas rencontré son Dieu, et qui, dans sa course errante à travers les mondes, emporte en soi comme une comète l'incendie inextinguible du désir et le supplice de l'incurable désabusement ? — Moi aussi, je suis réduit au néant, et je frissonne au bord des grands abîmes vides de mon être intérieur, étreint par la nostalgie de l'inconnu, altéré par la soif de l'infini, abattu devant l'ineffable. Moi aussi, j'éprouve parfois ces rages sourdes de vie, ces emportements désespérés vers le bonheur, mais bien plus souvent l'affaissement complet et la taciturne désespérance. Et d'où vient tout cela ? du doute absolu de la pensée, de soi-même, des hommes et de la vie, du doute qui énerve le vouloir et qui ôte le pouvoir, qui sépare du prochain, qui fait oublier Dieu, qui fait négliger la prière, le devoir et l'effort ; du doute inquiet et corrosif qui rend l'existence impossible et ricane devant tout espoir.

17 juillet 1859. — « Pourquoi ne parlez-vous jamais de vous qu'au passé? me demande L. H***. Il semble que vous êtes défunt. — En effet, répondis-je, je n'ai ni présent, ni avenir. »

C'est en effet une preuve de ma faiblesse et de ma ruine morale, que cette tendance de vieillard à ne vivre que de souvenirs rétrospectifs, à n'avoir point de volontés, et à me passer de projets. Tu n'es qu'une lâche élégie, et ce désintéressement pusillanime n'est qu'un sybaritisme coupable et la couardise d'une démission interdite. Pourquoi toujours du bavardage et de la phrase, des regrets ou des bâillements, et jamais une action? Pourquoi ces flagellations hypocrites, que ne suit aucun amendement? Pourquoi ces admonitions vaines, ces simagrées de repentir, cette gesticulation dans le vide, sinon pour t'abuser toi-même, pour te donner l'illusion du mouvement, et le décorum de la vie morale. Au fait, tu ne paies ta conscience que de grimaces, ton bon sens que d'apparences, tu t'agites sans bouger, tu essaies toujours de tromper ta douleur ou tes besoins, et tu dissipes à tout prix le sérieux qui t'obsède. En réalité, tu as peur de vivre, vouloir est pour toi un supplice, agir une agonie, et tu t'efforces à tout prix de dormir.

Et pourtant, suivant la loi fatale, c'est justement

la volonté qui seule t'apaise, et l'action qui seule te satisfait. Tu as horreur de ce qui t'est indispensable, et tu exècres ce qui serait ta guérison. Ainsi toujours et partout le salut est une torture, la délivrance est une mort, l'apaisement est dans l'immolation; il faut, pour recevoir sa grâce, baiser le crucifix de fer rouge; bref, la vie est une série d'angoisses, un calvaire qu'on ne monte qu'en se meurtrissant les genoux. On se distrait, on se disperse, on s'abêtit pour être dispensé de l'épreuve, on détourne les yeux de la *via dolorosa*. Et il faut toujours y revenir. Il faut reconnaître que chacun de nous porte en soi son bourreau, son démon, son enfer, dans son péché, et que son péché c'est son idole, et que cette idole qui séduit les volontés de son cœur est sa malédiction.

Mourir au péché! ce prodigieux mot du christianisme, demeure bien la plus haute solution théorique de la vie intérieure. C'est là seulement qu'est la paix de la conscience, et sans cette paix, il n'y a point de paix..... Je viens de lire sept chapitres de l'Évangile. Cette lecture est un calmant. Faire son devoir par amour et obéissance, faire du bien, telles sont les idées qui surnagent. Vivre en Dieu et faire ses œuvres, voilà la religion, le salut, la vie éternelle. Voilà l'effet et la marque du saint amour et du saint

esprit. C'est le nouvel homme, annoncé par Jésus, et la nouvelle vie où l'on entre par la seconde naissance. Renaître, c'est renoncer à l'ancien moi, à l'homme naturel, au péché et s'approprier un autre principe de vie, c'est exister pour Dieu avec un autre moi, une autre volonté, un autre amour.

9 août 1859. — La nature est oublieuse, le monde l'est presque plus encore; pour peu donc que l'individu s'y prête lui-même, l'oubli l'enveloppe bientôt comme un linceul. Cette rapide et inexorable expansion de la vie universelle qui recouvre, déborde, engloutit les êtres particuliers, qui efface notre existence et annule notre souvenir, est d'une mélancolie accablante. Naître, s'agiter, disparaître, c'est là tout le drame éphémère de la vie humaine. Sauf dans quelques cœurs, et encore pas toujours dans un seul, notre mémoire passe comme une vague sur l'eau, comme une brise dans l'air. Si rien n'est immortel en nous, que cette vie est peu de chose! Comme un rêve qui tremble et s'évapore aux naissantes lueurs de l'aube, tout mon passé, tout mon présent se dissolvent en moi et se détachent de ma conscience quand elle se replie sur elle-même. Je me sens à cette heure, vide, dépouillé comme un convalescent qui ne se rappelle plus rien. Mes

voyages, mes lectures, mes études, mes projets, mes espérances se sont évanouis de ma pensée. C'est un état singulier. Toutes mes facultés s'en vont comme un manteau qu'on pose, comme la coque d'une larve; je me sens muer, ou plutôt rentrer dans une forme plus élémentaire; j'assiste à mon dévêtement. J'oublie encore plus que je ne suis oublié. J'entre doucement dans le cercueil, de mon vivant, comme Charles-Quint. J'éprouve comme la paix indéfinissable de l'anéantissement et la quiétude vague du Nirvâna; je sens devant moi et en moi passer le fleuve rapide du temps, glisser les ombres impalpables de la vie, et je le sens avec la tranquillité cataleptique de la Belle au bois dormant.

Je comprends la volupté bouddhique des Soufis, le kief des Turcs, l'extase des Orientaux. Et pourtant, je sens aussi que cette volupté est léthifère, qu'elle est, comme l'usage de l'opium et du haschisch, un suicide lent; qu'elle est inférieure d'ailleurs à la joie de l'énergie, à la douceur de l'amour, à la beauté de l'enthousiasme, à la saveur sacrée du devoir accompli. Car cette molle béatitude est encore une recherche de soi-même, un déni d'obéissance, une ruse de l'égoïsme et de la paresse, une manière de ne pas travailler et de se passer du prochain.

28 novembre 1859. — Ce soir, entendu Ernest Naville (première séance publique pour hommes sur la *Vie éternelle*¹). C'était admirable de sûreté, de loyauté, de clarté et de noblesse. Il a prouvé que la question de l'autre vie devait être posée, malgré tout. Beauté de caractère, grande puissance de parole, grand sérieux de la pensée, voilà ce qui éclate dans cette improvisation qui est aussi serrée qu'une lecture et qui ne se détache presque pas des citations (Bossuet et Jouffroy) dont elle est entremêlée. C'est plus ferme et plus calme que Pressensé, moins oratoire, mais peut-être plus fort, car il n'y a rien du tout de théâtral. La grande salle du Casino était comble jusque dans l'escalier et l'on voyait pas mal de têtes blanches.

13 décembre 1859. — Cinquième leçon sur la *Vie éternelle* (La preuve de l'Évangile par le surnaturel). Foule énorme, même talent, grande éloquence; mais démonstration nulle, et captation (involontaire) par le sentiment. Il s' imagine enfoncer la critique historique et n'en devine pas le premier mot; il ne veut pas comprendre que le surnaturel doit se prouver historiquement, sinon renoncer à sortir du domaine

1. *La Vie éternelle*, sept discours prononcés à Genève et à Lausanne, en 1859 et 1860, et publiés en 1861.

de la foi, et à rentrer dans l'histoire et dans la science. Il cite Strauss et Renan, et Scherer, mais il n'en prend que la lettre, non l'esprit. Toujours le dualisme cartésien, la métaphysique française, l'absence de sens génétique, historique, spéculatif et critique; il reste étranger à la science moderne, et son apologétique est vieillie.

L'idée de l'évolution vivante n'a pas encore pénétré dans sa conscience. En un mot, il n'est point du tout objectif, avec la meilleure intention de l'être, et il demeure, contre son gré, subjectif, oratoire, sans force démonstrative pour l'auditeur vraiment scrupuleux. C'est l'inconvénient irrémédiable d'avoir son siège fait, et de polémiser au lieu de chercher. La moralité chez Naville l'emporte sur le discernement et l'empêche de voir ce qu'il ne veut pas voir; dans sa métaphysique la volonté prime l'intelligence, et dans sa personne le caractère est supérieur à l'esprit : tout cela est logique. La conséquence est qu'il peut retenir ce qui s'ébranle, mais non faire des conquêtes, qu'il est conservateur de vérités ou de croyances, mais dépourvu d'initiative, d'invention, de rajeunissement. Il moralise, mais ne suggère pas, n'éveille pas, n'instruit point. Popularisateur, vulgarisateur, apologiste, orateur du plus grand mérite, il stérilise la science, comme un scolastique. Et au fond, c'est

un scolastique : il argumente exactement comme au XII^e siècle, et défend le protestantisme comme on a défendu le catholicisme. La meilleure manière de montrer l'insuffisance de ce point de vue est de faire ressortir par l'histoire combien il est suranné. Cette chimère de la vérité simple et absolue est tout à fait catholique, antihistorique. L'esprit de Naville est purement mathématique et son objet est la morale ; mathématiser la morale, voilà son affaire. Dès qu'il s'agit de ce qui se développe, se métamorphose, s'organise, mue et vit, en d'autres termes, dans le monde mobile de la vie et surtout de la vie spirituelle, il n'y est plus. Le langage est pour lui un système de signes fixes ; un homme, un peuple, un livre sont des figures géométriques arrêtées, dont il s'agit de découvrir les propriétés. — Encore l'application de ma vieille loi des contradictions intimes : Naville aime la vie par le cœur, et ne la comprend pas théoriquement. Scherer la comprend par la pensée et ne l'aime guère par le cœur. Naville se défend de la science sans entrailles, et sa science est purement formelle, c'est-à-dire sans entrailles. Scherer réclame une critique vivifiante, et sa critique est mortelle.

15 décembre 1859. — Sixième leçon de Naville : celle-ci admirable, parce qu'elle ne

faisait qu'exposer la doctrine chrétienne sur la vie éternelle. Improvisation merveilleuse de sécurité, de lucidité, d'élégance et d'élévation, de précise et forte éloquence. Avec la première séance, c'est la seule que j'aime, parce que je n'ai pas de réserve à faire ici, au nom de la critique, de l'histoire ou de la philosophie. C'était beau, loyal, noble et pur. Je trouve, du reste, que Naville a grandi dans l'art de la parole ces dernières années : il a toujours eu la beauté didactique et digne, maintenant il a de plus la cordialité communicative et la chaleur émue qui achèvent l'orateur ; il ébranle tout l'homme, en commençant par la pensée, mais en finissant aussi par le *pectus*. Il touche maintenant à la véritable éloquence virile, et la possède, pour un genre donné, à peu près dans sa perfection. Il est arrivé à la virtuosité complète de sa nature propre, à l'expression adéquate et magistrale de lui-même. C'est la joie et la gloire de l'artiste-orateur, comme de tout autre artiste. Naville passe au rang de modèle, dans le genre de l'éloquence méditée et maîtresse de soi. Il y a une autre éloquence, celle qui semble inspirée, qui trouve, découvre, s'illumine par élans et éclairs, celle qui naît devant l'auditoire et le transporte. Ce n'est pas celle de Naville. Vaut-elle mieux ? je ne sais ; mais elle peut faire palpiter davantage...

Que ne donnerais-je pas pour avoir cette puissance? ou plutôt (car je n'ai jamais consacré une heure ni un effort à l'acquérir, et je me défie trop pour être jamais le moins du monde orateur), comme j'admire ceux qui possèdent cette force! Toute maëstria est une augmentation de liberté. — Mais je n'y arriverai jamais. Pour faire un discours pareil, il faut porter en soi tout un immense réseau d'idées, combinées oratoirement; ceci est un grand effort, et pour le faire, il faut beaucoup aimer le public, et je ne l'aime pas; il faut énormément de mémoire et de présence d'esprit, et ceci me manque presque entièrement; il faut être à l'aise devant un auditoire qui vous regarde, et je suis embarrassé; il faut voir les physionomies, et je n'y vois goutte; il faut avoir confiance, conviction, ardeur, et je n'ai rien de tout cela. — Conclusion : personnellement, je ne puis prétendre à l'éloquence pathétique et persuasive; en travaillant, je pourrais arriver à être disert et piquant en littérature et en esthétique; fin, délicat, peut-être profond en philosophie psychologique; mais je suis et demeure désintéressé, objectif et réfléchi, je ne puis croire à la sympathie d'une foule pour moi, et ne puis me faire son organe et son représentant. — Impersonnel et sympathique par la pensée, je me sens purement individuel et détaché dans l'action. — Ainsi

se réalise ma contradiction dialectique. Théoriquement, je puis facilement dégager l'esprit général d'un livre, d'une vie, d'une nation; pratiquement, je suis surtout frappé des différences spirituelles des individus, et je ne fais nullement la synthèse instinctive de la foule où je suis plongé. Je me donne aux choses, au passé, au futur, aux objets; mais aux individus, au présent, au milieu qui m'enveloppent, je me refuse. Toujours par instinct de liberté. Tout ce qui me sollicite directement m'inspire une secrète défiance, et je n'aime à coup sûr que là où il n'y a pas d'espérance de retour. J'ai l'intelligence presbyte, l'enthousiasme retardataire; je déteste l'opportunité, et je ne m'intéresse qu'à l'inutile. Bref, j'ai horreur du succès, précisément parce qu'il me flatterait; je suis trop fier pour vouloir ce que je désire, et même pour m'avouer ce que j'aime. Est-ce pudeur timorée? orgueil farouche? désillusion parfaite? protestation muette? paresse invincible? C'est tout simplement défiance absolue de la vie et du sort, timidité tournée en renoncement, monachisme systématique et abdication totale. Je n'ose espérer ni vivre : voilà tout. Vieille histoire! mais qui a mille variantes. Je n'ose écrire, parler, agir, risquer, tenter, me marier, m'expatrier, spéculer, commencer, conclure, aimer, haïr, affirmer, nier, faire

une carrière. Je ne demande à peu près rien à personne, et je ne demande à Dieu que dem' épargner les souffrances du corps et de l'âme. De là aussi l'objectivité de mon intelligence, je considère tout et ne prétends à rien. Je retombe toujours dans la contemplation molle qui est la forme de mon égoïsme et la conséquence de ma peur. Or, c'est une manière d'oublier le devoir et de supprimer la responsabilité.

27 janvier 1860. — Aujourd'hui, éprouvé un grand besoin d'ordre; fait mes comptes, rétabli mes livres de notes; repris un peu le timon de mes affaires proprement dites. L'incurie est une souffrance analogue à la malpropreté. Le désordre m'opprime, et j'y roule cependant d'ordinaire par apathie et ajournement. Puis j'oublie la place des choses, je perds du temps à les chercher, le dégoût s'en mêle et je laisse courir. Ainsi j'ai retrouvé aujourd'hui une poésie de M. Petit-Senn égarée (ce qui m'a procuré des ennuis l'autre jour), et je n'ai pu retrouver un carnet psychologique (celui de mes deux neveux), lequel m'aurait été nécessaire, ou du moins utile. — Oh! l'ordre! l'ordre matériel, l'ordre intellectuel, l'ordre moral! quel soulagement, et quelle force, et quelle économie! Savoir où l'on va et ce que l'on veut: c'est de l'ordre. Tenir parole, arriver à

point, à temps : encore de l'ordre. Avoir tout sous la main, faire manœuvrer toute son armée, travailler avec toutes ses ressources : toujours de l'ordre. Discipliner ses habitudes, ses efforts, ses volontés, organiser sa vie, distribuer son temps, mesurer ses devoirs, faire valoir ses droits, mettre à profit ses capitaux et ses ressources, ses talents et ses chances : encore et toujours de l'ordre. L'ordre, c'est la lumière, la paix, la liberté intérieure, la disponibilité de soi-même; c'est la puissance. Concevoir l'ordre, rentrer dans l'ordre, réaliser l'ordre en soi, autour de soi, au moyen de soi, c'est la beauté esthétique et morale, c'est le bien-être, c'est ce qu'il faut.

17 avril 1860. — Les oiseaux de nuit se sont envolés; je suis mieux. Il ne me reste que l'impression d'une large ondée de coups de bâton dans le dos, qui est comme meurtri et douloureux. Levé à l'heure ordinaire, j'ai fait sur la Treille ma promenade habituelle. Tous les bourgeons étaient ouverts et les jeunes pousses verdoyaient sur toutes les branches. L'effet que produisent sur un malade le gazouillement des eaux claires, l'allégresse des oiseaux, la fraîcheur naissante des plantes, les jeux bruyants de l'enfance, est singulier; ou plutôt, il m'était

singulier de regarder avec les yeux de l'infirme et du mourant et d'entrer dans cette forme d'existence. Ce regard est bien mélancolique. On se sent à l'interdit de la nature, en dehors de sa communion, car elle est la force, la joie, la santé éternelles. « Place aux vivants ! nous crie-t-elle. Ne venez pas obscurcir mon azur de vos misères. Chacun son tour ; retirez-vous. » — Pour se faire courage il faut se dire : Non, la souffrance et le déclin sont bons à laisser voir au monde, ils donnent de la saveur à la joie des insoucians et un avertissement à ceux qui songent. La vie nous a été prêtée et nous devons à nos compagnons de route le spectacle de l'emploi que nous en faisons jusqu'à la fin. Il nous faut montrer à nos frères comment on doit vivre et comment on doit mourir. — Ces premières sommations ont d'ailleurs une valeur divine. Elles nous font entrevoir les coulisses de la vie, ses réalités redoutables et sa clôture obligée. Elles nous apprennent la sympathie. Elles nous conseillent de racheter le temps, pendant qu'il fait encore jour. Elles nous enseignent la gratitude pour les biens qui nous restent et l'humilité pour les dons qui sont en nous. Ces maux sont donc un bien, ils sont un appel d'en haut, un coup de fouet paternel.

Que la santé est donc une chose fragile, et quelle mince enveloppe défend notre vie contre

l'engloutissement du dehors ou la désorganisation du dedans ! Un souffle ! et la nacelle se fissure ou sombre ; un rien ! et tout est compromis ; un nuage ! et tout est ténèbres. La vie est bien la fleur de l'herbe qu'un matin fane et qu'un coup d'aile fauche ; c'est bien la lampe de veuve qu'un filet d'air éteint. Pour sentir vivement la poésie des roses d'un matin, il faut sortir des griffes de ce vautour qu'on appelle maladie. Le fond et le rehaut de tout, c'est le cimetière. La seule certitude, en ce monde d'agitations vaines et d'inquiétudes infinies, c'est la mort, et ce qui est l'avant-goût et la petite monnaie de la mort, la douleur.

Tant qu'on détourne les yeux de cette implacable réalité, le tragique de la vie se dissimule ; sitôt qu'on la regarde en face, les vraies proportions de toute chose se retrouvent, et la solennité rentre dans l'existence. On s'aperçoit clairement qu'on avait joué, boudé, regimbé, oublié et qu'on avait eu tort.

Il faut mourir et rendre compte de sa vie, voilà dans toute sa simplicité le grand enseignement de la maladie. Fais au plus tôt ce que tu as à faire ; rentre dans l'ordre ; mets-toi en règle ; songe à ton devoir ; prépare-toi au départ : voilà ce que crient la conscience et la raison. La vie est courte et grande ; elle nous a été prêtée pour

le compte de Dieu, pour le service du bien et pour le bonheur des autres. Sois sérieux, sauve ton âme, fais-toi l'oreiller d'une bonne conscience pour ton lit de mort.

3 mai 1860. —Edgar Quinet a touché à tout, il n'a visé qu'aux plus grandes choses, il est riche d'idées, splendide d'images, sérieux, enthousiaste, courageux, noble écrivain. Pourquoi n'a-t-il pas plus de réputation? n'est-il pas de l'Académie? etc. Parce qu'il est trop pur. Parce qu'il est trop uniformément idéal, pythonisant, fantastique, inspiré, ce qui ennuie en France. Parce qu'il est trop candide, théorique, spéculatif, confiant dans la parole, dans les idées, se livrant trop, dépourvu de malice, d'ironie, de ruse, de finesse, ce qui fait rire les habiles... Il est trop protestant d'inclination et trop oriental de forme pour le monde français. C'est au fond un étranger, tandis que Proudhon, Michelet, Renan sont des nationaux. La naïveté tue dans la patrie de Voltaire. Le sublime fatigue dans le pays des calembours. L'esprit de chimère discrédite dans le siècle des faits accomplis.

5 mai 1860. — Le soir, promenade avec L^{***}. Entendu les premiers rossignols de l'année, cueilli la première aubépine, assisté depuis le « Bout du

monde » au lever de la lune. Paysage austère et d'une majesté triste; puis au retour, lumière gaie, musique et vie à Plainpalais. Le contraste était frappant. Au ciel, Vénus étincelait dans l'azur. Elle avait été malade les jours derniers et était bien faible. La lassitude de la vie la poursuit, et des défaillances profondes l'abattent quelquefois. Pauvrette, elle souffre de mon mal, avec aggravation; et je ne puis lui faire plaisir sans lui faire de mal, ni m'abstenir sans la désoler plus encore. Impasse. Et puis, soucis pour sa mère; soucis pour le présent et l'avenir; incertitude pour une offre importante d'occupations à entreprendre. Rien qui repose. Désir de voir s'achever la journée, l'épreuve et la vie. C'est cruel. Et moi, ne sachant que faire, je donne ce qu'on désire, je cherche à soulager au jour le jour, attendant sans attendre une amélioration, un changement.

Vieillir est plus difficile que mourir, par la raison que renoncer une fois et en bloc à un bien coûte moins que d'en renouveler le sacrifice tous les jours et en détail. Supporter son déclin, accepter son amoindrissement est une vertu plus amère et plus rare que braver le trépas. Il y a une auréole dans la mort tragique et prématurée; il n'y a qu'une longue tristesse dans la caducité croissante. Mais regardons-y mieux : la vieillesse

résignée et religieuse paraît alors plus émouvante que l'ardeur héroïque des jeunes années. La maturation de l'âme vaut mieux que l'éclat des facultés et que l'abondance des forces, et l'éternel en nous doit profiter de tous les ravages que fait le temps. Cette pensée console.

Vouloir ce que Dieu veut est la seule science
Qui nous mette en repos.

22 mai 1860. — Il y a en moi une raideur secrète à laisser paraître mon émotion vraie, à dire ce qui peut plaire, à m'abandonner au moment présent, sottie retenue que j'ai toujours observée avec chagrin. Mon cœur n'ose jamais parler sérieusement, par honte de l'adulation et par crainte de ne pas trouver la nuance convenable. Je badine toujours avec le moment qui passe, et j'ai l'émotion rétrospective. Il répugne à ma nature réfractaire de reconnaître la solennité de l'heure où je suis; un instinct ironique, qui provient de ma timidité, me fait toujours glisser légèrement sur ce que je tiens, sous prétexte d'autre chose et d'un autre moment. La peur de l'entraînement et la défiance de moi-même me poursuivent jusque dans l'attendrissement, et par une sorte de fierté invincible je ne puis me résoudre à dire à un instant quelconque : Demeure ! décide de moi ! sois un instant suprême !

sors du fond monotone de l'éternité et marque un point unique de ma vie!

27 mai 1860 (dimanche).— Entendu ce matin un discours de J. C*** sur le Saint-Esprit, beau, mais insuffisant. Démontre que la vie est vide tant qu'elle n'a pas un grand intérêt qui la remplisse tout entière, et que le sacrifice journalier seul apaise la soif de l'âme. Or l'esprit saint est l'esprit de sacrifice. Ergo, célébrons son avènement dans la société humaine. — Pourquoi ne suis-je pas édifié? faute d'onction. Pourquoi pas d'onction? parce que c'est le christianisme de la dignité, non celui de l'humilité; la pénitence, la lutte impuissante, l'austérité y manquent; la Loi s'efface, la sainteté et le mysticisme s'évaporent dans ce point de vue rationaliste. L'accent spécifiquement chrétien fait défaut. Mon impression est toujours la même. N'affadissez point la foi, en la dissolvant en pure psychologie morale. J'éprouve un sentiment d'inconvenance et un vrai malaise à voir la philosophie en chaire. « On a ôté mon Sauveur et je ne sais où on l'a mis, » ont le droit de dire les simples, et je le répète avec eux. — L'orthodoxie est plus propre à la prédication, et beaucoup plus dramatique et pathétique. Enlever le surnaturel, c'est rabaisser d'un coup tout l'ensemble de la foi

et de la vie religieuses. — Ainsi, F. C*** me choque par son dogmatisme sacerdotal, J. C*** par son laïcisme rationaliste. Il me semble que la bonne prédication devrait unir, comme Schleiermacher, la parfaite humilité morale à l'énergique indépendance de la pensée, le sentiment profond du péché au respect de la critique et à la passion du vrai.

3 juin 1860. — Traduit (en vers) la page de Goethe, tirée du *Faust*, qui contient la profession de foi panthéiste. Je l'ai lue à B*** et à L***; puis retouchée avant d'éteindre ma lampe. Elle ne va pas trop mal, ce me semble. Mais quelle différence entre les deux langues quant à la netteté; c'est l'estompe et le burin, l'une peignant l'effort même, l'autre notant le résultat de l'action; l'une faisant sentir le rêve, le vague, le vide, l'informe, l'autre déterminant, fixant, dessinant même l'indéfini; l'une représentant la cause, la force, les limbes d'où sortent les choses, l'autre les choses elles-mêmes; l'allemand a la profondeur obscure de l'infini, le français la clarté joyeuse du fini.

4 juin 1860. — En rentrant, je me mets à limer en maniaque quelques vers de ma traduction (page de *Faust*) m'obstinant, m'entêtant à ressasser, rabâcher, retaconner une douzaine d'hé-

mistiches. C'est un drôle de travers, suite de mon absolue défiance de moi-même. Je biffe, rature et refais, ne pouvant croire que mon premier mouvement ne soit pas mauvais. Mon petit talent est un acide qui s'attaque lui-même, un sui-rongeant. Et comme le disait L***, nul critique n'est aussi dur pour moi que moi-même. Cette anxiété est ce qui m'ôte le naturel; nul élan, nul abandon, nulle effusion, nulle gaieté ne sont possibles avec elle. A force de retouches, de repentirs, de regrattages, je réussis toujours à détruire ce qui pouvait ressembler à l'inspiration. La censure coupe toujours en moi les ailerons du génie, dès qu'ils poussent un peu. L'observation assidue et critique de moi-même veut absolument aboutir à l'impuissance, à la non-production. Car la production a un élément somnambulique, inconscient, aveugle que la réflexion ne peut souffrir. L'analyse intérieure est l'eau régale dans laquelle je dissous ma vie. Mon instinct est conséquent.

14 juin 1860. — Les livres et les femmes, ai-je eu d'autres ressources? et encore j'ai dû rechercher les livres tandis que les affections féminines m'ont recherché. Qu'est-ce qui électrise, vivifie, console, bénit, inspire, conseille, encourage comme une femme? qu'est-ce qui soigne, relève, supporte, guérit, apaise le corps

souffrant ou le cœur malade, ou l'esprit troublé, comme la main, la voix, le souffle ou le regard d'une femme aimante? — Quand je pense à tout ce que nous devons à ce sexe, je suis ému; quand je pense à tout ce que nous pouvons le faire souffrir, je suis troublé; quand je pense à tout ce qui sommeille en lui et peut fleurir sous l'influence virile, j'éprouve une sorte d'enthousiasme, je sens qu'un monde nouveau dort caché dans le sein de la femme, et qu'une humanité plus belle, plus grande, plus héroïque que la nôtre pourra naître, quand l'homme sera digne de l'engendrer. C'est la femme, l'éternelle mère et nourrice des générations, qui enfante à l'homme sa récompense et son châtiment, son affliction et sa couronne. Heureux qui a trouvé la femme forte et pure, enthousiaste et courageuse, fidèle et sainte, la compagne de ses jours et de ses nuits, l'appui de sa jeunesse et de ses vieux ans, l'écho de sa conscience, l'auxiliaire de ses travaux, le baume de ses peines, sa prière, son conseil, son repos, son auréole; en elle il a la nature entière, il incarne sa poésie, il fixe son inquiétude, il réalise son rêve. Le vrai mariage est une prière, c'est un culte, c'est la vie devenue religion, car il est à la fois nature et esprit, contemplation et action, et il participe visiblement à l'œuvre infinie par le travail, la fécondité et

l'éducation, ces triples semailles de l'esprit et de la vie.

4 juillet 1860 (dix heures du matin.) — On a besoin d'aimer et d'être aimé tous les jours ; je le sentais ce matin en lisant dans mon « parc ». Il n'est pas bon et pas heureux de vivre seul ; même quand on jouit de la santé du corps et de l'esprit. Mon cœur soupirait après l'affection, non pas telle ou telle, mais en général ; mon bonheur n'est pas encore individualisé, mais il tend à se personnaliser davantage. Les choses ne me rassasient plus, les gens non plus ; aucune femme non plus, mais la femme incarne encore l'aspiration secrète de ce qui rêve et soupire en moi... Ne suis-je plus fait que pour l'amitié ?

Ai-je passé le temps d'aimer ?

D'aimer follement, complètement, avec ivresse ? *Dio lo sa*. Le mérité-je encore ? suis-je un aveugle ? suis-je un rebelle ? suis-je un ingrat ? suis-je un impie ? suis-je un fou ? En vérité, je ne sais trop. Pour les choses de cet ordre, il me répugne de prendre le bon sens pour directeur et pour juge. Je suis mystique en amour ; l'infini seul me tente. Au dessous, je n'ai qu'indulgence, indifférence et pitié. Avec ma terreur de l'action, je suis toujours empressé à saisir les motifs de m'abstenir,

de renoncer, d'abandonner. Or ces motifs sont toujours les limites, les lacunes, les imperfections de la chose qui se présentait comme but à poursuivre, comme objet à désirer, comme dessein à réaliser. Je ne consens à me livrer qu'à l'idéal qui ne laisse au cœur ni regret, ni inquiétude, ni souci, ni désir, parce qu'il apaise toutes les aspirations. — Or, rien ni personne ne peut être l'idéal; c'est ainsi que mon instinct a trouvé et trouve le moyen de se dégager, de se dégoûter, de se débarrasser de tout mobile impérieux, de tout ascendant vainqueur, de tout entraînement irrésistible; et de me laisser libre, dénué, vide comme un sectateur du grand Lama.

Car le néant peut seul simuler l'infini.

N'est-ce pas le *schlecht Unendliche* de Hegel? Au fond, cette tendance est bien en moi, de mon consentement, mais contre mon gré; je la souffre mais j'en souffre; mon consentement n'est pas du contentement. C'est ma nature, mais c'est aussi mon malheur. Peut-être cette aspiration tend-elle à mettre Dieu dans la vie, au lieu de soumettre la vie à Dieu, à chercher le ciel sur la terre au lieu d'accepter la terre comme séjour de l'imperfection, du désir, de la souffrance. Tu admettais les épreuves, le chagrin, la maladie, la mort, mais avec une béatitude immortelle au

cœur; peut-être cette béatitude doit-elle changer de nom, et au lieu de l'harmonie parfaite doit-elle avoir la saveur d'un sacrifice. Il faudrait avoir à faire grâce en quelque chose, à pardonner, à excuser, pour pouvoir demander la pareille. Si la conscience approuve, l'amour-propre, la satisfaction personnelle, l'orgueil doivent apprendre à pâtir et à se taire. L'amour (possible pour toi) serait joyeux par le dévouement, autant que par l'allégresse directe. L'amour serait un renoncement, non pas simple seulement, mais double : renoncement à la vie solitaire, à soi-même, en tout cas; puis renoncement à la satisfaction complète de son nouveau moi dans la vie à deux. En d'autres termes, dans le saint amour, la charité serait un élément essentiel et un moment toujours renouvelé. En général, je déconseillerais l'amour ainsi réfléchi, où la pensée doit créer l'élan; mais pour un individu de ta sorte, il est possible que, la spontanéité absente, se remplace quelque peu par ce procédé. Tu veux toujours comprendre avant de vouloir et pour t'approuver. Ton mal doit fournir son remède, et le poison son antidote.

20 août 1860 (soir). — Mon péché c'est le découragement; mon malheur c'est l'indétermination; mon effroi, c'est d'être dupe, et dupe de

moi-même; mon idole, c'est la liberté; ma croix, c'est de vouloir; mon entrave, c'est le doute; ma faute éternelle, c'est l'ajournement; mon idole, c'est la contemplation stérile substituée à la régénération; mon goût le plus constant c'est la psychologie; mon tort ordinaire est de méconnaître l'occasion; ma passion est l'inutile; mon faible, d'être aimé et conseillé; ma sottise, de vivre sans but...

Tu n'as pas dégagé ton individualité, découvert ta mission, ou du moins tu es toujours retombé dans le vague à ce sujet. Détestant choisir, te résigner, te borner, tu n'as avancé qu'en un point, la connaissance de toi-même et (en gros) la connaissance de l'homme. Pour tout le reste, tu as reculé, décliné, perdu. — Tu peux donner des conseils, éclairer, faire comprendre. Est-ce rien? mieux vaudrait prêcher d'exemple, sur l'éducation de soi-même.

20 août 1860. — Serait-ce là la réponse? Est-ce peut-être la psychologie qui est ton affaire, ce que tu peux faire de mieux, et où tu peux être utile? ici du moins, tu as vérifié, expérimenté, étudié directement; tu as exercé ta sagacité, discipliné ton aptitude; et ces 3.749 pages sont un apprentissage qui ne serait pas perdu. Ici tu n'as pas le sentiment d'une infériorité trop marquée

sur les gens du métier, sur les pédagogues, moralistes, pasteurs, philosophes. Ici, tu peux passer du rang d'amateur à celui de spécialité. Ici, tu as moins besoin de mémoire que pour toute autre étude, et pourtant toutes tes études spéciales et fortuites peuvent être mises à profit. Sans rien jeter à vau-l'eau, tu pourrais ici te concentrer, ceindre tes reins et rassembler tes acquisitions. Tu te raccommoderais avec ton passé et avec la Providence. La clarté et la paix se feraient à la fois dans ta vie. Tu pourrais avoir un but, sans renier ta nature, et sans bafouer tes instincts. Ton individualité serait de comprendre les individualités et de les accoucher, comme Socrate, de faire éclore tous les éléments de la nature humaine, et de multiplier la richesse psychologique.

Toi qui as si longtemps regimbé contre l'aiguillon, détourné les yeux, évité la vie, tu trouverais là l'intérêt, le sérieux, la substance et l'attrait dont tu as besoin. Tu fournirais ta pierre à l'édifice universel, tout en restant fidèle à toi-même. Tu servirais à ta patrie tout en étant plus homme. Et cette étude centrale est celle qui prépare le mieux l'avenir dans le présent, parce qu'elle prend la chose éternelle, la vie. Un poids énorme serait enlevé de dessus ta poitrine, quand enfin tu travaillerais à ton œuvre, et tu serais

dansta voie, quand ton devoir et ton goût seraient d'accord, quand ta conscience oserait s'ouvrir à Dieu et demanderait sa bénédiction paternelle sur le travail de tes mains. — Peut-être pourrais-tu aussi mieux résoudre le problème angoissant du mariage, toujours écarté et qui revient toujours. La femme qu'il te faut, serait celle qui s'associerait le mieux à cette œuvre sacrée, à l'approfondissement de la vie humaine par la recherche de la perfection. Une fois que tu aurais un mobile et une mesure impersonnels, tu pourrais te décider avec plus de maturité et surtout de tranquillité. — Oh! suis cette ligne et maintiens-toi dans ce sentiment, ils doivent être bons, et le ciel les envoie.

14 novembre 1860. — Ma spécialité involontaire, c'est donc de soumettre les natures altières, de donner le goût de l'esclavage aux âmes qui secouaient le joug de toute obéissance; voilà du moins la quatrième fois que cela m'arrive... C'est une magnétisation spéciale qu'exerce ma nature sur les femmes fortes et volontaires, que je dompte sans me le proposer, et qui se donnent à moi comme la lionne à Androclès, par un instinct irrésistible. Car enfin c'est toujours moi qui reçois les déclarations. Quelle est donc la raison de ce fait bizarre, qui m'étonne encore

quoique répété? Est-ce parce que je suis un peu poète, un peu devin, bienveillant, discret, célibataire? est-ce parce que je donne l'illusion du talent accompagné de désintéressement et de douceur? est-ce parce que j'ai l'air d'un homme assez équilibré, cultivé, délicat, propre à beaucoup de choses, et sur le chemin de beaucoup de perfections qu'on m'attribuerait bénévolement? Est-ce la récompense de mes anciens efforts pour dégager l'idéal de l'homme, en sorte que je paraîtrais par erreur aux yeux féminins comme un homme plus près de l'idéal qu'un autre? Toujours est-il que je vois mon intimité désirée avec ferveur, avec passion, et mon influence produire des résultats surprenants. Il y a donc en moi quelque chose qui satisfait, flatte ou apaise un besoin profond de la femme : n'est-ce pas le besoin d'être comprises et de recevoir l'étincelle? d'être initiées à la vie idéale par la pensée aimante, par l'amour intellectuel? d'être pénétrées dans leur mystère pour s'ouvrir à de plus hauts mystères? de se sentir transfigurées et de développer toutes les puissances de vie et de poésie qu'elles pressentent vaguement dans leur sein? L'âme féminine se donne à qui la féconde; elle appartient à qui lui ouvre le monde divin, à qui lui fait entrevoir la vie possible sous l'aspect de l'idéale beauté.

5 décembre 1860. — Je ne suis qu'un œuf sans germe, une noix creuse, un crâne sans cervelle, un être infécond, l'apparence d'un mâle, mais en fait un neutre. Les individus bien accentués et déterminés, qui savent ce qu'ils veulent, qui ont une foi, un caractère, un but, réussissent, engendrent, créent; moi, je flotte comme un élément, je suis fluide, négatif, indécis, infixable, et par conséquent je ne suis rien. Ce que j'ai su ou voulu s'efface en moi, comme une vue dissolvante se dissipe aux yeux. Mon être se résout en brouillard informe; mon existence n'est qu'une fantasmagorie intérieure. Si pour les autres, je semble quelqu'un, pour moi-même, je ne suis qu'une ombre sans substance, un rêve insaisissable, un simple bruit de vie. (*Onze heures et quart du soir.*)

18 décembre 1860 (six heures et demie du matin). — Voici deux heures que l'inquiétude me tient éveillé. Je médite entre les draps, tout en sentant avec anxiété sonner les quarts, les demies et les heures, emportées comme par un tourbillon. Enfin, je me lève; un fouet claque dans la rue noire encore, et j'aperçois les toits, tout blancs d'une neige tombée dans la nuit. Dans la maison tout dort. En d'autres temps, ces heures de paix, où la lampe matinale éclaire

le pupitre de travail, m'ont paru d'une douceur pénétrante et d'un recueillement intime. Mais alors, je dilatais mon être, je me sentais progressif, joyeux, conquérant. Aujourd'hui, je lirais encore avec volupté; mais harcelé par le mécontentement morose, inférieur à ma tâche, cette veille avant l'aurore, n'est que la reprise de ma croix. C'est au fond le besoin d'ordonnance et de liaison qui me rend l'improvisation (comme la composition) un supplice. Je ne puis porter un grand ensemble à la fois dans mon attention et ma mémoire, et d'autre part mon esprit en a l'impérieux besoin. Cette contradiction entre mon désir et ma force, entre ce que je voudrais et ce que je peux, me casse toujours les bras, m'enlève le goût et l'entrain.

9 janvier 1861. — Je sors de la leçon d'ouverture de Victor Cherbuliez, abasourdi d'admiration. Je me suis convaincu en même temps de mon incapacité radicale à jamais rien faire de semblable pour l'habileté, la grâce, la netteté, la fécondité, la mesure, la solidité et la finesse. Si c'est une lecture, c'est exquis; si c'est une récitation, c'est admirable; si c'est une improvisation, c'est prodigieux, étourdissant, écrasant pour les autres. Contre la supériorité et la perfection, dit Schiller, nous n'avons qu'une ressource,

c'est de l'aimer. C'est ce que j'ai fait. J'ai eu le plaisir, mêlé d'un peu de surprise, de ne me sentir aucune jalousie et de me mettre immédiatement à ma place, en rendant justice à ce jeune vainqueur...

23 janvier 1861 (onze heures du soir). — Ce soir, lu presque en entier le premier volume de *Merlin*. L'impression est mélangée et plutôt défavorable. Merlin est moins la légende de l'âme humaine que la légende de l'auteur, l'apothéose fantastique de son histoire intérieure, une autobiographie colossale. J'y trouve une combinaison bizarre de Faust, Dante, Don Juan, Soumet, Victor Hugo, un certain manque d'esprit, de gaieté, de bon sens, de force plastique; en revanche c'est toujours le poète d'Ahasvérus, de Prométhée et de Napoléon, le traducteur de Herder qu'on entend, une muse visionnaire, emphatique, enthousiaste, qui fatigue par son éternelle allégorie, son éloquence tendue, sa majesté d'oracle. Quinet pythonise constamment, dithyrambise sans trêve et sans merci, et dès qu'il veut devenir simple il tombe dans le trivial. C'est un idéaliste faisant orgie de couleur, un platonicien brandissant le thyrses des Ménades. Au fond, c'est un esprit dépaycé : il a beau railler l'Allemagne, et maudire Albion, il n'en

devient pas plus français pour cela. C'est une pensée septentrionale associée à une imagination du midi; mais le mariage n'est pas réussi. Il a la maladie de l'exaltation chronique, du sublime invétéré; les abstractions pour lui se personnifient en êtres colossaux qui agissent ou parlent d'une façon démesurée; il est ivre d'infini. Mais on sent très bien que ses créations ne sont que des monologues individuels; il ne peut sortir du lyrisme subjectif. Idées, passions, colères, espérances, plaintes, c'est toujours lui qu'on retrouve partout. On n'a jamais la joie de sortir de son cercle magique, de voir la vérité vraie, d'entrer en rapport avec les phénomènes et les êtres dont il parle, avec la réalité des choses. Cet emprisonnement de l'auteur dans sa personnalité ressemble à de l'infatuation. Mais c'est au contraire parce que le cœur est généreux que l'esprit est égotiste; c'est parce que Quinet se croit bien français qu'il l'est si peu. Cette compensation ironique du destin m'est chose très familière; je l'observe toujours. L'homme n'est que contradiction, et moins il le sait, plus il est dupe. — Pouvant peu voir les choses telles qu'elles sont, Quinet n'a pas l'esprit très juste, ni proportionné. — Il a des analogies avec Victor Hugo, avec beaucoup moins de puissance artistique, mais plus de sens historique.

— Sa faculté maîtresse, c'est l'imagination symbolique; il me paraît un Goerres¹ franc-comtois; une sorte de prophète surnuméraire, dont sa nation ne sait que faire, vu qu'elle n'aime ni les énigmes, ni l'extase, ni le langage boursoufflé, et que l'ivresse du trépied l'ennuie. — La supériorité réelle de Quinet me paraît être dans ses travaux historiques (*Marnix, l'Italie, les Roumains*), spécialement dans ses études sur les nationalités. Il est fait pour comprendre ces âmes plus vastes et plus sublimes que les âmes individuelles.

27 janvier 1861 (minuit). — ... Le souvenir de ma jolie blonde d'hier soir [au spectacle], m'est revenu aussi... Mais le fond de mon sentiment est pourtant une vague mélancolie, et le regret des pertes irréparables. Si les jours retranchés à l'amour ne comptent pas dans la vie, je n'ai eu guère que des jours inutiles. L'élan, l'enthousiasme, le génie, le dévouement sont taris dans mon âme..... La noble passion ne m'est plus connue que comme velléité fugitive. Mon cœur est indigent, mon esprit stérile, ma vie fade, ma flamme éteinte..... L'isolement m'a desséché; le ver rongeur est à la racine de mon arbre, et je me flétris sur pied, en pleine verdure, sans avoir donné de fruits ni de fleurs.

1. Joseph Goerres (1776-1848), philosophe allemand mystique, disciple de Schelling.

4 février 1861. — Décidément, il y a entre le public et moi une paroi froide et à peine translucide. A peine si nous nous joignons par l'intelligence, mais les sympathies rencontrent la glace isolante et se congèlent. Du reste, je le sens bien. Je demande toujours à me cacher, et on m'accorde ma requête, car je décourage l'espérance et je trompe l'attente. — Incapable de me satisfaire, je le suis plus encore de captiver, d'enjôler, de charmer, d'influencer un auditoire. Pour cela, il faut être à la fois maître de son sujet, de sa parole, adroit, ambitieux, aimant, et toutes ces conditions me font défaut à la fois. Un homme en transe, sur les épines ou sur la braise, ne peut songer à la bonne grâce. D'ailleurs, une raideur secrète me le défend.

25 février 1861. — La sexualité aura été ma Némésis, mon supplice depuis l'enfance. Ma timidité extraordinaire, ma gêne avec les femmes, mes violents désirs, les ardeurs d'imagination, les mauvaises lectures dans la première adolescence, puis l'éternelle disproportion entre la vie rêvée et la vie réelle, ma funeste pente à me séparer des goûts, des passions, des habitudes de ceux de mon âge et de mon sexe; l'attrait fatal que j'ai exercé plus tard sur des cœurs délicats et tendres... tout cela dérive de la honte

primitive, de l'idéalisation du fruit défendu, bref d'une notion fausse de la sexualité. Cette erreur a empoisonné ma vie... Elle m'a empêché d'être un homme, et, indirectement, elle m'a fait manquer ma carrière. — Après cela, laissez au hasard le soin de créer dans l'esprit de l'enfant, la notion du sexe, de la pudeur et de la volupté!... Inno-centons la nature ; faisons-la aimer et respecter ; mettons la notion de décence sous le couvert de celle de propreté et non sous celle de mystère ; ôtons par le simple dégoût son aiguillon à la curiosité ; et ne masquons pas trop le plan de la Providence, pour ne pas irriter le besoin de savoir ou le besoin de sentir, pour ne pas faire naître le soupçon, la tentation, ou la honte exagérée dans les jeunes cœurs qui nous sont confiés.

Le trouble des fonctions sexuelles est, je crois du reste, une des plaies de notre génération si nerveuse et si énervée. Toute la vie physique de la femme tourne autour de ce centre ; et celle de l'homme aussi, quoique avec moins d'évidence. Quoi d'étonnant ? la vie n'est-elle pas le mot de l'univers, et la génération le foyer de la vie, et le sexe la clé de la génération ? Nous sommes donc dans la question des questions. Qui ne peut ni se reproduire, ni produire, n'est plus vivant. La volonté, la pensée, l'œuvre, l'action, la parole s'engendrent en nous par la même loi que l'être

organisé dans la mère. Quand nous avons perdu toute force communicative, tout stimulus, toute spontanéité excitante, nous ne sommes plus des mâles ; quand nous cessons de réagir, d'assimiler, d'attirer, que nous sommes purement passifs, en fait nous sommes morts...

17 mars 1861.— Cet après-midi, une langueur homicide m'a ressaisi : dégoût et lassitude de la vie, tristesse mortelle. J'ai été errer au cimetière ; j'espérais m'y recueillir, m'y réconcilier avec le devoir. Chimère ! Le champ du repos lui-même était devenu inhospitalier. Des ouvriers grattaient et enlevaient les gazons ; les arbres étaient secs, le vent froid, le ciel gris ; une aridité prosaïque et profane déshonorait l'asile des morts. J'ai été frappé de cette grande lacune de notre sentiment : le respect des trépassés, la poésie des tombeaux, la piété du souvenir. Nos temples sont trop fermés et nos cimetières trop ouverts. Le résultat est le même. L'âme agitée, tourmentée qui voudrait, hors de la maison et des misères quotidiennes, trouver un lieu où prier en paix, où répandre devant Dieu ses angoisses, où se recueillir en présence des choses éternelles, ne sait chez nous où aller. Notre Eglise ignore ces souffrances du cœur, elle ne les devine pas, elle a peu de prévenance compatissante,

peu d'égards discrets pour les peines délicates, nulle intuition des mystères de la tendresse, aucune suavité religieuse. Sous prétexte de spiritualité, nous froissons des aspirations légitimes. Nous avons perdu le sens mystique, et qu'est-ce qu'une religion sans mysticité? une rose sans parfum.

Nous disons toujours : repentance, sanctification ! mais adoration et consolation sont aussi deux éléments religieux essentiels, et peut-être devrions-nous leur faire plus de place.

28 avril 1861. — Ce matin, à cinq heures, de violents coups de tonnerre me réveillent. Ainsi, l'angoisse d'hier soir était en partie celle de la nature. La décharge électrique et la pluie qui l'accompagnait, ont soulagé l'atmosphère, rafraîchi la végétation, et allégé la vie de tous les êtres. La Treille est ravissante, le ciel est redevenu bleu, et on porte gaiement l'existence. Les désespérés ont toujours tort de se pendre ; le lendemain a souvent de l'inconnu. Plusieurs personnes de connaissance, rencontrées après déjeuner, ont traversé les mêmes impressions que moi, hier et ce matin. — Mon abattement était donc en partie physique. Mais de même que le rêve métamorphose, selon sa nature, les incidents du sommeil, l'âme convertit en phénomènes

psychiques les impressions mal définies de l'organisme. Une mauvaise attitude devient cauchemar ; un air chargé d'orage devient tourment moral. Non par un effet mécanique et par une causalité directe, mais l'imagination et la conscience engendrent selon leur propre nature des effets analogues, elles traduisent dans leur langue et moulent dans leur forme ce qui leur arrive du dehors. C'est ainsi que le rêve peut servir à la médecine et à la divination. C'est ainsi que la météorologie fait sortir de l'âme les maux qu'elle recélait confusément dans son intérieur.

— La vie n'est que sollicitée du dehors et ne produit jamais qu'elle-même : base de la monadologie. L'originalité consiste à produire rapidement et nettement la réaction contre l'influence du dehors et à lui donner notre formule individuelle. Penser, c'est se recueillir dans son impression, la dégager en soi et la projeter dans un jugement personnel. C'est là aussi se délivrer, s'affranchir, se conquérir. Tout ce qui vient du dehors est une question à laquelle nous devons réponse, une pression à laquelle nous devons contre-pression, tant que nous sommes vivants et que nous voulons demeurer libres. — La docilité humble avec laquelle tu t'ouvres en esprit sans réagir, sans juger, sans formuler, est pure duperie. Tu te laisses opprimer, étouffer, annuler

par les choses et les gens, lesquels ne demandent pas mieux. Tout ce qui se laisse manger est mangé sans reconnaissance. On le gobe, et par-dessus le marché on le raille.

4 août 1861. — ... Vu sortir de l'église bien des jolies personnes, et ce délicieux soleil sur ces fraîches toilettes m'a remué amoureusement le cœur. Grimpé seul à Pressy par l'heure la plus chaude du jour (deux heures). Temps magnifique ; le Mont Blanc avait l'air tout neuf. La campagne était d'une majesté splendide. Montagnes et feuillage jouaient dans l'air bleu et s'enivraient de ciel et de joie... Ce qui m'a dilaté doucement, après le bon accueil des parents, ce sont surtout les caresses des petites filles. J'avais soif de tendresse et de baisers. Et comme si Loulou s'en était doutée instinctivement, elle revenait toujours sur mes genoux. Ces cajoleries enfantines me charment plus que je n'ose dire, et lorsqu'elle m'a accompagné au départ jusqu'à la haie d'en bas, je l'ai embrassée presque avec effusion, quoique en toute innocence. — Il y a pourtant quelque chose de mystérieux dans l'attrait du baiser ; je connais deux ou trois jeunes filles au cœur passionné, sur lesquelles j'ai de la puissance et qui ne m'inspirent pas l'ombre du désir, tandis que telle petite fillette me donnerait envie

de la couvrir de baisers de la tête aux pieds. — Avec les années, les philosophes deviennent toujours plus sensibles au charme de la grâce et toujours plus fous de la beauté, cet abrégé symbolique de toute excellence, ce sommaire intuitif de toute perfection. A quarante ans, je finirai par sentir comme les jouvenceaux, c'est-à-dire par être amoureux de toutes les femmes, et par être esclave de tous les yeux aimants. Cela m'effraie un peu. En fait, malgré tout, mon cœur s'élance au devant de toutes les émotions tendres, comme s'il était impatient de consommer sa destinée et redemander sa part de jeunesse et de bonheur.

4 septembre 1861. — A quoi suis-je bon maintenant? à rien. La seule chose qui m'intéresse, ce sont les affections, ce sont les femmes. Je ne travaille plus, je n'étudie plus, je n'ambitionne qu'une femme selon mon cœur, et toutes les jeunes filles qui passent me semblent une invitation ou une raillerie du bonheur. J'aime un peu toutes les femmes, comme si toutes me tenaient en gage une parcelle de mon idéal, ou mon idéal lui-même. Je les enveloppe de ma sympathie comme l'asile, le sanctuaire, le refuge des douleurs, des joies et des affections, comme la provision céleste de mansuétude et de bonté sur la terre. Je ne me sens tout à fait bien qu'au milieu d'elles ; et

quand j'obéis tout à fait à ma nature, elles se sentent si bien aimées et comprises qu'elles me rendent ma bienveillance. Je le vois bien à la campagne, à la montagne, quand il n'y a aucun de ces yeux moqueurs et de ces langues ironiques que fournit surabondamment la cité de Calvin. Ma nature est d'être caressant, enfantin, prévenant, compatissant, sympathique, de m'abandonner à la vie collective, de chercher à rendre heureux bêtes et gens, bref d'être bon pour tous les êtres, secourable pour toutes les vies, aimant pour tous les cœurs. Ce sont pourtant les qualités paternelles et conjugales. Je ne suis donc pas indigne d'être époux et père. Qu'est-ce qui m'arrête donc dans cette vocation? Une incurable défiance de la destinée, puis le raffinement de mon idéal. Je n'ose pas jouer la dernière et unique carte de mon bonheur, et je n'ai pas rencontré ou su reconnaître ma compagne. J'ai été aimé assez souvent pour être très délicat en fait d'affection; et pour savoir de combien de manières on peut souffrir dans la vie à deux. — Je redoute d'ailleurs la Némésis qui me fera peut-être dédaigner quand je serai épris. Et pourtant, je n'ai qu'une aspiration, qu'un désir.

12 septembre 1861. — Ce matin, temps gris et frais. En descendant mon escalier, éprouvé

pour la première fois depuis bien longtemps (deux ans peut-être) la volupté de l'étude, l'appétit du travail intellectuel, l'entrain de la pensée pure. Cette éclaircie intellectuelle n'a duré qu'un instant, mais m'a rouvert une échappée sur mon passé, comme un caprice du vent qui déchire le brouillard de novembre et laisse voir au voyageur les vallées qu'il a laissées derrière lui. — Combien j'ai changé! Ce vieux *moi* ne serait donc pas mort, mais seulement endormi! je pourrais donc encore m'élancer dans les régions éthérées et sublimes de la vie générale! — Que faudrait-il pour cela? la paix du cœur, le contentement. M^{me} S***, à Villars, en travaillant, se plante la pointe de ses ciseaux sous sa bague d'alliance; je vois le sang et lui dis : « Mais vous êtes blessée! — Qu'importe, répond-elle, pourvu que le cœur soit content! » Comme c'est bien la femme, et la femme aimante : elle ne connaît qu'un bonheur et qu'une douleur, le cœur plein ou le cœur vide. J'en suis, par sympathie et métamorphose, presque arrivé là. Toute la période laborieuse, studieuse de ma vie, n'a fait qu'ajourner quinze ans le moment de sentir, de rêver, d'aimer et de souffrir! L'immense distraction est finie. Le sentiment se venge. La grande contradiction de mon être, c'est une pensée qui veut s'oublier dans les choses et un

cœur qui veut vivre dans les gens. L'unité du contraste est dans le besoin de s'abandonner, de ne plus vouloir et de ne plus exister pour soi-même, de *s'impersonnaliser*, de se volatiliser dans l'amour et la contemplation. Ce qui me manque, c'est le caractère, le vouloir, l'individualité. Mais comme toujours, l'apparence est juste le contraire de la réalité, ma vie ostensible est le rebours de mon aspiration fondamentale. Moi dont tout l'être, pensée et cœur, a soif de s'absorber dans la réalité vivante, dans le prochain, dans la nature et en Dieu, moi que la solitude dévore et détruit, je m'enferme dans la solitude et j'ai l'air de ne me plaire qu'avec moi-même, de me suffire à moi-même..... La fierté et la pudeur de l'âme, la timidité du cœur m'ont fait violenter tous mes instincts, intervertir absolument ma vie. En fait, j'ai toujours évité ce qui m'attirait, fui ce qui me faisait le plus plaisir. Je ne m'étonne pas d'être impénétrable ; l'instinct de suicide s'est identifié chez moi à l'instinct de conservation, et toujours j'ai tourné le dos au point où j'aurais secrètement voulu aller. La mauvaise honte a été le fléau, la malédiction de mon existence. Elle ne m'a pas rendu faux, mais elle m'a rendu eunuque. J'ai toujours eu peur de laisser voir ce que je désirais et même de me l'avouer à moi-même ; j'ai en horreur de

rechercher mon utilité ; horreur d'employer la ruse ou les détours pour arriver à mon but ; — et finalement j'ai réussi à n'avoir plus de but, plus de désir net, plus même de soubresauts de la volonté. La mauvaise honte, ce composé de pudeur, d'orgueil, de défiance, de faiblesse, d'anxiété, en devenant chronique est devenue habitude, tempérament, seconde nature, et je ne suis plus qu'un pauvre honteux qui rougit de demander, de mentir, de s'abaisser, de souffrir même, et de lutter pour sortir de sa misère. — L'humiliation est donc mon affre, la dépendance est l'essence de l'humiliation. Je ne sais et ne puis dépendre que de ce que j'aime. La sympathie est le principe de ma vie. — Or dès que je ne me sens plus de sympathie, dès que je n'aime plus, je me flétris comme un ballon percé.

Avoir passé sa vie à se forger une cuirasse, à se blinder d'indifférence, pour aboutir à cette vulnérabilité ! Avoir prévu que tout trompe, manque, lasse, afin de s'habituer à aimer sans demander de retour, et pour tout résultat se reconnaître impuissant à pétrifier son cœur ! avoir tout mis sur une carte, et sentir arriver la vieillesse, sans avoir vécu !... Hélas !

Quel est donc le démon, qui, à l'heure de cueillir une joie, te dit toujours : marche ! et à l'heure d'agir et de marcher, te dit : reste ! C'est

encore la mauvaise honte. Et pourtant tes vraies joies sont d'une nature enfantine, d'un caractère naïf. Sous ta nature compliquée, se retrouve l'individu simple, débonnaire, insouciant, ingénu, le bon homme en un mot. Il y a en toi du vieillard, de la femme, de l'enfant aussi; il n'y manque que de l'homme. Tu ne te développes pas suivant un plan à toi, ou suivant une loi de croissance plus forte que les circonstances, mais tu es le jouet des influences, du milieu, du hasard, dans ce sens au moins qu'ils te font épanouir par sollicitation externe, car ta liberté se retrouve toujours dans la conscience de toi. Tu es donc entraîné, pourtant tu n'es pas dominé. Tu ne veux rien, pourtant tu n'es pas esclave. Tu es intelligent, mais faible, te contentant de comprendre et d'observer les courants et contre-courants de ta vie, sans intervenir dans leur direction.

Je crois que l'Absolu t'a rendu pour jamais incapable de t'éprendre des choses relatives, il t'a dégoûté de l'individualité, de ton individualité du moins. Tu n'as vécu dès lors que par complaisance, ne pouvant prendre au grand sérieux une manière de voir ou d'agir ou d'être, qui n'est qu'un point de la série, qu'une forme de l'infini. C'est Hegel à qui tu dois cette indifférence fondamentale, cette objectivité fatale à la vie pratique, cette impossibilité de vouloir

fermement ce que tu ne peux croire qu'à demi vrai, bon, utile. Le besoin de totalité t'a fait prendre en pitié le rôle de partie infinitésimale. Le sentiment de l'idéal, du parfait, de l'éternel, en un mot de l'absolu, t'a découragé pour jamais. — Le devoir reste; mais l'illusion enthousiaste a disparu. — Or le dévouement sans un peu de retour, le travail sans un peu d'illusion sont deux choses héroïques, et pour rester constamment héroïque, il faut une foi ardente, une religion ferme, et foi et religion vacillent perpétuellement chez toi. — *O du armer!*

Heidelberg, 10 octobre 1861 (dix heures et demie du soir). — Après onze jours de voyage, me voici de nouveau, comme il y a deux ans, sous le toit de mes amis W^{***}, dans la maison hospitalière assise au bord du Neckar, et dont le jardin monte sur le flanc du Heiligenberg.

Heidelberg, 11 octobre 1861 (dix heures du matin). — Grand soleil; ma chambre est inondée de lumière et de chaleur. Assis sur un charmant canapé de laine damassée, avec la vue du Geisberg à ma droite, voilé d'ambre blanche, et la ville à ses pieds, j'écris au murmure du Neckar, qui roule ses ondes vertes, pailletées d'argent, droit au bas du balcon qui tourne autour de tout

l'étage où je suis logé. Une grande barque, venant de Heilbronn, passe silencieusement sous mes yeux, tandis que les roues d'une charrette que je n'aperçois pas, se font entendre sur la route qui longe la rivière. Des voix lointaines d'enfants, de coqs, de moineaux qui jouent, la cloche de l'église du Saint-Esprit qui sonne l'heure, suffisent à mesurer, sans la troubler, la tranquillité générale de cette nature. On sent doucement glisser les heures, et le temps semble ici planer dans son vol plutôt que battre des ailes. Je ne sais quelle paix monte au cœur. C'est depuis mon départ le premier moment de rêverie et de recueillement proprement dit. Impression de grâce matinale et de fraîche poésie, qui ressemble à l'adolescence et qui donne l'intuition du bonheur germanique... Deux barques pontées, avec drapeau rouge, chacune avec une suite de bateaux plats, remplis de charbon de pierre, remontent le courant, manœuvrent pour traverser l'arche du grand pont de pierre; les chevaux de halage ont de l'eau jusqu'au ventre, et un batelet se détache pour leur porter le bout du câble. Je mets le nez à la fenêtre et je vois toute une perspective de bateaux qui voguent dans les deux sens; le Neckar est animé comme un Corso, et déjà sur la pente de la montagne boisée que raient les fumées ondoyantes de la ville, le château

étend son ombre comme une vaste draperie et dessine la silhouette de ses tours et de ses pignons. Plus haut, en face, la Molkenkur se profile en sombre, et sur la droite la carrière de grès rouge creuse dans la verdure son angle vif dont un côté est éclairé des rayons du soleil. Plus haut encore se détachent sur l'orient éblouissant les formes vaporeuses des deux tours-belvédères du Kaiserstuhl et du Trutz-Heinrich, séparées par un vallon sinueux.

Mais laissons le paysage. A l'intérieur que se passe-t-il?... Le professeur W*** m'apprend que son *Handbuch* est déjà traduit en polonais, hollandais, espagnol, italien et français, et s'est tiré neuf fois en trois mille exemplaires. Sa grande *Histoire universelle* a déjà trois volumes publiés. Et pour faire tout cela, il n'a que quatre heures par jour, plus les jours de fête et les vacances. Cette capacité de travail est vraiment étonnante, et cette ténacité prodigieuse! *O deutscher Fleiss!*...

Cette vie de savant piocheur et de compilateur érudit me trouble un peu. Je me sens si distrait, si partagé, si oublieux, que je n'éprouve qu'un sentiment d'ignorance et d'incompétence quand je me compare à ces fabuleux travailleurs, qui lisent, extraient, combinent tout et ne s'arrêtent jamais. Et à quoi bon tout ce labeur? me demandé-je. A populariser les connaissances.

Mon hôte a-t-il le temps de penser et de sentir? Il ne semble pas. Son esprit est en quelque sorte un mécanisme à moudre les livres et à faire d'autres ouvrages avec la mouture. Son œuvre principale à mon gré est d'avoir élevé une belle famille par son travail, et rendu service à l'enseignement général de l'histoire. Son mérite est la *Gründlichkeit*, son talent l'ordonnance pratique et la clarté, son attrait personnel la cordiale honnêteté. Mais on ne peut récolter auprès de lui l'ombre d'une idée originale : voilà le revers de la médaille.

9 novembre 1861. — Temps chaud, bonne pluie molle, air velouté. Eprouvé le bonheur de ne pas sentir mon corps, c'est-à-dire d'être en santé complète. Mon tempérament changerait-il insensiblement? Moi qui préférerais l'air sec et le vent du nord à tous les autres temps, finirais-je par m'accommoder mieux du temps humide et tiède, et des brises méridionales? Observé le contraire pour mon régime. A la passion des douceurs, du laitage, des mets peu épicés, a succédé le goût des choses plus fortes et des condiments relevés. Ainsi mon estomac se virilise et mes nerfs se féminisent. Toujours compensation, balancement, récurrence. Nos divers systèmes organiques parcourraient donc chacun l'orbite

des dispositions différentes et en sens contraire les uns des autres. Ainsi l'homme qui a vécu soixante ans a parcouru, à son insu, le cycle des tempéraments et des goûts ; sa révolution générale autour du centre de la vie se compose d'une foule de révolutions et d'épicycles subordonnés. — Je me rappelle aussi la série de mes préférences acoustiques : d'abord la voix de soprano, puis celle de basse, puis le ténor, puis l'alto. Maintenant c'est le baryton, ou plutôt l'absence de préférence, et l'objectivité qui l'emporte. — Conséquence : le développement de notre nature inconsciente suit les lois astronomiques de Ptolémée. Tout est changement, cycle, épicycle, et métamorphose, dans le microcosme et dans le macrocosme.

Chacun possède donc en soi les analogies et les rudiments de tout, de tous les êtres et de toutes les formes de la vie. Qui sait donc surprendre les petits commencements, les germes et les symptômes, peut retrouver en soi le mécanisme universel, et deviner par intuition les séries qu'il n'achèvera pas lui-même : ainsi les existences végétales, animales, les passions et les crises humaines, les maladies de l'âme et celles du corps. L'esprit subtil et puissant peut traverser toutes les virtualités à l'état ponctuel, et de chaque point faire sortir en éclair la

monade, c'est-à-dire le monde qu'il renferme. C'est là prendre conscience et possession de la vie générale et rentrer dans le sanctuaire divin de la contemplation.

12 novembre 1861. — Bilac, dit Mustapha, dit caporal Trim, dit Suçon, autrement dit notre petit chat zébré, vient de sauter sur ma plume qui traçait la date, et m'a fait faire toutes les taches possibles dans cette page. Actuellement il est en arrêt et cherche à comprendre cet art maudit inventé par Cadmus. Dans sa colère d'y perdre sa peine, il griffe encore, mais, ô douleur ! il glisse sur le bord du pupitre, entraîne l'*Anthropologie* de Fichte et tombe avec le philosophe en faisant une mine de naufragé. Sa honte me délivre de lui, et il va sur mon sofa faire d'énormes cabrioles à la poursuite impossible de sa queue. C'est un vrai tourbillon.

Mais je suis mécontent de moi. Hier, couché à dix heures, parce que les yeux me cuisaient, j'espérais être levé à six heures ce matin, et je ne me suis éveillé qu'à sept heures et demie. Ainsi, dormi comme un enfant, comme un loir, comme une marmotte... Quelle vie mal employée que la mienne, par sottise, par mollesse et par timidité ! Beaucoup lu et travaillé jadis, beaucoup dormi et flâné maintenant : à quoi le tout a-t-il

servi?.. Décidément Bilac est fou de gaité. Il met tout sens dessus dessous parmi les livres, les papiers entreposés sur ma table ronde au tapis rouge. Il a précipité l'*Amour* de Michelet, et jongle les quatre fers en l'air, avec une enveloppe bleue.

Bilac est de ces chats qui, les livres ronguant,
Se font savants jusques aux dents.

La chasse continue et recommence, avec mille ruses, bonds, dos-ronds, entrechats et pirouettes. C'est vraiment risible. A peine si les écoliers s'amuseut plus à cœur joie ; mais cet écolier-ci est muet. Il manque à ses ébats le rire, le rire vivant, joyeux, sonore, et, à tout prendre, ces jeux muets ont encore l'air plus fou qu'autre chose. Le mutisme est sinistre.

25 novembre 1861. — Comprendre un drame, c'est la même opération mentale que comprendre une existence, une biographie, un homme : c'est faire rentrer l'oiseau dans son œuf, la plante dans sa graine, et reconstituer toute la genèse de l'être en question. L'art n'est que la mise en relief de la pensée obscurcie de la nature ; c'est la simplification des lignes et le dégagement des groupes invisibles. Le feu de l'inspiration fait ressortir les dessins tracés à l'encre sympathique.

Le mystérieux devient évident, le confus devient clair, le compliqué devient simple, le fortuit devient nécessaire. Bref l'art révèle la nature en traduisant ses intentions et formulant ses volontés (l'idéal). Chaque idéal est le mot d'une longue énigme. Le grand artiste est un simplificateur.

13 janvier 1862. — J'ai reconquis cette année deux personnes qui s'étaient depuis longtemps brouillées avec moi... La douceur patiente et la constante bonne volonté finissent par dissoudre la glace et la pierre de l'indifférence ou du préjugé. Heureux de ne détester et de n'envier personne, je suis encore plus heureux de vaincre la malveillance et de regagner les cœurs vindicatifs ou injustement détournés de moi. C'est un peu la joie que donne la brebis perdue et retrouvée. Chacun n'est-il pas le berger des affections qui sont venues à lui, ou qu'il a lui-même conquises par l'amitié, la parenté, la publicité, le voyage, par le hasard ou le choix ? et la consolation de la vie n'est-elle pas d'arriver au soir de ses jours avec son troupeau agrandi et complet. Faites-vous un trésor invisible, dit l'Évangile. Après les bonnes œuvres, qu'est-ce qui compose ce trésor, sinon les attachements, les amitiés, les tendresses, les grâtitudes, bref, les affections

que nous avons su faire et conserver? Pour moi, si je n'ai dressé aucun monument qui éternise ma mémoire, si je n'ai rien fait pour le monde et la postérité, j'aurai peut-être laissé dans un certain nombre de cœurs, trace de mon passage ici-bas. Ma seule statue sera dans le souvenir de quelques âmes fidèles ; ma seule oraison funèbre dans quelques larmes secrètes de ceux qui m'auront aimé. C'est encore une belle part ; et je songe, avec une émotion de douce reconnaissance, à la précieuse guirlande d'amitiés sérieuses et même passionnées qui entourent déjà mon nom obscur et fleurissent dans mon souvenir. Malgré ma timidité, ma réserve, ma défiance, j'ai été richement favorisé de sympathie, et j'ai vu s'ouvrir à moi bien des consciences et des caractères différents. — Je me rappelle à ce propos que des personnes que j'ai à peine connues se sont parfois attachées intimement à moi... tellement que j'ai cessé de m'étonner et de douter. On fait pour moi exception aux règles, et le sanctuaire des pensées féminines cachées s'est dévoilé spontanément et bien souvent pour mes regards. Cette apocalypse volontaire m'a fait un rôle de confident assez étrange, mais d'une délicatesse ravissante. J'ai déjà lu des journaux intimes, et dirigé plusieurs néophytes et quelques jeunes pénitentes. On se sent avec moi compris, deviné,

abrité, et la confiance (que je ne trahis jamais) est souvent devenue sans bornes, jusqu'à m'embarrasser fort. Que d'enfants aussi de tous les âges m'aiment et se donnent à moi ! Je n'aurai garde de les oublier dans le dénombrement de mes affections et de mes bienfaiteurs. Au fond, la bonté a les promesses de la vie présente comme de la vie éternelle. Elle délivre l'âme des chagrins causés par les mauvaises passions ; elle donne le contentement et par-dessus le compte elle procure souvent la reconnaissance et l'amour du prochain. Il est si doux d'être bon que ce n'est plus méritoire du tout. Le plus touchant et peut-être le plus grand attribut de Dieu n'est-ce pas la Bonté ? Vivre en paix avec le bon Dieu c'est la joie de la joie, c'est la base même du bonheur, c'est la religion de l'enfant et du vieillard, et le sommaire du credo et des vœux du penseur.

3 février 1862. — Rien fait de consistant ; et je me sens la tête cassée. Je suis, je crois, devenu incapable de composer. Relisant douze fois chaque ligne, je tue la verve et ne puis avancer. Hors de mon journal et de ma correspondance, où ma plume court la bride sur le cou, je ne puis écrire ; l'anxiété m'étouffe et chaque mot s'arrête comme une épine au gosier. Loin de

porter un ensemble, un chapitre dans ma pensée, je n'aperçois pas même une période ; concentré dans le bec de ma plume et dans le mot qu'elle trace, je ne vois qu'au bout de mon nez, et le souffle et le coup d'aile et l'inspiration et la faconde s'en vont, comme la gaieté et la sincérité. Ce tic abominable de m'emprisonner l'esprit par les yeux dans les caractères que ma main griffonne m'ôte le peu de mémoire et d'élan qui me restaient encore. A chaque seconde, je reperds la vitesse acquise, la chaleur rassemblée, le mouvement d'idées commencé, en sorte que je suis toujours vide, dénué, immobile. Je ne puis retenir ni accumuler rien en moi. Ce *fluxus perpetuus* est la raison de ma stérilité. Ma vitalité s'évapore fatalement, sans pouvoir se recueillir assez pour féconder une idée ou une volonté. Mon cerveau est trop débile pour s'imprégner fortement ; aussi n'est-il pas capable de concevoir ni d'enfanter une œuvre, il est en prurit de curiosité, mais en avortement de production.

Comme je l'ai reconnu depuis bien des années, la critique de moi-même est devenue le corrosif de toute spontanéité oratoire ou littéraire. J'ai manqué à mon principe de *faire la part du mystère*, et mon châtiment est l'impuissance d'engendrer. Le besoin de connaître retourné sur le moi est puni, comme la curiosité de Psyché,

par la fuite de la chose aimée. La force doit rester mystérieuse à elle-même ; dès qu'elle pénètre dans son propre mystère, elle s'évanouit. La poule aux œufs d'or devient inféconde dès qu'elle veut savoir pourquoi ses œufs sont d'or. — La conscience de la conscience est le terme de l'analyse, disais-je dans les *Grains de mil*, mais l'analyse poussée jusqu'au bout se dévore elle-même comme le serpent égyptien. Il faut lui donner une matière extérieure à moudre et à dissoudre, si l'on veut empêcher sa destruction par son action sur elle-même. Nous sommes et devons être obscurs pour nous-mêmes, disait Goethe, tournés vers le dehors et travaillant sur le monde qui nous entoure. Le rayonnement extérieur fait la santé ; l'*intérieurisation* trop continue nous ramène au point, au néant, état malsain car il nous supprime, et les autres en profitent pour nous supprimer. Mieux vaut dilater sa vie, l'étendre en cercles grandissants, que de la diminuer et de la restreindre obstinément par la contraction solitaire. La chaleur tend à faire d'un point un globe, le froid à réduire un globe à la dimension d'un atome. Par l'analyse je me suis annulé.

Il serait temps de me refaire un corps, un volume, une masse, une existence réelle, au sortir du monde vague, ténébreux et froid que se

fait la pensée isolée. Il serait bon de remonter la spirale qui m'a enroulé jusqu'à mon centre. Il conviendrait de retourner mes réflecteurs, qui se réfléchissent l'un dans l'autre indéfiniment, vers les hommes et les choses. Les hibernants arrivés à l'extrême maigreur pour n'avoir, pendant leur long sommeil, léché que leurs pattes, doivent aller aux provisions quand ils se réveillent. Rêveur, sors de la caverne, va aussi à la provende. Assez longtemps tu t'es caché, retiré, refusé. Songe à vivre.

Mornex sous Salève, 22 avril 1862. — Éveillé par le ramage des oiseaux à quatre heures trois quarts, je vois au ciel, en ouvrant mes volets, le croissant orangé de la lune qui regardait ma fenêtre tandis que l'orient blanchissait à peine. Une heure plus tard, je m'habille. Promenade délicieuse. Anémones encore fermées, pommiers en fleurs :

Ces beaux pommiers couverts de leurs fleurs étoilées,
Neige odorante du printemps.

Vue ravissante. Sentiment de fraîcheur et de joie. Nature en fête. Il n'a manqué que ces senteurs d'une amertume suave (probablement de cyclamens invisibles) qui hier, quand je remontaï le petit Salève, ont caressé plus d'une fois

ma narine. En revanche, un rameau de lilas, placé dans un verre d'eau fraîche, embaume la table à écrire que j'ai adossée au mur pour la convertir en pupitre incliné. — J'ai déjeuné, lu deux numéros de la *Presse*, une pièce de vers d'Aubryet (Au Printemps), sentiment juste, style-pétrone, et me voici. Paix aux morts; mais il est doux aujourd'hui de vivre, et la reconnaissance a ses hymnes comme la foi. Il va sans dire que nos dames sont encore sous l'horizon, et que je les plains de perdre deux ou trois belles heures.

(Onze heures). — Préludes, gammes, études, tapotements entrecoupés du piano sous mes pieds. Voix d'enfants au jardin. — Je viens de parcourir quatre numéros de la *Revue des Deux-Mondes*, de cette année. Articles Saisset (Spinoza et les Juifs); Taillandier (Sismondi — la philosophie suisse); Mazade (les Femmes en littérature, à propos de M^{me} de Sévigné et M^{me} Svetchine); Laugel (Analyse chimique du soleil); Rémusat (La critique théologique et sa crise en France). — Tous ces messieurs me rappellent le mot de Scherer : « Je me sens ici comme un borgne dans le pays des aveugles. » — Ce que par modestie j'ai habituellement pris pour la réticence de la supériorité, n'est chez les grands meneurs de la pensée moyenne en France

qu'inculture frivole et superficialité positive. Leur développement moral, psychologique, esthétique, religieux, philosophique a peu de profondeur. Leur jugement n'a pas grande portée ni en avant, ni en arrière, ni comparativement. — Scherer est un critique supérieur en culture à MM. Taillandier, Montégut, Rémusat, Saisset, etc. Il a la vue plus juste que Taine. Mais il a moins d'idées que Renan et moins de flexibilité que Sainte-Beuve. La théologie et la philosophie sont les grandes écoles de perspicacité. — Je comprends pourquoi Scherer voudrait me lancer dans son monde. Au fond, il se sent médiocrement compris, et nous nous entendrions bien. — « L'essentiel, c'est d'avoir l'esprit bien fait, » dit M^{me} de Sévigné. La borne de l'esprit français, c'est l'insuffisance de son alphabet spirituel qui ne lui permet pas de traduire l'âme grecque, germanique, espagnole, etc., sans en dénaturer l'accent. L'hospitalité des mœurs de la France ne se complète pas par l'hospitalité réelle de la pensée. Sa pensée est, comme son idiome, séparée de la sève vivante et naturelle et enfermée dans le monde conventionnel de la civilisation apprise. Versailles s'expie toujours. Ce tour d'esprit détaché, où le mot, l'idée et le sentiment de l'auteur et du lecteur restent en dehors des choses, ce cartésianisme indélébile,

où la pensée ne s'identifie jamais à la nature, et pour lequel l'unité du regard paraît strabisme, fait la compensation de l'esprit de sociabilité. On n'ose penser par soi-même : fusion de l'individu avec la masse humaine ; en revanche, on se sent toujours extérieur aux choses qu'on examine : dualisme de l'objet et du sujet. — Je suis, tout au contraire, individuel en face des hommes, objectif en présence des choses. Je m'attache à l'objet dont je me pénètre ; je me détache des sujets dont je me défends. Je me sens différent des foules et semblable à la nature dans son ensemble. Je m'affirme dans mon unité sympathique avec la vie que j'aime à comprendre et dans ma négation de la banalité tyrannique du vulgaire. Les cohues imitatrices m'inspirent autant de répulsion secrète que la moindre existence spontanée et vraie (l'animal, la plante, l'enfant) m'inspire d'attrait. Je me sens en communauté d'esprit avec les Goethe, les Hegel, les Schleiermacher, les Leibnitz, bien opposés pourtant entre eux, tandis que les philosophes français, rhéteurs ou géomètres, malgré leurs hautes qualités, me laissent froid, parce qu'ils ne portent pas en eux la somme de la vie universelle, qu'ils ne dominent pas la réalité complète, qu'ils ne suggèrent rien, qu'ils n'agrandissent pas l'existence, qu'ils m'emprisonnent,

me dessèchent ou me mettent en défiance. — Ce qui manque toujours aux Français, c'est le sens de l'infini, l'intuition de l'unité vivante, c'est la perception du sacré, l'initiation aux mystères de l'être. Ils sont habiles et profanes, parce qu'ils sont superficiels et calculateurs. — Du point de vue français restent inexplicables toutes les choses profondes, la vraie poésie, la vraie philosophie, la vraie religion ; et quand le panthéisme devient français, il est ridicule et dépaysé, et par conséquent vicieux parce qu'il n'a pas de contrepoids. — Ce qu'il faut demander aux Français, c'est la construction des sciences spéciales, l'art d'écrire un livre, le style, la politesse, la grâce, les modèles littéraires, l'urbanité exquise, l'esprit d'ordre, l'art didactique, la discipline, l'élégance, la vérité de détail, la mise en scène, le besoin et le talent du prosélytisme, la vigueur des conclusions pratiques. Mais pour voyager dans l'*Inferno* ou le *Paradiso*, il faut d'autres guides ; eux restent sur la terre, dans la région du fini, du changeant, de l'historique et du divers. La catégorie du mécanisme et la métaphysique du dualisme sont les deux sommets de leur pensée. Pour en sortir, ils se font violence et manient gauchement des locutions qui ne correspondent à aucun besoin réel de leur nature.

Mornex, 23 avril 1862. — Relu avec enchantement un grand nombre de pièces des *Contemplations* : quelle richesse inépuisable et quelle intarissable fontaine d'images et de sensations et de sentiments que les œuvres de ce poète ! L'auteur est bien la lyre éolienne que font vibrer, chanter, palpiter tous les souffles de la nature et de la passion. Tous les trésors de Golconde sont misère auprès de ses monceaux de pierres et de ses myriades de médailles étincelantes.

Mornex, 24 avril 1862 (onze heures et demie). — Paix profonde, silence des montagnes en dépit d'une maison pleine et d'un village proche. On n'entend que le bruit de la mouche qui bourdonne. Ce calme est saisissant. Il pénètre jusqu'aux moelles. Le milieu du jour ressemble au milieu de la nuit. La vie semble suspendue alors qu'elle est le plus intense. C'est comme les silences dans le culte ; ces moments sont ceux où l'on entend l'infini, où l'on perçoit l'ineffable. Gratitude, émotion, besoin de partager mon bonheur. Hugo vient encore de me faire parcourir des mondes, puis ses contradictions me font songer à L. T*** dans la maison voisine, le chrétien ardent, convaincu. Le même soleil inonde et le livre et la nature, et le poète douteur et le prédicateur croyant, et le rêveur mobile, qui au milieu de

toutes ces existences se laisse bercer à tous les souffles, et jouit, étendu dans la nacelle de son ballon, de flotter à la dérive dans tous les mouillages de l'éther et de sentir passer en lui tous les accords et dissonances de l'âme, du sentiment et de la pensée. — Paresse et contemplation ! sommeil du vouloir, vacances de l'énergie, indolence de l'être, comme je vous connais ! Aimer, rêver, sentir, apprendre, comprendre, je puis tout, pourvu qu'on me dispense de vouloir, qu'on m'affranchisse de l'ennui et de l'effort d'agir. C'est ma pente, mon instinct, mon défaut, mon péché. J'ai une sorte d'horreur primitive pour l'ambition, pour la lutte, pour la haine, pour tout ce qui disperse l'âme en la faisant dépendre des choses et des buts extérieurs. Je suis plus méditatif et contemplatif qu'autre chose, et la joie de reprendre conscience et possession de moi-même, de savourer ma liberté, d'entendre bruire le temps et couler le torrent de la vie universelle, suffit parfois pour me faire oublier tout autre désir. Cette apathie sensitive a fini par éteindre en moi le besoin de production et la force d'exécution. L'épicuréisme intellectuel menace continuellement de m'envahir. Je ne puis le combattre que par l'idée du devoir.

Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent ; ce sont
Ceux dont un destin ferme emplit l'âme et le front,

Ceux qui d'un haut destin gravissent l'âpre cime,
 Ceux qui marchent pensifs, épris d'un but sublime,
 Ayant devant les yeux sans cesse, nuit et jour,
 Ou quelque saint labeur ou quelque grand amour¹.

Mornex, 25 avril 1862 (cinq heures).— Après midi causé longtemps avec M^{me} M. C^{***}. Je lui fais ôter son voile bleu, et mettre mes lunettes fumées pour ses yeux malades, ce dont elle se trouve déjà mieux au bout d'une demi-heure. Un peu de cordialité familière s'introduit enfin dans nos relations à tous. Mes aptitudes de garde-malade se réveillent.

Relu quelques chants de *Jocelyn*. Ils m'ont mis tout en larmes (le chien, la mort de la mère, séparation d'avec Laurence, la rencontre à Paris, la mort de Laurence). C'est admirable!

Ah! malheur à qui voit devant ses yeux passer
 Une apparition qui ne peut s'effacer!
 Le reste de ses jours est bruni par une ombre;
 Après un jour divin, mon père, tout est sombre.

Ces pages m'ont retransporté à Villars, à Glion, et plongé dans les rêveries nostalgiques.

:Dirais-je mon bonheur, ou mon malheur, hélas?
 Fit descendre du ciel un ange sur mes pas,...
 Météore qui donne à l'âme un jour céleste
 Et de la vie après décolore le reste.

(IX^e époque.)

1. Victor Hugo, *Les Châtiments*.

Et ailleurs :

Il fit de la vie une plus mâle idée :
Sa douleur d'un seul trait ne l'avait pas vidée ;
Mais, adorant de Dieu le sévère dessein,
Il sut la porter pleine et pure dans son sein,
Et, ne se hâtant pas de la répandre toute,
Sa résignation l'épancha goutte à goutte,
Selon la circonstance et le besoin d'autrui,
Pour tout vivifier sur terre autour de lui¹.

C'est la vraie poésie, que celle qui vous élève vers le ciel et vous pénètre de l'émotion divine ; que celle qui chante l'amour et la mort, l'espérance et le sacrifice, et fait sentir l'infini. *Jocelyn* me donne toujours des tressaillements de tendresse, qu'il me serait odieux de voir profaner par l'ironie. Cette tragédie du cœur n'a d'analogue en français, pour la pureté, que *Paul et Virginie*, et je ne sais pas si je ne préfère point *Jocelyn*. Pour être juste, il faudrait les relire en même temps.

Mornex, 28 avril 1862 (six heures). —
... Encore un jour qui baisse. Sauf le Mont-Blanc, toutes les montagnes sont déjà ternies et décolorées. Le frais du soir succède aux ardeurs de l'après-midi. Le sentiment de l'implacable fuite des choses, de l'emportement irrésistible

1. Épilogue de *Jocelyn*.

des jours me saisit de nouveau et m'opprime.

Nature au front changeant comme vous oubliez!

En vain nous crions avec le poète : O temps, suspends ton vol!... Et quelles journées voudrions-nous retenir des deux mains? Non pas seulement les journées de bonheur, mais les journées perdues. Les unes laissent au moins un souvenir, les autres laissent un regret, presque un remords.

(Onze heures.) — Coup de vent. Quelques nuages au firmament. Le rossignol se tait. En revanche la rivière et le grillon chantent encore.

18 mai 1862 (dix heures du soir). — Rentré depuis une heure, le cœur léger et hilare, je viens de chanter méli-mélo tous les airs du monde à gorge déployée dans ma chambre solitaire. D'où cette gaieté? D'une après-midi salubre, en société débonnaire, et d'un ensemble d'impressions douces. J'aimais tout autour de moi et ma sympathie me revenait en affection. Tout mis en train chez les G^{***}, dans leur nouvelle campagnette du Petit-Lancy, les parents, les enfants et les hôtes; chanté, ri, joué au ballon, aux plaques, aux quatre coins, folâtré. Bref rentré dans la simplicité enfantine, dans la joie naïve et élémentaire que j'aime tant, qui fait tant de

bien. Je sentais l'influence irrésistible et conquérante de la bonté. Elle multiplie la vie, comme la rosée multiplie les fleurs. — A souper, la société s'est amusée à me caractériser. On a déclaré que si mes écrits étaient sérieux, graves, difficiles, c'est-à-dire allemands (sic), mon caractère était gentil, aimable et tout à tous. Ces deux messieurs m'admirent même positivement, pour ma manière d'être avec les enfants, et prétendent que je ferais un délicieux mari.....

Je me sens encore des trésors de candeur, d'honnêteté, de pureté, de dévouement, pour l'époque où la vie à deux et la paternité viendraient à les réclamer. Je n'ai aucune ambition mondaine; la vie de famille et la vie de l'intelligence sont les seules qui me sourient. Aimer et penser sont mes seuls besoins exigeants et indestructibles. — Avec l'esprit subtil, retors, complexe et caméléon, j'ai le cœur enfant; je n'aime que la perfection ou le badinage, les deux extrêmes opposés. Les vrais artistes, les vrais philosophes, les vrais religieux ne s'arrangent guère qu'avec la simplicité des tout petits enfants ou la sublimité des chefs-d'œuvre, c'est-à-dire avec la nature pure ou le pur idéal. Dans ma pauvreté je sens pourtant de même. Tout l'entre-deux me fait sourire, et je m'en accommode par bonté, mais mon goût est ailleurs. — Demi-science, demi-talent,

demi-délicatesse, demi-élégance, demi-mérite, voilà le monde, et qu'en faire de ce monde sinon une école de patience et de douceur? Pour l'admiration, il n'y a pas place. — Mais pour la bonté, je n'ai plus ni critique, ni résistance, ni réserve; je lui pardonne tout parce qu'elle passe avant tout. J'ai faim et soif de simple bonté, parce que la moquerie, le soupçon, la malveillance, la jalousie, l'amertume, les jugements téméraires, la malice corrosive usurpent aujourd'hui une place grandissante et font dans la société la guerre de tous contre presque tous, et dans la vie privée l'aridité du désert.

9 août 1862. — On vient d'observer au microscope les infusoires de la noix vomique et ceux du nitrate d'argent; ainsi la destruction est peuplée, le poison est animé, ce qui tue fait vivre : pourquoi pas? Le sépulcre fourmille, l'ordure d'un être est l'ambrosie d'un autre, la mort est la fécondité même. La fable de la salamandre immortalise cette vue de la nature. On doit imaginer un monde qui ferait l'inversion de celui-ci; et ce monde s'aperçoit déjà dans les interstices du nôtre. Le néant seul n'est point.

L'appétit se reforme en dépit des horreurs de la nausée, l'illusion aussi malgré les désenchantements, l'attrait voluptueux aussi malgré

les secrets dégoûts de la possession, et la passion aussi malgré les lumières de la passion à jeun. C'est la *vix medicatrix* de la nature qui opère. La vie qui veut s'affirmer en nous tend à se restaurer sans nous ; elle répare elle-même ses brèches, elle raccommode ses toiles d'araignée après leur déchirure, elle rétablit les conditions de notre bien-être ; elle retisse le bandeau sur nos yeux, ramène l'espérance dans nos cœurs, réinfuse la santé dans nos organes, redore la chimère dans nos imaginations. — Sans cela l'expérience nous aurait éraillés, usés, blasés, flétris sans remède, longtemps avant l'heure, et l'adolescent eût été plus vieux qu'un centenaire. — Notre partie la plus sage serait donc celle qui s'ignore ; ce qui est le plus raisonnable dans l'homme c'est ce qui ne raisonne pas ; l'instinct, la nature, l'activité divine et impersonnelle nous guérissent de nos folies personnelles ; le *genius* invisible de notre vie ne se lasse pas de fournir l'étoffe aux prodigalités de notre moi. La base essentielle, maternelle de notre vie |consciente, c'est notre vie inconsciente que nous n'apercevons pas plus que l'hémisphère extérieur de la lune n'aperçoit la terre, tout'en lui étant invinciblement et éternellement lié. C'est notre ἀντίχθων, pour parler avec Pythagore.

Paris, 17 octobre 1862. — J'ai vu combien j'ai changé depuis une dizaine d'années, et comme la volupté ou la curiosité des sens a augmenté de prise sur moi. Scrupules et répugnances s'en sont envolés, et la sensualité de l'imagination a remplacé la pruderie puritaine. Bref, je comprends mieux le culte du plaisir, la religion de Vénus et de Bacchus, le paganisme naïf et joyeux. Je sympathise mieux avec le Tannhäuser et Hélios, depuis que je sens la force sophistique et décevante de la tentation, et que je résiste moins à la Bonne Nature de Montaigne. Dans ma pauvre petite sphère, je suis assis comme Renaud dans les jardins d'Armide. Je fuis la peine, la lutte, l'héroïsme, et je file en efféminé la quenouille d'Omphale. — La victoire sur la chair, sur le monde, sur le péché, c'est-à-dire le triomphe de la croix, le couronnement du martyr, la glorification de la douleur, ce mot d'ordre du christianisme ne m'est plus guère présent à la conscience. Je vais suivant le regard de mes yeux et l'instinct de mon cœur, à l'aventure, à l'abandon, sans principe ferme, sans conviction, et sceptique indolent. Ma punition, c'est la faiblesse et l'impuissance. — Me voici revenu à l'épicurisme de l'époque impériale, à la mollesse de la décadence. La crise de la foi nouvelle, la passion de la mort et de la sainteté, qui sauva et

enthousiasma le monde il y a dix-huit siècles, doit être recommencée dans chaque existence pagannisée, c'est-à-dire retombée sous la puissance terrestre et naturelle. Le dévouement à l'immortel, à l'invisible, à l'idéal, au divin, le sacrifice noble de la chair en faveur de l'âme, est le signe de la rédemption spirituelle. La prière est son moyen.

(Une heure et quart du matin, au retour de l'Opéra).

7 novembre 1862. — Combien l'éternel sourire de la critique indifférente, combien cette moquerie sans entrailles qui corrode, persifle et démolit tout, qui se désintéresse de tout devoir personnel, de toute affection vulnérable et qui ne tient qu'à comprendre sans agir, combien cette contemplation ironique est malfaisante, contagieuse et malsaine ! Au fond, je la trouve immorale, comme le pharisaïsme, car elle ne prêche pas d'exemple et impose aux autres les fardeaux qu'elle repousse pour elle-même. Elle est insolente, car elle feint la science, tandis qu'elle n'est que le doute. Elle est funeste, car son rire voltairien ôte le courage, la foi, l'ardeur à ceux qui en ont encore,

Rire de singe assis sur la destruction.

(ALFRED DE MUSSET.)

Le criticisme devenu habitude, tic et système, c'est l'abolition de l'énergie morale, de la foi et de toute force. Un de mes penchants m'y conduit; mais je recule devant les résultats quand j'en rencontre des types bien plus nets que moi-même. Et au moins, je n'ai pas à me reprocher d'avoir jamais essayé de ruiner la force morale chez les autres. Mon respect de la vie me l'a interdit, et ma défiance de moi-même m'en a même ôté la tentation.

Ce genre d'esprit est bien dangereux chez nous, car il caresse tous les mauvais instincts, l'indiscipline, l'irrévérence, l'individualisme égoïste, et il aboutit à l'atomisme social..... Les négatifs ne sont inoffensifs que dans de grands organismes politiques qui vont sans eux et malgré eux. En se multipliant parmi nous, ils feront crouler toutes nos petites patries, car les petits États ne vivent que de foi et de volonté. Malheur si la négation domine, car la vie est une affirmation; et une société, une patrie, une nation est un tout vivant qui peut mourir. — Point de peuple possible sans préjugés, car l'esprit public, la tradition, sont autant de réseaux de croyances acquises, admises, continuées, sans démonstration évidente, sans discussion. Pour agir il faut croire; pour croire, il faut se décider, trancher, affirmer, et au fond préjuger les questions. Est impropre à la vie pratique, celui qui ne veut agir qu'en

pleine certitude scientifique. Or, nous sommes faits pour agir, car nous ne pouvons décliner le devoir; donc il ne faut pas condamner le préjugé tant qu'on n'a que du doute à mettre à sa place, et il ne faut pas rire de ceux qu'on serait incapable de consoler. Voilà mon point de vue.

8 janvier 1863. — Ce soir, j'ai relu *le Cid* et *Rodogune*. Mon impression est encore mixte et confuse. Il y a beaucoup de désenchantement dans mon admiration et de réserve dans mon entraînement. Ce qui me déplaît dans ce théâtre, c'est l'abstraction toute mécanique des caractères, et le ton de matamore et de virago des interlocuteurs. Je pensais vaguement à des marionnettes gigantesques, pérorant par truchement avec l'emphase espagnole. C'est puissant, mais on a devant soi des idoles héroïques plutôt que des êtres humains. Le je ne sais quoi d'artificiel, de pompeux, de tendu, de guindé, qui est la misère de la tragédie française, y apparaît décidément, crie et grince comme les poulies et les cordes de ces colosses majestueux. Il est curieux de voir la greffe des défauts de la décadence (Senèque et Lucain) sur une nature candide et jeune. — En un mot, le bon et le mauvais se retrouvent mélangés dans ces chefs-d'œuvre, et je préfère beaucoup, à première vue, Racine et Shakespeare,

l'un pour la sensation esthétique, l'autre pour la sensation psychologique. Le théâtre méridional ne peut se dégager des masques. Or je m'arrange des masques comiques; mais pour les héros sérieux, le type abstrait, le masque est impatient. On rit avec les personnages de carton ou de fer-blanc; j'en sais pleurer qu'avec les vivants ou ce qui leur ressemble. L'abstraction tourne aisément à la caricature; elle engendre l'ombre chinoise et le pantin, le fantoche et le masque, C'est la psychologie du premier degré, comme les images coloriées d'Allemagne sont de la peinture élémentaire. — Et avec cela, un raffinement parfois sophistique ou alambiqué : les sauvages ne sont nullement simples. — Le beau côté, c'est la vigueur mâle, la franchise intrépide des idées, des mots et des sentiments. Pourquoi faut-il que pas mal de grandeur factice se mêle à la grandeur vraie, dans ce théâtre de 1640 d'où devait sortir tout le développement théâtral de la France monarchique? Le génie est là, mais une civilisation conventionnelle l'enveloppe, et on a beau faire on ne porte pas la perruque impunément; l'idéal français est plutôt un placage de la nature que son éclosion dernière. Le naturel gaulois n'arrive au beau que par emprunt, j'allais dire que par singerie. La tragédie n'est pas l'expression du génie national. C'est une importation

pédante, une imitation de l'antique. — Le formalisme est le vice originel des littératures de bonne façon.

10 janvier 1863. — Le bonheur le plus direct et le plus sûr pour moi, c'est la société des femmes. Dans ce milieu, je me dilate immédiatement comme un poisson dans l'eau, comme un oiseau dans l'air. Bref, c'est mon élément naturel et nous nous entendons à merveille réciproquement. Est-ce la récompense de ma longue intimidation devant le sexe? Est-ce une variété de l'électricité par induction? toujours est-il que la théorie chevaleresque se réalise pour moi et que l'attrait féminin électrise, exalte en moi toutes les facultés désintéressées. Je ne désire nullement conquérir et m'approprier, mais je me sens épanouir et rayonner par amour général, par pure sympathie, et la verve afflue alors en moi. *Das Ewig-weibliche zieht uns hinan!* — Quel dommage que les occasions en soient si rares, et qu'elles manquent à celui qui est le moins blasé là-dessus!

13 janvier 1863. — Lu *Polyeucte* et la *Mort de Pompée*. Malgré qu'on en ait, le grandiose de Corneille vous réconcilie avec son emphatique roideur et sa trop ingénieuse rhétorique. Mais

c'est ce genre dramatique qui est faux et le goût français, qui est oratoire et théâtral, apparaît dès les premiers chefs-d'œuvre de sa période classique. La majesté a toujours, ici, quelque chose de factice, d'outré, de conventionnel. La France paie en littérature la rançon de son royalisme. Ses héros sont des rôles plutôt que des hommes : ils posent la magnanimité, la vertu, la gloire, bien plus qu'ils ne la réalisent ; ils sont toujours en scène, regardés par les autres ou par eux-mêmes. Chez eux, la *gloire*, c'est-à-dire la vie solennelle et l'opinion du public, remplace le naturel, devient le naturel. Ils ne parlent que *ore retundo*, en cothurne et parfois en échasses. Et quels avocats consommés ! Le drame français c'est un tournoi oratoire, un plaidoyer continu, dans une journée où quelqu'un va mourir et où tous les personnages se dépêchent de profiter de la parole avant que l'heure fatale du silence ne sonne. Ailleurs la parole sert à faire comprendre l'action ; dans la tragédie française, l'action n'est qu'un motif honnête à parler, c'est le procédé destiné à extraire les plus beaux discours des gens engagés dans l'action, et qui l'aperçoivent à ses divers moments ou sous ses diverses faces. Ce qui est vraiment curieux et amusant, c'est que le peuple le plus vif, le plus gai et le plus spirituel ait toujours entendu le genre noble de

la façon la plus gourmée et la plus pompeuse. Mais c'était inévitable. Faute de la dignité personnelle, je veux dire intérieure, il lui faut de l'apparence fastueuse. La façon lui a toujours tenu lieu de la substance, et le plaqué du solide. Nation sociable, elle vit au dehors et par le dehors. Sa psychologie est faite de pièces mobiles comme la structure des pantins, et représente l'âme et les nuances de la vie à peu près avec autant de vérité que les fantoches représentent les mouvements du corps. — L'amour et la nature, le devoir et le penchant, et une dizaine d'autres antithèses morales sont les membres que fait gesticuler le fil du dramaturge et qui dessinent toutes les attitudes tragiques. Théâtre à ficelles, qui rappelle vaguement les paysages chinois à compartiments manufacturés d'avance et que l'amateur combine à son goût.

8 avril 1863. — Refeuilleté les trois mille cinq cents pages des *Misérables* et cherché l'unité de cette vaste composition...

Les *Misérables* ont pour idée fondamentale ceci : la société engendre de tristes et affreuses misères (la prostitution, le vagabondage, la classe des gens sans aveu, les scélérats, les voleurs, les galériens, la guerre aussi, les clubs révolutionnaires et les barricades). Elle doit se le dire et ne

pas traiter comme de simples monstres tous ceux que frappe la loi. Humaniser la loi et l'opinion, relever les tombés comme les vaincus, créer une rédemption sociale, voilà la tâche. Et comment? diminuer les rébellions et les vices par la lumière, et convertir les coupables par le pardon : voilà le moyen. — Au fond, n'est-ce pas christianiser la société, en étendant la charité du pécheur au condamné, en appliquant à cette vie aussi ce que l'Eglise applique plus volontiers à l'autre. Ramener à l'ordre et au bien par l'amour infatigable, au lieu d'écraser par la vindicte inflexible et par la justice farouche : telle est la tendance du livre. Elle est noble et grande. Mais elle est un peu optimiste et rappelle Rousseau. Il semble que l'individu est toujours innocent et la société toujours responsable. — En somme, l'idéal c'est (pour le ^{xx}^e siècle) une sorte d'âge d'or démocratique, république universelle, où la guerre, la peine de mort et le paupérisme auront disparu : la Religion et la Cité du Progrès : l'utopie du ^{xviii}^e siècle reprise en grand. Beaucoup de générosité, mais pas mal de chimère. Et la chimère consiste dans une notion trop extérieure du mal. L'auteur ignore ou feint d'oublier l'instinct de perversité, l'amour du mal pour le mal, que contient le cœur humain. C'est toujours là le bout de l'oreille française. Les

nations protestantes tombent plus rarement dans cette illusion. — La grande et salutaire idée de l'ouvrage, c'est que l'honnêteté légale est une sanguinaire hypocrisie quand elle croit pouvoir séparer la société en élus et en réprouvés, et confond le relatif avec l'absolu. Le passage capital, c'est Javert déraillé qui renverse tout le système moral du rigide Javert, cet espion prêtre, ce policier rectiligne. Ce chapitre fait transparaître et transluire la charité sociale au travers de la stricte et inique justice. La suppression de l'enfer social, c'est-à-dire des flétrissures irréparables, des mépris sans terme et sans remède : cette idée est vraiment religieuse.

Et quant à l'érudition, au talent, au relief de l'exécution, l'ouvrage est étourdissant, stupéfiant presque. Son défaut est l'immensité des digressions et dissertations épisodiques, l'outrance dans toutes les combinaisons et dans toutes les thèses, je ne sais quoi de tendu, de spasmodique et de violent dans le style, qui est bien différent de l'éloquence naturelle et de la vérité vraie. *L'effet* est le malheur de Victor Hugo, parce qu'il est le centre de son esthétique ; de là exagération, emphase, tic théâtral, tension de volonté. Puissant artiste, mais qui ne peut faire oublier l'artiste ; modèle dangereux, car le maître rase déjà tous les écueils du grotesque, et va du

sublime au repoussant, plutôt qu'il ne peut donner l'impression harmonieuse du beau. Aussi déteste-t-il Racine.

Quelle puissance philologique et littéraire que celle de Victor Hugo ! Il possède toutes les langues contenues dans notre idiome, langues du palais, de la bourse, de la vénerie, de la marine et de la guerre, de la philosophie et du bague, langues des métiers et de l'archéologie, du bouquiniste et du puisatier. Tous les bric-à-brac de l'histoire et des mœurs, toutes les curiosités du sol et du sous-sol lui sont connus et familiers. Il semble avoir retourné son Paris et le savoir corps et âme comme on connaît sa poche. Mémoire prodigieuse, imagination fulgurante. C'est un visionnaire maître de ses rêves, qui manie à volonté les hallucinations de l'opium et du haschisch sans en être dupe ; qui a fait de la folie un de ses animaux domestiques, et chevauche de sang-froid le cauchemar, Pégase, l'Hippogriffe et la Chimère. Ce phénomène psychologique est du plus vif intérêt. — Victor Hugo dessine à l'acide sulfurique, il éclaire à la lumière électrique ; il assourdit, aveugle et entourbillonne son lecteur plutôt qu'il ne le charme ou le persuade. La force, à ce degré, est une fascination ; sans captiver elle emprisonne ; sans enchanter elle ensorcelle. Son idéal, c'est l'extraordinaire, le gigantesque, le

renversant, l'incommensurable; ses mots caractéristiques, c'est *immense, colossal, énorme, géant, monstrueux*. Il trouve moyen d'outrer même l'enfantin et le naïf; la seule chose qui lui paraisse inaccessible, c'est le naturel. Bref, sa passion c'est la grandeur; son tort c'est l'excès; son cachet c'est le titanique, avec la dissonance bizarre de la puérilité dans la magnificence; sa partie faible c'est la mesure, le goût, le sentiment du ridicule, et l'esprit dans le sens fin du mot. — C'est un Espagnol francisé; ou plutôt il a tous les extrêmes du sud et du nord, du Scandinave et de l'Africain; ce qu'il est le moins, c'est gaulois. Et par un caprice de la destinée, il est un des génies littéraires de la France du XIX^e siècle! Ses ressources sont inépuisables et l'âge ne semble pouvoir rien sur lui. Quel bagage infini de mots, d'idées, de formes ne traîne-t-il pas avec lui; et quelle montagne d'œuvres il laisse derrière lui pour marquer son passage! Ses éruptions tiennent du volcan, et ce fabuleux travailleur continue à soulever, à disloquer, à broyer, à construire un monde de sa création, un monde hindou plutôt qu'hellénique. — Il m'émerveille; pourtant, je préfère les génies qui donnent le sentiment du vrai et qui augmentent la liberté intérieure. Chez Hugo on sent le cyclope et l'effort; je préfère encore l'arc sonore d'Apollon et le

sourcil tranquille de Jupiter Olympien. Son type, c'est le Satyre de la *Légende des siècles*, qui étouffe l'Olympe, entre la laideur lascive du faune et la sublimité foudroyante du grand Pan.

23 mai 1863 (neuf heures du matin).— Temps épais, couvert, vapoureux; il a plu cette nuit et l'air est cependant appesantissant. C'est le symbole de la gestation, lourde mais féconde. La nature aujourd'hui est en gravidité, et rumine en contemplant son sein comme le dieu Ganésa de l'Inde, ou comme les omphalopsyques de l'Athos. Cette rêverie obscure est sacrée comme celle de la femme enceinte, mais elle est torpéfiante pour le spectateur, et le plonge dans un vague ennui qui mène au sommeil. La lumière fait vivre; les ténèbres peuvent faire penser; mais le jour bas, la lueur ambiguë, et le ciel de plomb font plutôt que l'on

Soupire, étend les bras, ferme les yeux et bâille.

Ces états indécis et chaotiques de la nature sont laids comme toutes les choses amorphes, comme les couleurs brouillées, comme les chauve-souris de l'ombre et les poulpes visqueux de la mer. L'attrait commence avec le caractère, avec la netteté, avec l'individualisation. Ce qui est confus, mêlé, indistinct, sans forme, sans sexe, sans

accent est antiesthétique. — Le brouillis, le chaos, le méli-mélo primitif, pas plus que le farrago, le gâchis, l'olla-podrida, la *ripoquâ*, la ratatouille, le micmac et le salmigondis, qui sont des mélanges ultérieurs et indus, ne sont agréables à l'œil ou au goût. L'esprit veut la lumière; la lumière c'est l'ordre; l'ordre c'est d'abord la distinction des parties, puis leur agencement régulier. La beauté a pour base la raison. — Ainsi, l'informe, le grisâtre et le bredouillé sont les trois horreurs de l'art, et même les antipathies de l'esprit clair.

7 août 1863. — Promenade après souper; ciel étincelant d'étoiles; voie lactée magnifique. Hélas! j'ai néanmoins le cœur pesant, et je comprends la hâte à vivre des vieillards, qui se cramponnent à chaque journée, à mesure que la fin approche. L'avenir me paraît toujours tout contre moi, et il n'y a d'espoir que du côté du passé. Je m'avance donc à reculons, sans prévision ni prudence; et il en a toujours été de même pour moi. Je n'ai jamais su escompter le futur et m'en emparer par la fantaisie ou l'audace de la pensée. J'ai toujours cru mourir jeune, et n'ai jamais calculé un an à l'avance, à peine à trois mois. N'est-ce pas singulier? conclure du prochain à moi-même et me supposer les mêmes

chances, cette idée ne m'a pas même abordé l'esprit. Toute ma force morale a été tournée du côté de l'abnégation, non du côté de la conquête. — Résultat : l'atrophie de la volonté, c'est la non-opérance à l'état chronique, l'insouciance envers mes plus profonds instincts, le narcotisme paralysant toutes mes facultés.

9 août 1863. — Au fond de tout, je retrouve toujours l'incurable défiance de moi-même et de la vie, qui s'est convertie en indulgence et même en bienveillance pour le prochain, mais en abstention absolue pour ton compte. Tout ou rien ! Ceci serait mon naturel, mon fond primitif, mon vieil homme. Et pourtant, pourvu qu'on m'aime un peu, qu'on pénètre un peu dans mon sentiment intime, je me sens heureux et ne demande presque rien d'autre. Les caresses d'un enfant, la causerie d'un ami, la proximité d'une jeunesse suffisent à me dilater joyeusement. Ainsi j'aspire à l'infini et peu me contente déjà ; tout m'inquiète et la moindre chose me calme. Je me suis surpris souvent à désirer mourir, et pourtant mon ambition de bonheur ne dépasse guère celle de l'oiseau : des ailes ! du soleil ! un nid ! Je passe mes jours et mes nuits dans la solitude, par goût semble-t-il ; eh non, c'est par dégoût, par obstination, par honte d'avoir besoin d'autrui, par honte de

l'avouer et par peur de river mon esclavage en le reconnaissant. — Je me défie un peu de la malignité humaine, mais bien davantage des désillusions, mieux des déceptions.

2 septembre 1863 (huit heures et demie du matin).—Colin-maillart dans le vide, cache-cache du destin malicieux, comment nommer l'insaisissable sensation qui m'a persécuté ce matin dans le crépuscule du réveil? C'était une réminiscence, charmante, mais vague, sans nom, sans contour, comme une figure de femme entrevue par un malade dans l'obscurité de sa chambre et dans l'incertitude du délire. J'avais le sentiment distinct que c'était une figure sympathique rencontrée quelque part et qui m'avait ému un jour, puis retombée avec le temps dans les catacombes de l'oubli. Mais tout le reste était confus, le lieu, l'occasion, la personne même, car je ne voyais pas son visage ni son expression. Le tout était comme un voile voltigeant sous lequel serait cachée l'énigme du bonheur. Et j'étais assez éveillé pour être sûr que ce n'était point un rêve.

Voilà donc la dernière trace des choses qui s'engloutissent en nous, des souvenirs qui meurent : un feu follet impalpable éclairant une impression indécise, dont on ne sait si c'est une douleur ou un plaisir : une lueur sur un sépulcre. Que c'est

bizarre! — Je pourrais presque appeler cela les revenants de l'âme, les ressentiments du bonheur, les mânes de mes émotions mortes, la liste de mes infanticides antérieurs. Combien n'en ai-je pas dévoré de ces larmes qui eussent pu être fécondes? combien n'ai-je pas étouffé de ces inclinations naissantes, et supprimé de ces sympathies qui ne demandaient qu'à vivre et à grandir en moi? Si par supposition (et le Talmud l'affirme peut-être), chaque élan d'amour engendre involontairement un génie invisible qui aspire à l'existence complète, combien de ces embryons divins nés de l'échange de deux regards n'ai-je pas fait avorter dans mon sein? et si ces lueurs qui ne sont pas devenues des êtres errent dans les limbes de notre âme, comment s'étonner dès lors de ces apparitions étranges qui viennent visiter notre chevet? Le fait est que je n'ai pu forcer le fantôme à me dire son nom, ni cette réminiscence à reprendre de la netteté.

Sous quel mélancolique aspect peut se présenter la vie, quand on suit le courant de ces pensées rêveuses! C'est comme un vaste naufrage nocturne où cinquante voix aimantes appellent au secours, mais où l'implacable vague montante éteint successivement tous les cris, sans qu'on ait pu serrer une main ni donner un baiser d'adieu dans ces ténèbres de mort. — De ce point de vue

la destinée paraît âpre, sauvage, cruelle, et le tragique de la vie se dresse comme un roc au milieu des eaux plates de la trivialité quotidienne. Impossible de n'être pas sérieux devant l'indéfinissable inquiétude que produit en nous ce spectacle. La surface des choses est riante ou banale, mais la profondeur est austère et formidable. Dès qu'on touche aux choses éternelles, aux destinées de l'âme, à la vérité, au devoir, aux secrets de la vie et de la mort, on devient grave, en dépit qu'on en ait.

L'amour sublime, unique, invincible, mène tout droit au bord du grand abîme, car il parle immédiatement d'infini et d'éternité. Il est éminemment religieux. Il peut même devenir religion. Quand tout autour de l'homme chancelle, vacille, tremble et s'obscurcit dans les lointaines obscurités de l'inconnu, quand le monde n'est plus que fiction ou féerie, et l'univers que chimère, quand tout l'édifice des idées s'évanouit en fumée et que toutes les réalités se convertissent en doute, quel point fixe peut encore rester à l'homme? C'est le cœur fidèle d'une femme. C'est là qu'on peut appuyer sa tête, pour reprendre du courage à la vie, de la foi en la Providence, et, s'il le faut, mourir en paix avec la bénédiction sur les lèvres. Qui sait si l'amour et sa béatitude, cette évidente manifestation d'une harmonie universelle des choses,

n'est pas la meilleure démonstration d'un Dieu souverainement intelligent et paternel, comme elle est le plus court chemin pour aller à lui? L'amour est une foi, et une foi appelle l'autre. Cette foi est une félicité, une lumière et une force. — On n'entre que par là dans la chaîne des vivants, des réveillés, des heureux, des rachetés, des vrais hommes qui savent ce que vaut l'existence et qui travaillent à la gloire de Dieu et de la vérité. Jusque-là on ne fait que babiller, bredouiller, perdre ses jours, ses facultés et ses dons, sans but, sans joie réelle, comme un être infirme, invalide, inutile et qui ne compte pas.

C'est peut-être par l'amour que je reviendrai à la foi, à la religion, à l'énergie, à la concentration. Il me semble du moins que, si je trouvais ma pareille et ma compagne unique, tout le reste me viendrait par surcroît, comme pour confondre mon incrédulité et pour faire rougir ma désespérance. Crois donc à la paternelle Providence et ose aimer!

25 novembre 1863. — La prière est l'arme essentielle des religions. Celui qui ne peut plus prier parce qu'il doute s'il y a un être à qui monte la prière et d'où retombent les bénédictions, celui-là est cruellement solitaire et prodigieusement appauvri. Pour toi, que crois-tu là-dessus? En

vérité, à ce moment cela serait difficile à dire. Toutes tes croyances positives sont à l'étude, prêtes à toute métamorphose. La vérité avant tout, même quand elle nous dérange et nous bouleverse ! Mais ce que je crois, c'est que la plus haute idée que nous pourrons nous faire du principe des choses sera la plus vraie, et que la plus vraie vérité sera celle qui rendra l'homme le plus harmonieusement bon, le plus sage, le plus grand et le plus heureux.

Dépasse tous les cieux dans ton vol, ô pensée ;
Grandis sept fois sept fois l'infiniment parfait ;
Ne crains rien : par l'effet tu seras dépassée,
Dieu, la cause, est toujours plus grand que son effet.

(Penseroso).

En attendant, mon credo proprement dit est à la refonte. Je crois cependant encore en Dieu et à l'immortalité de l'âme. Je crois à la sainteté, à la vérité, à la beauté ; je crois à la rédemption de l'âme par la foi au pardon. Je crois à l'amour, au dévouement, à l'honneur. Je crois au devoir et à la conscience morale. Je crois même à la prière. Je crois aux intuitions fondamentales du genre humain, et aux grandes affirmations des inspirés de tout temps. Je crois que notre nature supérieure est notre vraie nature.

Peut-il sortir de là une théologie et une théodicée ? probablement, mais à cette heure même

je ne le vois pas distinctement; car cet interrogatoire m'est nouveau. Il y a si longtemps que je n'ai point regardé du côté de *ma* métaphysique, et que je vis dans la pensée d'autrui. J'en suis même à me demander si la cristallisation de mes dogmes est nécessaire. Oui, pour prêcher et agir; moins pour étudier, contempler et s'instruire.

4 décembre 1863. — Rencontre singulière : une brune svelte, élégante, sévère, teint pâle, dans laquelle je crois vaguement reconnaître certaine apparition entrevue une fois dans une église, et disparue dès lors de mon horizon. Cédant à une curiosité de jeune homme, je suis revenu sur mes pas et l'ai suivie jusque dans la rue voisine, où je l'ai vue entrer dans une maison. Était-ce chez elle? Je l'ignore. Cet incident est-il un clin d'œil de la Providence? Qui sait? La personne serait-elle H. V*** dont quelqu'un m'a tant parlé? Dans ce cas, la coïncidence serait trois fois curieuse et pourrait être prise comme une indication positive de la destinée bienveillante. Pourquoi cette occurrence, insignifiante en elle-même, m'a-t-elle presque ému? Parce que je suis à l'état inquiet et poétique, et que mon cœur, avant son enterrement, se dépêche de palpiter et de romancer à son gré et à sa guise. Je lui pardonne cela, et je regarde s'agiter

ses instincts, avec la débonnairété indulgente qu'on a pour les premiers désirs d'un enfant ou les derniers caprices d'un condamné. Ne l'ayant ni satisfait ni étouffé, comment lui refuser à ce cœur la grâce qu'obtient tout ce qui va mourir ? C'est une sorte de piété qui me pousse, car c'est une petite expiation volontaire de mes duretés antérieures pour chaque inclination nouveau-née en mon sein. Sans avoir l'illusion que ces quêtes doivent aboutir, je me prête à ces innocentes battues des lévriers du sentiment. Le besoin déçu et trompé de l'attachement entier et parfait prend sa revanche comme il lui semble, et l'on reconnaîtra, à quarante ans, les battements d'artères et les frémissements sourds de la vingtième année. Tout paraît promesse. L'instinct romanesque se venge. En fait, ce qui est si gracieux dans une œuvre littéraire, les rajeunissements intérieurs par la tendresse et l'espérance, peuvent l'être dans la réalité.

Loin de rougir d'aimer, il faudrait plutôt en être joyeux et reconnaissant. Où est le mérite d'être cendres ? J'aime mieux la manière de Goethe, adoré encore à soixante ans, et reverdissant lui-même sous les hommages purs de l'enthousiasme. La capacité d'aimer, dans le sens spécial du mot, ne s'éteint qu'avec la capacité d'admirer et de s'exalter. Les âmes ardentes

et les cœurs passionnés aiment jusqu'au bout, jusqu'à la mort, et peuvent suffire à toutes les repousses printanières des affections qui viennent au-devant d'eux. L'ivresse s'en va, mais l'effusion reste, et la puissance sympathique ne meurt point.

Tout le secret pour rester jeune en dépit des années et même des cheveux blancs, c'est de protéger en soi l'enthousiasme, par la poésie, la contemplation et la charité, c'est-à-dire plus brièvement par le maintien de l'harmonie dans l'âme. Quand chaque chose est à sa place en nous, nous pouvons rester en équilibre avec l'œuvre de Dieu. L'enthousiasme grave pour l'éternelle beauté et pour l'ordre éternel, la raison émue et la bonté sereine, tel est peut-être le fond de la sagesse.

La sagesse ! quel thème inépuisable ! Une sorte d'auréole paisible entoure et illumine cette pensée qui résume tous les trésors de l'expérience morale, et qui est le fruit le plus mûr d'une vie bien employée. La sagesse ne vieillit pas, car elle est l'expression de l'ordre même, c'est-à-dire de l'éternel. Le sage seul tire de la vie et de chaque âge toute leur saveur, parce qu'il en sent la beauté, la dignité et le prix. Les fleurs de la jeunesse se fanent ; mais l'été, l'automne et même l'hiver de l'existence humaine ont leur

majestueuse grandeur que le sage reconnaît et glorifie. Voir toutes choses en Dieu, faire de sa propre vie la traversée de l'idéal, vivre avec gratitude, recueillement, douceur et courage : c'est le magnifique point de vue de Marc-Aurèle ; y ajouter l'humilité qui s'agenouille et la charité qui se dévoue, c'est la sagesse des enfants de Dieu, c'est la joie immortelle des vrais chrétiens. — Mais quel mauvais christianisme que celui qui médite de la sagesse et qui s'en passe ! — Dans ce cas j'aime mieux la sagesse, qui est une justice rendue à Dieu, même dans cette vie. Le signe d'une fausse conception religieuse, c'est de faire ajourner la vie et de faire distinguer le saint homme de l'homme vertueux. Cette erreur est bien un peu celle de tout le moyen âge et peut-être du catholicisme dans son essence. Mais le christianisme vrai doit être purgé de cette erreur funeste. La vie éternelle n'est point la vie future, c'est la vie dans l'ordre, la vie en Dieu, et le temps doit apprendre à se voir comme un mouvement de l'éternité, comme une ondulation de l'océan de l'être. L'être qui s'aperçoit sous la catégorie du temps, peut prendre conscience de la substance de ce temps, laquelle est l'éternité. Et vivre, en maintenant sa conscience *sub specie æterni*, c'est être sage ; en personnifiant l'éternel, c'est être religieux.

Par quel bizarre méandre de réflexions le voile d'une jeune femme m'a-t-il fait arriver jusqu'à Spinoza? — Bah! tout se lie et tout s'appelle dans le monde, tous les rayons mènent au centre. N'est-ce pas d'ailleurs de bonheur qu'il s'agissait, et le véritable amour n'est-il pas le frère de la sagesse?

2 avril 1864. — Giboulées et caprices d'avril, ondées de soleil suivies de rayons de pluie, accès de pleurs et de rires du ciel quinteux, coups de vent, bourrasques. Le temps ressemble à une petite fille mutine qui change d'aspect et de volonté vingt fois dans la même heure. C'est un bienfait pour les plantes, et c'est l'afflux de la vie dans les veines du printemps..... Le cirque des montagnes de notre vallée est tendu de blanc jusqu'au pied, mais d'une simple mousseline que deux heures de soleil feraient disparaître. Nouveau caprice, simple décoration prête à se rouler au sifflet du machiniste.

Comme on sent bien l'infixable mobilité de toute chose! Apparaître et s'évanouir, c'est là toute la comédie de l'univers, c'est la biographie de tous les individus, ciron et planète, quelle que soit la durée du cycle d'existences qu'ils décrivent. Toute vie individuelle est l'ombre d'une fumée, un geste dans le vide, un éclair

plus ou moins paresseux, un hiéroglyphe tracé un moment sur le sable et qu'un souffle efface le moment d'ensuite, la bulle d'air qui vient s'ouvrir et crépiter à la surface du grand fleuve de l'être, une apparence, une vanité, un néant. Mais ce néant est pourtant le symbole de l'être universel, et cette bulle éphémère est le raccourci de l'histoire du monde.

L'homme qui a aidé imperceptiblement à l'œuvre du monde a vécu; l'homme qui en a pris quelque peu conscience a vécu aussi. L'homme simple sert par son action et comme rouage; le penseur sert par sa pensée et comme lumière. Le méditatif qui relève et console et soutient ses compagnons de route, mortels et fugitifs comme lui, fait mieux encore : il réunit les deux autres utilités. L'action, la pensée, la parole (la parole veut dire toute communication, expansion, révélation), ce sont trois modes égaux de la vie humaine. L'artisan, le savant, l'orateur, sont tous les trois ouvriers de Dieu. Faire, trouver, enseigner : les trois choses sont du travail, les trois sont bonnes, les trois sont nécessaires. — Feux follets, nous pouvons néanmoins laisser une trace; météores, nous pouvons prolonger notre inanité périssable dans le souvenir des hommes ou du moins dans la texture des événements ultérieurs. Tout disparaît, mais rien

ne se perd, et la civilisation ou cité de l'homme n'est que l'immense pyramide spirituelle construite avec les œuvres de tout ce qui a vécu sous la forme d'être moral, comme nos montagnes calcaires sont formées par des débris de myriades de milliards d'êtres anonymes qui ont vécu sous la forme d'animaux microscopiques.

5 avril 1864. — Lu pour la seconde fois le *Prince Vitale*, avec admiration et presque éblouissement. Quelle richesse d'idées, de faits, de couleurs, quelle érudition, que de malice, d'esprit, de science et de talent, et quel irréprochable fini dans le style ! quelle limpidité dans la profondeur ! Sauf l'abandon et la cordialité, l'auteur réunit tous les genres de mérite, de culture et d'habileté. On ne saurait être plus pénétrant, plus nuancé et plus libre d'esprit que ce fascinateur ironique et caméléonien. Victor Cherbuliez comme le sphinx peut jouer de toutes les lyres et se joue de tout, avec une sérénité *goethesque*. Il semble que la passion, la douleur et l'erreur n'aient pas de prise sur cette âme impassible. La clef de cette pensée est la Phénoménologie de l'esprit de Hegel, retravaillée par la Grèce et la France. Sa foi, s'il en a une, c'est celle de Strauss : l'Humanisme. Mais il est parfaitement maître de lui et de sa parole et se

gardera bien de jamais rien prêcher prématurément.

Tout au fond de cette source profonde, y aurait-il un crocodile? en tout cas, il y a l'esprit le plus déniaisé et le plus dépréoccupé qui se puisse voir, et vaste à tout contenir. On dirait même qu'il sait tout ce qu'il veut, sans avoir la peine de l'apprendre. C'est un Méphistophélès calme, d'une politesse accomplie, d'une grâce souriante et d'une exquise urbanité. Et Méphisto est un galant joaillier; et ce joaillier est un subtil musicien; et ce beau diseur, fin comme l'ambre, se moque de nous. Sa malice consiste à tout deviner sans se laisser deviner lui-même, et à faire pressentir qu'il tient dans sa main le secret universel, mais qu'il n'ouvrira cette main qu'à son heure, et s'il lui plaît..... Victor Cherbuliez ressemble un peu à Proudhon et jongle avec les antinomies pour ébouriffer le bourgeois. Ainsi il s'amuse à persifler Luther et la Réforme en faveur de la Renaissance. Les angoisses de la conscience ne semblent pas son fait. Son tribunal suprême, c'est la raison. Il est bien hégélien et intellectualiste par son fond. Mais c'est une magnifique organisation. Seulement, il doit être antipathique aux hommes de devoir qui font du renoncement, du sacrifice et de l'humilité, la mesure de la valeur individuelle.

19 septembre 1864. — Vécu deux heures avec une belle âme, celle d'Eugénie de Guérin, la pieuse héroïne de l'amour fraternel. Que de pensées, de sentiments et de douleurs dans ce *Journal* de six années (1834-1840) arrivé en trente mois à sa douzième édition! Comme il fait rêver, réfléchir et vivre! Il me produit une impression nostalgique, à peu près comme certaines mélodies oubliées dont l'accent remue on ne sait pourquoi le cœur. J'ai revu comme des sentiers lointains, des échappées de jeunesse, entendu des voix confuses, des échos de mon passé. Pureté, mélancolie, piété, mille souvenirs d'une ancienne existence, d'un jeune *moi*, des formes insaisissables et fantastiques comme les ombres fugitives d'un songe au réveil ont commencé leur ronde devant le lecteur étonné.

20 septembre 1864. — J'ai déjeuné seul, avec Ali (le chat) bien entendu, qui plante encore ses griffes dans mon paletot pour demander du pain, un peu comme les enfants font avec leur mère et les hommes avec la Providence. Le bienfait semble lier le bienfaiteur et non l'obligé. Celui qui a donné 1 doit donner 2, et si la munificence s'arrête, le plaignant, l'offensé, c'est celui qui a tout reçu et qui attend toujours davantage.

Nous sommes tous ainsi, et il est bon que les animaux nous rappellent à nous-mêmes par leur insolente ingratitude.

De même dans l'État, ceux qui ne paient rien trouvent naturel que les payants paient encore le double; les battants s'indignent que les battus réclament une fois, et que leurs égaux ou leurs supérieurs trouvent fatigant d'être perpétuellement leurs baudets. Après la tyrannie de la faiblesse, notons les prétentions abusives de l'ignorance et de l'incapacité. Les enfants, les sots, les voyous se font un titre de leur infériorité pour gouverner le monde, comme mon chat de sa dépendance pour égratigner la main qui le nourrit. Le despotisme de la force est une injustice, mais le despotisme de l'impuissance est presque une absurdité.

La générosité chevaleresque, comme toutes les belles choses, devient, faute de mesure, cause d'un mal, aujourd'hui universel, l'oubli de la justice. Est-il juste que l'enfant traite son père en camarade? que la société traite le voleur mieux que le pauvre? que le fripon vaille l'honnête homme, et que l'incapable ait, je ne dis pas les mêmes droits, mais les mêmes fonctions que le capable. L'égalitarisme, en tuant le respect et le sentiment de l'inégalité des mérites acquis, tend à faire une société grossière, où

l'âge, le sexe, la vertu, l'expérience, n'obtiennent plus d'égards ni de considération, et où le moutard de la maison, le gamin de la rue, le morveux du collège prennent le ton cavalier avec leurs parents, leurs maîtres, leur pasteur, avec tout le monde et, au besoin, avec le bon Dieu.

Avec quelle irrévérence
Parle des Dieux ce maraud ?

Le respect et la justice se tiennent de près. Qui ne respecte rien, se met lui-même au-dessus de tout comme le roi absolu au-dessus des lois. Tous ces petits égalitaires sont donc une fourmière de petits tyrans. Et la démocratie, ainsi entendue, n'est que la curée des égoïsmes vaniteux, qui n'ont plus d'autre mesure que l'arithmétique et parfois que la poudre à canon. — Disons mieux. Chaque régime a sa menace intérieure et son danger propre. La démocratie, à tout prendre, est l'héritière légitime de la monarchie et de l'aristocratie. Mais sa maladie latente, son vice congénital, c'est le délaissement du devoir, son remplacement par l'envie, l'orgueil et l'indépendance, en un mot c'est la disparition de l'obéissance, amenée par une fausse notion de l'égalité.

Si la démocratie n'est que le rabaissement systématique des supériorités légitimes et acquises,

la décapitation jalouse des mérites véritables, elle s'identifie avec la démagogie. — Mais rien ne dure que ce qui est juste, et la démocratie, devenue injuste, périra nécessairement.

Protection de tous les êtres faibles, maintien de tous les droits, honneur à tous les mérites, emploi de toutes les capacités, ces maximes de l'État juste respectent à la fois l'égalité de droit et l'inégalité de fait parce que c'est l'activité individuelle, l'énergie spontanée et libre, l'homme réel qu'elles considèrent et non une formule abstraite.

Les principes abstraits (comme celui d'égalité) donnent le résultat inverse de celui auquel ils aspirent. Ainsi la fraternité aboutit à la Terreur et à la guillotine. Le respect de l'homme par l'homme ou l'égalité aboutit au mépris de l'homme par l'homme et à l'irrévérence universelle. — Améliorez l'homme, rendez-le plus juste, plus moral, plus humble, plus pur, c'est la seule réforme qui n'ait aucun inconvénient corrélatif. Les institutions ne valent que ce que vaut l'homme qui les applique. Le nom, le parti, l'habit, l'opinion, le système sont choses presque insignifiantes et frivoles à côté de la valeur intrinsèque des individus. Orthodoxe ou libéral, conservateur ou radical, blanc ou noir, riche ou pauvre, royaliste ou républicain, je dirai

même catholique ou protestant, chrétien ou juif sont des distinctions encore superficielles en regard de celle que j'entends. — Dis moi ce que tu aimes et je te dirai ce que tu es, et tu ne vaux que ce que tu es.

(*Six heures du soir*). — Relu de droite à gauche le volume d'Eugénie de Guérin avec un attrait grandissant. Tout est cœur, verve, élan dans ces pages intimes, frappantes de sincérité et brillantes de secrète poésie. Ame grande et forte, esprit net, distinction, élévation, vivacité d'un talent qui s'ignore, vie cachée et profonde, rien ne manque à cette sainte Thérèse de la fraternité, à cette Sévigné des champs, qui doit se retenir des deux mains pour ne pas écrire en vers, tant le don de rendre était inné en elle.

16 octobre 1864 (*minuit*). — Je viens de relire une partie du journal d'Eugénie de Guérin. Il m'a un peu moins charmé que la première fois. L'âme me paraît aussi belle, mais l'existence d'Eugénie est par trop vide et le cercle d'idées qui l'occupe est par trop restreint. Quel dommage que cette riche organisation n'ait pas été mise en contact avec un peu plus de livres et d'hommes divers ! Un jardinet, quelques pauvres, quelques volumes dévots, c'est assez sans

doute pour faire son salut; mais si l'on peut vivre avec un croûton de pain et une cruche d'eau par jour, une diète moins sévère donne pourtant un clavier de sensations moins réduit. Une âme est une pierre de touche, et on voudrait qu'une âme d'élite eût à estimer la plus grande somme possible de choses humaines.

Il est merveilleux et touchant de voir combien peu d'espace suffit à une pensée pour déployer ses ailes, mais ce tournoisement dans une cellule finit néanmoins par lasser les esprits qui ont l'habitude d'embrasser plus d'objets dans le champ de leur vision. Au lieu d'un jardin, le monde; au lieu d'un bréviaire, tous les livres; au lieu de trois ou quatre têtes, tout un peuple ou toute l'histoire, — voilà ce que notre nature virile et philosophique réclame. Nous voulons plus d'air, plus d'espace, plus d'horizon, plus de connaissances positives; et nous finissons par étouffer dans cette petite cage où se meut Eugénie, quoique la brise du ciel y souffle et que le rayon des étoiles y arrive.

27 octobre 1864 (Promenade de la Treille, huit heures et demie du matin). — Aspect du paysage ce matin : lucidité parfaite; on eût distingué une guérite sur le Vuache¹. Ce clair

1. Colline qui ferme l'horizon de Genève au sud-ouest.

soleil rasant avait mis le feu à tout l'écrin des couleurs automnales : l'ambre, le safran, l'or, le soufre, l'ocre, le citron, l'orange, le roux, le cuivré, l'aigue-marine, l'amarante, resplendissaient sur les derniers feuillages encore pendus aux rameaux ou déjà tombés au pied des arbres. C'était délicieux. Le scintillement des fusils, le chant des clairons, le pas martial de nos deux bataillons en guêtres se rendant à la plaine des exercices, la netteté mordante des façades encore humides, la transparente fraîcheur de toutes les ombres, respiraient une gaieté salubre et intellectuelle.

Il y a deux formes de l'automne : le type vaporeux et rêveur, le type coloré et vif ; presque la différence des deux sexes. Le mot d'automne n'est-il pas des deux genres ? Ou bien chaque saison serait-elle bisexuelle à sa façon ? Chacune aurait-elle sa gamme mineure et sa gamme majeure, ses deux côtés de lumière et d'ombre, de douceur et de force ? C'est possible. Tout ce qui est complet est double : chaque visage a deux profils, chaque bâton deux bouts, chaque médaille deux faces. — L'automne vermeil, c'est l'activité vigoureuse ; l'automne cendré, c'est le sentiment méditatif ; l'un s'épanche au dehors, l'autre rentre en soi-même. Hier on pensait aux morts ; aujourd'hui on fera vendange. — Je me

sens, pour mon compte, allègre, hilare et dispos, en rentrant de la promenade et en regardant le ciel bleu par la fenêtre de ma mansarde.

16 novembre 1864. — Appris la mort de ***. La volonté et l'intelligence ont duré jusqu'à l'épanchement dans les méninges qui a tout suspendu.

Une bulle d'air dans le sang, une goutte d'eau dans le cerveau, et l'homme se détraque, sa machine s'écroule, sa pensée s'évanouit, le monde disparaît comme un rêve au matin. A quel fil d'araignée est suspendue notre existence individuelle ! Fragilité, apparence, néant. N'était notre distraction et notre puissance d'oubli, toute la féerie qui nous entraîne et nous entoure ne nous paraîtrait qu'un spectre solaire dans les ténèbres, une vision vaine, une hallucination fugitive. Apparue, disparue, — c'est toute l'histoire d'un homme, comme celle d'un monde ou d'un infusoire.

Le temps est l'illusion suprême. Il n'est que le prisme intérieur par lequel nous décomposons l'être et la vie, le mode sous lequel nous apercevons successivement ce qui est simultanément dans l'idée. L'œil ne voit pas une sphère tout à la fois, quoique la sphère existe tout à la fois ; il faut ou bien que la sphère tourne devant l'œil

qui la regarde ou que l'œil fasse le tour de la sphère contemplée. Dans le premier cas, c'est le monde se déroulant ou semblant se dérouler dans le temps, dans le second cas, c'est notre pensée qui analyse et recompose successivement. Pour l'intelligence suprême, il n'y a point de temps; ce qui sera est. Le temps et l'espace sont l'émiettement de l'infini à l'usage des êtres finis. Dieu les permet pour n'être pas seul. C'est le mode sous lequel les créatures sont possibles et concevables. Ajoutons que c'est aussi cette échelle de Jacob, aux échelons innombrables, par lesquels la création remonte au créateur, participe à l'être, goûte à la vie, entrevoit l'absolu, et peut adorer le mystère insondable de l'infinie divinité. C'est là l'autre côté de la question. Notre vie n'est rien, il est vrai, mais notre vie est divine. Un souffle de la nature nous anéantit, mais nous dépassons la nature en pénétrant, au delà de sa fantasmagorie prodigieuse, jusqu'à l'immuable et à l'éternel. Échapper par l'extase intérieure au tourbillon du temps, s'apercevoir *sub specie æterni*, c'est le mot d'ordre de toutes les grandes religions des races supérieures; et cette possibilité psychologique est le fondement de toutes les grandes espérances. L'âme peut être immortelle parce qu'elle est apte à s'élever jusqu'à ce qui ne naît point et ne

meurt point, jusqu'à ce qui existe substantiellement, nécessairement, invariablement, c'est-à-dire jusqu'à Dieu.

Homme, enveloppe ainsi ta vie, ombre qui passe,
Du calme firmament de ton éternité.

(*Penseroso*).

17 janvier 1865. — Il est doux de sentir noblement, c'est-à-dire d'habiter une montagne au-dessus des marécages de la vulgarité. L'américanisme manufacturier, la démagogie césarienne conduisent également à la multiplication de la populace, c'est-à-dire des foules dominées par l'appétit, applaudissant au charlatanisme, vouées au culte de Mammon et du plaisir et n'adorant que la force. Mesquin échantillon de l'homme que cette majorité croissante ! Restons fidèles aux autels de l'idéal. — Il serait possible que les spiritualistes devinssent les stoïciens d'une nouvelle ère de domination des Césars. Qui sait si le christianisme ne redeviendra pas en Europe l'hôte des catacombes ? Le naturalisme matérialiste a le vent dans la voile, et un universel abaissement moral se prépare. N'importe, pourvu que le sel ne perde pas sa saveur, et que les amis de la vie supérieure conservent le feu de Vesta. Le bois lui-même peut étouffer la flamme, mais si la flamme persiste le bûcher

n'en sera que plus splendide à son tour. — Le prodigieux déluge démocratique ne fera pas le mal que l'invasion des Barbares n'a pas pu faire, il ne noiera pas immédiatement les résultats de la haute culture; mais il faut se résigner à ce qu'il commence par tout enlaidir et par tout vulgariser, de même que l'intrusion soudaine de la rue dans le salon submerge la bonne société, et réduit au silence les gens comme il faut. Il est clair que la délicatesse esthétique, l'élégance, la distinction, la noblesse; il est évident que l'atticisme, l'urbanité, le suave et l'exquis, le fin et le nuancé, tout ce qui fait le charme d'une littérature choisie et d'une culture aristocratique s'évanouit à la fois avec la société qui lui correspond. Ce n'est pas la Béotie qui s'étale, mais c'est la multitude qui règne; et de même que la dernière femme d'ouvrier copie la mode de l'impératrice, chacun entend participer à toutes les élégances et s'imaginer presque sérieusement que le mot officiel d'égalité égalise réellement les choses et les individus. — Si, comme le dit, je crois, Pascal¹, à mesure qu'on est plus développé on trouve plus de différences entre les hommes, on ne peut dire que l'instinct démo-

1. Pascal dit : « A mesure qu'on a plus d'esprit, on trouve qu'il y a plus d'hommes originaux. Les gens du commun ne trouvent pas de différence entre les hommes. »

cratique développe beaucoup l'esprit, puisqu'il fait croire à l'égalité des mérites en vertu de la similitude des prétentions.

19 janvier 1865. — Lu les cent premières pages des lettres d'Eugénie de Guérin, qui m'ont charmé. Cœur sensible, belle âme, noble caractère, esprit vif et un style coloré, net, bref, bondissant de naturel, animant tout autour d'elle, une verve charmante et beaucoup de vie intérieure.

21 janvier 1865. — J'achève la correspondance d'Eugénie (1831-1847), cent cinquante lettres... Quelle impression m'a fait définitivement cette lecture? J'aime et j'admire la Sévigné du Cayla. Mais la grâce ailée de son style, la vivacité charmante de son esprit et la tendresse de son âme ne m'empêchent pas de regretter une certaine uniformité trop sensible dans cette correspondance. Et en comparant cette belle âme avec ce livre, on ne peut s'empêcher de soupirer. Eugénie se débat en vain contre une triple influence, qui pèse sur son génie, sans qu'elle s'en doute : un catholicisme fervent et dévot jusqu'à la superstition, le célibat, la privation de ressources intellectuelles suffisantes. Mieux servie par la destinée, elle aurait donné une personnalité tout autrement grande et remarquable.

— Ce qui est le plus intéressant dans cette physionomie sympathique, c'est sa passion pour son frère. Ce qui est le plus instructif dans le volume, c'est la piété catholique prise sur le fait, et franchement le résultat n'est pas enviable. Quand on voit ce qu'une belle âme religieuse devient sous cette discipline, et le peu de véritable paix qu'elle achète au prix de son abdication de conscience entre les mains du prêtre, les superstitions qu'elle continue d'admettre et le continuel besoin de tutelle et d'absolution qui la persécute, on se sent le cœur saisi d'une véritable pitié, pour ces captifs d'un christianisme enfantin, et on reconnaît que le confessionnal est la citadelle de cette religion-là.

Comment la France aura-t-elle la liberté, tant que la religion des femmes et celle des hommes ne pourra pas être la même, et que la jeunesse sera tiraillée entre ces deux cultes ennemis, le papisme d'une part, niant le droit moderne et la science indépendante, et la philosophie d'autre part, niant toutes les simagrées d'une religion dissoute en observances et d'un dogme qui interpose un magicien entre le fidèle et Dieu?

20 mars 1865. — Appris que la classe supérieure du Gymnase était fermée pour cause d'indiscipline. Notre jeunesse est détestable et devient

de plus en plus indocile et insolente. Sa devise est à la française : « Notre ennemi, c'est notre maître. » Le bambin veut avoir les privilèges du jeune homme et le jeune homme entend conserver ceux du gamin. Au fond, ceci est la conséquence régulière de notre système de démocratie égalitaire. Dès que la différence de qualité est officiellement égale à zéro en politique, il est clair que l'autorité de l'âge, de la science et de la fonction disparaît et que le polisson traite de niveau avec ses maîtres dans la vie scolaire.

Le seul contrepoids de l'égalitarisme, c'est la discipline militaire. Aux galons, à la salle de police, au cachot ou au passer par les armes, il n'y a pas de réplique. Mais n'est-il pas curieux que le régime du droit individuel aboutisse simplement au respect de la force ? Jacobinisme amène césarisme, avocasserie se termine en artillerie, et le régime de la langue conduit au régime du sabre. Démocratie et liberté sont deux. La république suppose des mœurs, point de mœurs sans l'habitude du respect, point de respect sans humilité. Or la prétention que tout homme a les qualités du citoyen, par le seul fait qu'il est né il y a vingt ans, équivaut à dire que le travail, le mérite, la vertu, le caractère, l'expérience ne sont rien ; et dire que chacun devient l'égal de tous les autres machinalement et végétativement, c'est

naturellement détruire l'humilité. Cette prétention anéantit jusqu'au respect de l'âge : car l'électeur de vingt et un ans valant celui de cinquante, l'individu de dix-neuf ans n'a aucune raison sérieuse de se croire en rien l'inférieur de son aîné d'une ou deux années. C'est ainsi que la fiction légale de l'ordre politique finit par aller à fin contraire de son but. Le but est d'augmenter la somme de la liberté, et le résultat est de la diminuer pour tous.

L'État moderne est calqué sur la philosophie de l'atomisme. L'âme nationale, l'esprit public, la tradition, les mœurs disparaissant comme des entités creuses, il ne reste plus que les forces moléculaires et l'action des masses pour créer le mouvement. La théorie identifie alors la liberté avec le caprice. La raison collective et la tradition séculaire ne sont plus que des bulles de savon que le moindre grimaud disperse d'une chiquenaude. Chacun est seul, et toute extravagance qui a cent adhérents peut passer de l'état d'utopie à celui de chose décrétée.

Est-ce que je m'insurge contre la démocratie ? Nullement. Fiction pour fiction, c'est la moins mauvaise. Mais il est bon qu'on ne confonde point ses promesses avec des réalités. La fiction est celle-ci : le gouvernement démocratique postule que la presque totalité des électeurs soient éclairés,

libres, honnêtes et patriotes. Or cela est une chimère. La majorité se compose nécessairement des plus ignorants, des plus pauvres et des moins capables; donc l'État est à la merci du hasard et des passions, et il finit toujours par succomber une fois ou l'autre aux conditions téméraires qui sont faites à son existence. Celui qui se condamnerait à vivre debout sur la corde tendue doit inévitablement tomber; il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire ce résultat. *Ἀριστον μὲν ὕδωρ*, disait Pindare. Ma foi, ce qu'il y a de meilleur actuellement, c'est la sagesse, et à son défaut la science. Les états, les églises, la société se détraquent et se disloquent. La science seule n'a rien à perdre, au moins jusqu'à la barbarie sociale. Malheureusement, la barbarie n'est point impossible. Le triomphe de l'utopie socialiste ou la guerre religieuse nous réservent peut-être cette épreuve lamentable.

3 avril 1865. — Quel médecin vaut pour la puissance une étincelle de bonheur et un seul rayon d'espoir? Le grand ressort de la vie est dans le cœur. La joie est l'air vital de notre âme. La tristesse est un asthme compliqué d'atonie. Notre dépendance des circonstances ambiantes va croissant avec notre affaiblissement, et notre rayonnement fait au contraire notre liberté. La

santé est la première des libertés, et le bonheur donne la force qui est la base de la santé. Rendre heureux quelqu'un, c'est donc rigoureusement augmenter son être, doubler l'intensité de sa vie, le révéler à lui-même, le grandir et parfois le transfigurer. Le bonheur efface la laideur et même fait la beauté de la beauté. Il faut, pour en douter, n'avoir jamais vu poindre les roses de l'amour sur les joues d'une jeune fille, ou s'éveiller dans un regard limpide la lueur des premières tendresses. L'aurore même est inférieure à cette merveille.

Donc au paradis tout le monde sera beau. En effet l'âme bonne étant naturellement belle, et le corps spirituel n'étant que la visibilité de l'âme, sa forme impondérable et angélique, et le bonheur embellissant tout ce qu'il pénètre ou même touche, la laideur ne sera plus, et disparaîtra avec le deuil, le mal et la mort.

Pour la philosophie matérialiste le beau n'est qu'une rencontre fortuite, par conséquent rare; pour la philosophie spiritualiste le beau est la règle, la loi, l'universel, à quoi revient toute forme sitôt que l'accident se retire.

C'est toujours la question de l'idéal : existe-t-il? N'est-il qu'une fiction? Lequel a raison de Platon ou de Démocrite, des réalistes ou des nominaux? L'âme est-elle un produit ou la production

du corps? Le type, l'idée gouvernent-ils la vie, préexistent-ils virtuellement au développement de l'être individuel, ou sont-ils un mirage rétrospectif de l'être adulte et abusé? La fin de l'individu est-elle inventée après coup? Sommes-nous des fils du Hasard qui engendrent le but et qui s'imaginent sottement que l'aïeul est de la race du petit-fils? Ces deux grandes conceptions du monde se heurtent de nos jours plus violemment que jamais...

Pourquoi sommes-nous laids? parce que nous ne sommes pas dans l'état angélique, parce que nous sommes mauvais, moroses, malheureux.

L'héroïsme, l'extase, la prière, l'amour, l'enthousiasme tracent l'auréole autour d'un front, parce qu'ils dégagent l'âme qui rend transparente son enveloppe et rayonne ensuite autour d'elle. La beauté est donc un phénomène de spiritualisation de la matière; elle est un *emparadisement* momentané de l'objet ou de l'être privilégié, et comme une faveur tombée du ciel sur la terre pour rappeler le monde idéal. L'étudier, c'est donc platoniser presque inévitablement. Comme un puissant courant électrique peut rendre les métaux lumineux et révèle leur essence par la couleur de leur flamme, de même la vie intense et la joie suprême embellissent jusqu'à l'éblouissement un simple mortel. Ainsi l'homme

n'est jamais plus vraiment homme que dans l'état divin.

L'idéal est plus vrai que le réel en somme ; car l'idéal est le moment éternel des choses périssables : il est leur type, leur chiffre, leur raison d'être, leur formule dans le livre du Créateur, par conséquent leur expression la plus juste en même temps que la plus sommaire.

11 avril 1865. — Mesuré, soupesé, essayé le plaid gris de perle par lequel on désirait remplacer mon châle montagnard. Le vieux serviteur, qui m'a accompagné depuis dix ans dans toutes mes excursions et qui me rappelle tant de souvenirs charmants et même tant d'aventures poétiques, me plaît mieux que son brillant successeur, bien que celui-ci me soit offert par une main amie. Mais rien peut-il tenir lieu du passé ? et les témoins de notre vie, quoique inanimés, n'ont-ils pas un langage pour nous ? Glion, Bougy, Villars, Albisbrunnen, le Righi, le Chamossaire, Rochemousse, Pipelune et tant d'autres endroits ont laissé quelque chose d'eux-mêmes dans les mailles de ce tissu..... qui fait partie de ma biographie intime.

Le plaid est d'ailleurs le seul vêtement chevaleresque du voyageur actuel, le seul qui puisse être utile à d'autres qu'à lui, et rendre aux dames

les services les plus variés. Que de fois le mien leur a servi de coussin, d'écharpe, de manteau, d'abri sur les humides gazons de l'alpage, ou sur les sièges du roc dur, ou contre la fraîcheur de l'ombre des sapins, lors des haltes, des marches, des lectures ou des causeries de la vie de montagne ! Que d'aimables sourires il m'a valus ! Jusqu'à ses accrocs, tout m'en est cher, car la blessure et sa guérison sont des anecdotes ; ses cicatrices sont des chevrons.

C'est un noisetier sous Jaman, c'est une courroie à la Frohnalp, c'est une ronce à Charnex qui ont fait les meurtrissures ; ce sont chaque fois des aiguilles de fées qui ont réparé ces menues avaries.

Mon vieux manteau, que je vous remercie,
Car c'est à vous que je dois ces plaisirs !

Et n'a-t-il pas été pour moi un ami dans la souffrance, un défenseur dans les fenils, un compagnon de la bonne et de la mauvaise fortune ? Il me fait penser à cette tunique du centaure que l'on n'arrachait pas sans enlever la chair et le sang de son maître. Je n'en ferai pas volontiers le sacrifice, par pitié envers ma jeunesse évanouie et par gratitude envers la destinée. Cette loque a pour chaîne des impressions alpestres et pour trame des affections. — Elle chante aussi à sa manière :

Pauvre bouquet, fleurs aujourd'hui fanées !

Et cette chanson mélancolique est de celles qui remuent le cœur, tandis que les oreilles profanes ne la comprennent ni ne l'entendent.

Quel coup de stylet que ce mot-là : Tu as été ! quand le sens nous en devient absolument clair. On se sent dès lors enfoncer graduellement dans sa fosse. Ce parfait défini sonne le glas de nos illusions sur nous-mêmes. Ce qui est passé est passé. Les cheveux gris ne redeviendront plus des boucles noires ; les forces, les facultés, les attraits de la jeunesse sont partis avec les beaux jours :

Plus d'amour, partant plus de joie.

Qu'il est dur de vieillir, quand on a manqué la vie, qu'on n'a ni la couronne virile ni la couronne paternelle. Qu'il est triste de sentir son intelligence baisser avant d'avoir fait son œuvre, et le corps décliner avant de s'être vu renaître dans ceux qui doivent nous fermer les yeux et honorer notre nom. — Comme la tragique solennité de l'existence nous frappe quand nous entendons un matin à notre réveil ce mot lugubre : Trop tard ! Le sablier est tourné, le terme est échu. Tu n'as pas moissonné, tant pis ! Tu as rêvassé, dormi, oublié, tant pis ! Sot et méchant serviteur, tu as négligé le bonheur et le devoir, tu n'as pas fait valoir le talent et les chances qui

t'avaient été accordés. Cela te regarde. Chacun se récompense ou se punit lui-même. A qui et de qui te plaindrais-tu? — Hélas!

Mornex, 21 avril 1865 (sept heures du matin.) — Matinée enivrante de beauté, fraîche comme un cœur de seize ans et couronnée de fleurs comme une fiancée. La poésie de la jeunesse, de l'innocence et de l'amour m'a inondé l'âme. Jusqu'à ces vapeurs légères qui erraient dans le fond des plaines, image de la pudeur qui voile les attraits et enveloppe de mystère les plus douces pensées de la vierge, tout caressait mes yeux et parlait à mon imagination. Journée nuptiale et religieuse. Aussi les matines qui sonnaient à quelque village éloigné s'harmonisaient merveilleusement avec l'hymne de la nature.

Priez, disaient-elles, adorez, aimez le Dieu paternel et bienfaisant! C'était l'accent de Haydn, l'allégresse enfantine, la gratitude naïve, la joie rayonnante et paradisiaque où n'apparaissent pas encore le mal et la douleur; le ravissement ingénu et sacré d'Ève au premier jour de son réveil dans le monde naissant. — Que l'émotion et l'admiration sont une bonne chose! C'est le pain des anges, l'aliment éternel des chérubins et des séraphins. Et la santé, et le loisir et l'aisance, tout ce qui m'est donné!... O merci, bonne Providence!

que mon cœur publie tes louanges et n'oublie aucun de tes bienfaits.

(*Huit heures.*) — Je n'ai pas encore senti l'air aussi pur, aussi vivifiant, aussi éthéré, depuis cinq jours bientôt que je suis ici. C'est déjà une béatitude que de respirer. On comprend les délices de l'existence d'oiseau, l'émancipation de la pesanteur, la vie lumineuse et empyréenne qui flotte dans l'espace bleu et joint d'un coup d'aile tous les horizons. Il faut avoir beaucoup d'air au-dessous de soi pour connaître cet affranchissement intérieur et cette légèreté de l'être. Chaque élément a sa poésie, mais la poésie de l'air, c'est la liberté. — Voyons, rêveur, à l'ouvrage!

30 mai 1865. — Un des avantages de la méchanceté, c'est d'attirer ses victimes sur son terrain, où la lutte est très inégale.

Et gonflé de poisons, il attend les morsures.

Tout serpent fascine sa proie. Et la méchanceté pure hérite de cette puissance de vertige accordée au serpent. Elle stupéfie le cœur candide qui la voit sans la comprendre, qui la touche sans pouvoir y croire, et qui s'engloutit dans ce problème comme Empédocle dans l'Etna. *Non possum capere te, cape me*, dit la légende aristotélicienne. Chaque diminutif de Belzébuth est

un abîme. Chaque acte démoniaque est un gouffre de ténèbres. La cruauté native, la perfidie et la fausseté originelles, même dans l'animal, jettent comme des lueurs dans le puits insondable de la perversité satanique, qui est une réalité morale.

Et néanmoins une arrière-pensée me dit que le sophisme est au fond de la méchanceté humaine, que la plupart des monstres aiment à se justifier à leurs yeux, et que le premier attribut du Malin c'est d'être le père du mensonge. — Avant tout crime, il s'agit de corrompre sa conscience; et tout méchant bien réussi commence par là. La haine a beau être un meurtre, le haineux n'y veut voir qu'une hygiène. C'est pour se faire du bien qu'il se fait du mal, comme un chien enragé mord pour s'ôter la soif.

Nuire, même en se nuisant sciemment à soi-même, est un degré de plus, cela devient une frénésie, qui s'aiguise à son tour en devenant férocité froide. Quand l'homme suit, avec l'emportement de la volupté, ses instincts de bête fauve ou venimeuse, il doit paraître à l'ange un délirant, un aliéné, qui allume sa propre géhenne pour y consumer le monde ou ce qu'en peuvent atteindre ses convoitises de démon. L'atrocité recommence une spirale nouvelle qui s'enfonce plus avant encore dans les profondeurs de l'abomination, car les circuits de l'enfer ont cette

propriété de n'avoir point de terme; et le progrès dans l'horrible est encore plus certain que le progrès dans le bon.

Il semble que la perfection divine soit un infini du premier degré, mais que la perfection diabolique soit un infini de puissance inconnue. Mais non, car le vrai Dieu serait le mal, et l'enfer engloutirait la création. Dans la foi persane et chrétienne, le bien doit vaincre le mal, peut-être même Satan être racheté, rentrer en grâce, c'est-à-dire l'ordre divin être rétabli partout. L'autre point de vue serait la désolation irrémédiable, au prix de laquelle le néant paraîtrait le salut. Le créateur devrait être universellement et invariablement maudit, et la création ne serait qu'un cancer hideux condamné au rongement croissant pendant l'épouvantable durée de l'éternité. Cette idée fait dresser les cheveux sur la tête.

Donc le mal ne peut être sans fond; l'amour sera plus puissant que la haine. Dieu sauvera sa gloire et sa gloire est dans sa bonté. — Mais il est bien vrai que la méchanceté gratuite trouble l'âme, parce qu'elle fait trembler en nous les grandes lignes de l'ordre moral, en tirant subitement le rideau qui nous cache l'action des forces ténébreuses et corrosives, acharnées contre le plan divin. Notre vue en est obscurcie et notre foi scandalisée. — Encore un des inconvénients

de la solitude : elle exagère tout, elle nous livre aux papillons bleus. *Vae soli!* Il faut s'aller fortifier avec les gens de cœur, avec les hommes du devoir, avec les êtres exemplaires, avec les belles âmes.

25 juin 1865. — Pourquoi S*** a-t-elle pleuré hier sur mon épaule? Je l'ai deviné sans peine, mais c'est trop délicat à rendre, c'est surtout trop compliqué dans sa cause. Une larme peut être le résumé poétique de tant d'impressions simultanées, la quintessence combinée de tant de pensées contraires! C'est comme une goutte de ces élixirs précieux de l'Orient qui contiennent l'esprit de vingt plantes, confondu en un seul arôme. Parfois même, c'est le trop-plein de l'âme, qui déborde de la coupe de la rêverie. Ce qu'on ne peut, ce qu'on ne sait, ce qu'on ne veut pas dire; ce qu'on refuse de s'avouer à soi-même; les désirs confus, les peines secrètes, les chagrins étouffés, les résistances sourdes, les regrets ineffables, les émotions combattues, les troubles cachés, les craintes superstitieuses, les souffrances vagues, les pressentiments inquiets, les chimères contrariées, les meurtrissures faites à notre idéal, les langueurs inapaisées, les espérances vaines, la multitude des petits maux indiscernables qui s'accumulent lentement dans un recoin du cœur, comme l'eau qui perle

sans bruit à la voûte d'une caverne obscure : toutes ces agitations mystérieuses de la vie intérieure aboutissent à un attendrissement, et l'attendrissement se concentre en un diamant liquide sur le bord des paupières. Si un baiser de tendresse est déjà tout un discours condensé en un seul souffle, une larme d'attendrissement contient la valeur de beaucoup de baisers, et par là même son éloquence en est d'une plus pénétrante énergie. — Et c'est pourquoi l'amour, quand il est intense, passionné, douloureux, n'a souvent plus d'autre langage que les baisers, et les larmes, et parfois les morsures.

Les larmes expriment du reste aussi bien la joie que la tristesse. Elles sont le symbole de l'impuissance de l'âme à contenir son émotion et à rester maîtresse d'elle-même. La parole est une analyse ; quand nous sommes bouleversés par la sensation ou par le sentiment, l'analyse cesse, et avec elle la parole et la liberté. Notre unique ressource, après le silence et la stupeur, c'est le langage d'action, la mimique. L'oppression de la pensée nous ramène au degré antérieur à l'humanité, au geste, au cri, au sanglot, et enfin à la défaillance, à l'évanouissement. C'est-à-dire qu'incapables de supporter l'excès de nos sensations comme hommes, nous retombons successivement à l'étage de l'être animé, puis de l'être végétal.

Dante s'évanouit à tout instant dans son voyage infernal. Et rien ne peint mieux la violence de ses émotions et l'ardeur de sa pitié.

Et il est peu de femmes qui ne souffrent quelquefois de ce trop-plein de l'âme. Mais par pudeur, par prudence, par fierté, c'est dans la solitude qu'elles soulagent leur cœur de ses soupirs. — Il faut tant de circonstances réunies pour oser le faire dans le sein de l'amitié, que cela arrive rarement. Et pourtant, comme la consolation est plus rapide, plus efficace et plus douce, quand on s'accorde cette faiblesse. S*** était toute changée et toute heureuse après cette confession muette. Son cœur était dégonflé de sa peine, déchargé de son poids, quasi comme celui de la pénitente absoute par son directeur.

Sans être femme, on peut avoir éprouvé des besoins analogues et ressenti le même désir. Ce mal-là, c'est la nostalgie confuse du bonheur. Cette guérison-là, c'est le bienfait de l'aveu, et de l'aveu débarrassé de la fatigue de parler.

Gryon sur Bex, 8 août 1865. — Splendide clair de lune sans un nuage. La nuit est grave et majestueuse. Le troupeau des colosses dort sous la garde des étoiles. Dans les vastes ombres de la vallée scintillent quelques toits épars, tandis que l'orgue du torrent enfle sa note éternelle au

fond de cette cathédrale de montagnes dont le firmament fait la voûte...

Dernier coup d'œil sur cette nuit bleue, sur le paysage immense, et sur ces cimes et ces croupes connues, que tapissent les rayons d'argent et les ombres vertes de la reine des rêveries. Jupiter est près de se coucher sur les contreforts de la Dent du Midi, et la voix de l'Avençon monte par bouffées inégales malgré la paix apparente de cette heure nocturne. Du dôme étoilé neigent les flocons invisibles des songes qui invitent au sommeil chaste. Rien dans cette nature de voluptueux et d'énervant, tout est fort, sévère et pur. — Bonne nuit à tous les êtres, aux infortunés et aux heureux, aux couches nuptiales comme aux couches solitaires. Repos et rajeunissement, renouvellement et espérance. — Un jour est mort, vive le lendemain! — Minuit sonne. Encore un pas fait vers le tombeau.

TABLE

—

INTRODUCTION 1

JOURNAL INTIME 1

(16 décembre 1847 au 8 août 1865).

—————

Date Due

APR 1 1947



844.8 A51 1922 VOL



a39001



008058649b

844.8

A51

1922

v.1

